HECTOR BERNIER

Au large de l'Ecueil

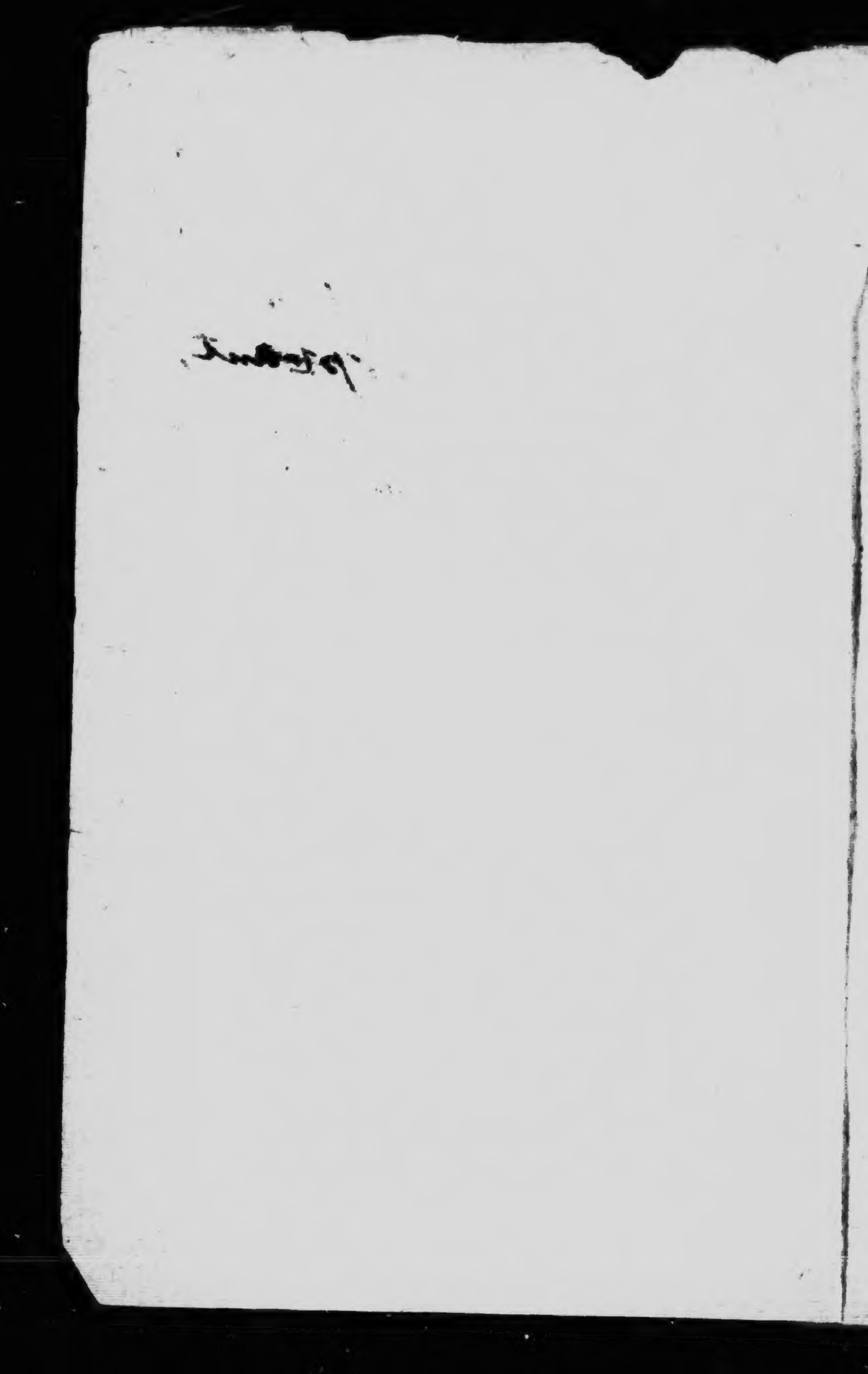
ROMAN CANADIEN

QUÉBEC
Imprimerie de "L'Événement"
—
1912

~~Can. Bernard, Hector~~

To a thorough Zodie
plant,

Its friend,
Honoré J. Bernier.



AU LARGE DE L'ECUEIL

AUX

DÉFENSEURS DE LA LANGUE FRANÇAISE AU CANADA
A L'OCCASION DU CONGRÈS DE 1912.

HUMBLEMENT,

L'AUTEUR.

HECTOR BERNIER

Au large de l'Ecueil

ROMAN CANADIEN



QUÉBEC
Imprimerie de "L'Événement"
1912

AU LARGE DE L'ECUEIL

ROMAN CANADIEN

I

Le *Laurentic*, paquebot d'allure altière, remontait gracieusement le Saint-Laurent. Il creusait, dans le calme de l'eau, une entaille qui s'ouvrait de toute la largeur de son flanc. L'écume ruisselait, et une vague énorme, courant sur la surface troublée dans un lourd sommeil, allait porter aux deux rives la plainte du fleuve blessé. La cloche du quart sonne allègrement l'heure de midi : une escouade nouvelle de marins accourt à la manœuvre. Le soleil de juillet alanguit les passagers ; les uns, accoudés au rebord, les autres, paresseux dans les chaises longues, subissent l'enchantement du paysage canadien. L'île d'Orléans étale à leurs regards la merveille de ses feuillages et de ses grèves. Le phare de Saint-Jean de l'Ile dresse une silhouette blanche sur un quai ancien, et on admire les érables, la coquetterie des maisons groupées autour de l'hum-

ble église. Le clocher de Saint-Michel, élancé, flamboyant, paraissait répandre des flots de lumière sur le plus charmant des villages, et, un peu plus loin, sur la hauteur, la flèche de Notre-Dame de Lourdes pointait vers le ciel. On apercevait, à l'arrière, la forme bleue, légèrement indécise de la Grosse-Ile et celle de l'Ile aux Grues, les rochers menaçants des Ilets de Bellechasse, la presqu'île élégante de Saint-Valier, la demeure solitaire tapie dans un nid de verdure de l'Ile Madame. Le transatlantique se hâte vers Québec ; les rivages, toujours plus près l'un de l'autre, semblent se diriger vers un rendez-vous. Au loin, quelques voiles attendent la brise. Le pilote songe, avec une étrange volupté, que la machine frémissante est docile à ses ordres. On dirait que le quartier-maître, dont les yeux reflètent l'infini des mers, poursuit un rêve.

Seuls témoins du mystère que laissait entrevoir le visage hâlé de l'homme à la roue, deux passagers s'arrêtèrent, un moment, émus, silencieux, fascinés. Ce colosse revivait-il ses naufrages d'autrefois ? Son imagination le transportait peut-être aux terres lointaines. La vision du village natal lui souriait-elle à travers

l'espace ? Se souvenait-il de la dernière caresse de son enfant ou de la dernière étreinte de sa femme ? Etait-ce un de ces poètes au coeur simple dont la magie de l'heure ensorcellait l'âme ?

—Les traits de ce matelot sont étonnants, n'est-ce pas, Mademoiselle ? dit Jules Hébert à celle qui l'accompagnait. Ce serait un passionnant modèle pour un sculpteur....

—En effet, nous avons la même impression... Il y a, dans son attitude, quelque chose de fier, d'un peu douloureux qui m'intrigue.... Vous aviez raison, c'est un sujet digne de Rodin.

—Les sourcils trop fournis, les épaules trop massives, les mains trop rudes s'effacent : il pense, il sent, cela rayonne, c'est de la Beauté...

—Toujours de la Beauté..., reprit-elle. Depuis le matin, c'est une ivresse de beauté. Ce voyage du Saint-Laurent m'enthousiasme. Vous redoutiez de m'avoir trop fait espérer, vous ne m'aviez pas assez promis. Votre fleuve canadien est un noble et grand seigneur et je l'aime....

Et, de nouveau repris par la griserie de la nature, ils se promenèrent. Bien souvent, depuis une semaine, ils avaient ainsi mêlé la cadence de leurs pas. Ignorant tout l'un de l'au-

tre, la veille, Jules Hébert et Marguerite Delorme avaient été réunis par cette intimité spéciale, rapide, impulsive du bord. On dirait que l'Océan grandit les sympathies et les répulsions qui naissent du choc fortuit des êtres humains. Ils s'étaient racontés l'un à l'autre, et déjà, savaient presque tout de leur passé, de leur jeunesse, de leur mentalité, de leurs voyages, de leurs espérances. Elle avait, gravé à jamais dans sa mémoire, le rayon de joie intense qu'avait lancé l'oeil du jeune homme, lorsque les feux de Belle-Isle eurent soudain percé la nuit. Elle l'entendait encore murmurer avec passion : "Que je suis heureux de te sentir, là, près de moi, mon Canada bien-aimé. Je vais donc te revoir, te contempler, te servir encore. Bientôt, nous vivrons ensemble : ma poitrine aspire déjà le souffle qui vient de ton golfe.... Je vous demande pardon, Mademoiselle, je me suis oublié. J'éprouve une exaltation plus forte que ma volonté. Tout l'amour de mon pays me gonfle le cœur : c'est la première fois que j'y reviens de si loin. J'ai vécu, là-bas, des heures profondes où le meilleur de moi-même a vibré, où j'ai connu la plénitude de l'existence. J'ai glissé sur l'onde immortelle, le soir, à tra-

vers Venise endormie ; j'ai vu, des hauteurs du Pincio, le couchant inonder Rome de féerie et de splendeur, et, du sommet du Vésuve, la baie de Naples et la campagne italienne dérouler leur poésie empoignante, et j'ai vu, de la Tour Eiffel, le Paris gigantesque de mes rêves, et, à la Comédie-Française, où l'on jouait "Oedipe-Roi", la résurrection de la Grèce antique. Mais tout cela ne fut pas le sanglot qui m'a pris à la gorge il y a un instant. Il a fallu que je parle à la terre de mes aïeux comme un fils à sa mère qu'il retrouve. Elle est peut-être moins belle, moins divine que celles que j'ai parcourues, mais quelque chose en moi le nie, parce que je lui appartiens."— Ce cri presque délirant l'avait rendue certaine qu'il ne lui mentait pas, que son patriotisme n'était pas de la parade. A plusieurs reprises, il l'avait initiée tour à tour, avec presque la même chaleur, presque la même puissance, à l'âme canadienne-française, héroïque, séculaire, ardente, inassimilable, et à l'âme canadienne, vivante, mais qui tâtonnait, se cherchait elle-même et, dans le conflit des races et le tourbillon des joutes politiques, faisait la conquête d'elle-même. Et suspendue aux tirades enflammées du jeune

homme, Marguerite Delorme avait compris le drame émouvant du peuple qui se préparait. Elle avait conscience que nul autre mieux que Jules Hébert, parce que nul autre ne pouvait être plus sincère, plus éloquent, eût pu évoquer ce grand problème national. Elle admirait, en lui, le jugement lumineux, la saine intelligence, la culture large, l'ambition pure, l'enthousiasme viril, l'accent énergique, le visage fort, la stature vigoureuse. Dans son cerveau, elle ne découvrait rien d'avili, de maladif, de morbide ; dans sa parole et son geste, elle pressentait un maître. Il lui avait dessiné les lignes pathétiques de l'histoire du Canada, chanté la poésie du Saint-Laurent. Il prenait, peu à peu, sur elle un ascendant qu'elle subissait, une autorité dont elle ignorait le chemin au fond de son être.

Jules Hébert ne posait pas, avec la jeune fille : il était lui, inconscient de l'influence que son magnétisme produisait sur elle. Aussi, fut-il étonné de la façon émue dont elle venait de lui dire sa tendresse pour le fleuve qu'il adorait. Bouleversé au point de ne pas trouver à répondre, il garda le silence, pendant que sa compagne suivait en elle le prolongement des paroles qu'elle

avait prononcées. Puis, il eut un remords de ne pas lui avoir crié sa reconnaissance.

—Mademoiselle, fit-il subitement, d'une voix grave, je ne suis qu'un ingrat....

—Je ne vous comprends pas....

—C'est que je ne puis m'y tromper.... Vous avez donné un peu de votre âme au Saint-Laurent....

—Beaucoup de mon âme, je vous l'assure....

—Alors le patriote aurait dû vous en remercier sur-le-champ, vous promettre de ne jamais oublier l'amie charmante que sa patrie vient de conquérir....

—Félicitez-en votre patrie, Monsieur, fit-elle, un peu moqueuse.

—Vous avez tort de railler, lui reprocha-t-il. Ma patrie n'aura jamais assez d'amis sincères... Vous le savez, l'admiration étrangère stimule un peuple en voie de se former.... Un bon mot de vous, là-bas, peut finir par produire des miracles....

—J'inventerai des occasions de le dire, ce bon mot....

—Merci, à l'avance, pour chacune d'elles...., reprit-il. Mais permettez-moi de badiner à mon

tour. Aimer, c'est posséder, paraît-il : s'il contient tous les flots du Saint-Laurent, votre cœur est immense....

—On n'a jamais le cœur assez grand pour l'emplir de belles choses.... Le mien est un écrin où déjà sont réunis les joyaux les plus précieux, et plus il en reçoit, plus il en veut avoir.... Au gré de la rêverie qui me le fait ouvrir, j'y trouve les lacs de Côme et de Lugano, la Grotte d'Azur, l'Abbaye de Fiesole, la baie de Nice, la côte d'Emeraude, les étangs de Hampton Court, et tant d'autres....Je ne les échangerais pas pour toute la fortune du tyran de l'huile.... Jusqu'ici, je les y avais placés de moi-même, sans le secours d'un artiste qui m'en expliquât la beauté.... Je viens d'y joindre un diamant de la plus belle eau, le fleuve canadien. Vous m'en avez enseigné la grandeur : je remercie le hasard d'avoir mis sur ma route un tel professeur....

—Et moi, la Providence, une telle élève, murmura-t-il.

A ce mot de Providence dont s'était servi tout naturellement le jeune homme, une gêne glissa entre eux. Plusieurs fois, le cours de leurs cau-

series avait fait planer autour d'eux l'ombre de la Divinité, et alors, quelque chose de froid, un moment, glaçait l'attraction que l'un sur l'autre ils exerçaient. Marguerite Delorme, fille d'un père jacobin et d'une mère esclave de son époux, avait eu l'esprit façonné par l'école sans Dieu. Tandis qu'ensemencée par de vrais parents Canadiens-Français, pétrie définitivement par les prêtres du Séminaire de Québec, l'âme du jeune homme était profondément chrétienne. Au premier choc, ils s'en étaient fait l'aveu loyal. S'entretenaient-ils d'art, de littérature, d'histoire, de morale, toujours revenait, tôt ou tard, l'antagonisme entre le Hasard et la Providence, la laïque et la confessionnelle, les Loges et Rome, Renan et le Christ. La libre-penseuse et le croyant ne pouvaient s'y habituer, et quelques secondes leur étaient nécessaires pour franchir le mur qui les avait brusquement séparés.

Jules Hébert, le premier, triompha du malaise et voulut le dissiper.

—Je ne doute pas, Mademoiselle Delorme, que vous ayez réservé, dans votre écrin, une place au joyau le plus riche...., dit-il.

—A l'amour ? C'est bien là votre pensée, n'est-

ce pas ? lui répondit-elle, encore triste. Ou Monsieur, il y a en a une qui attend, qui est m me un peu lasse d'attendre.... L'Amour m semble un capricieux personnage, aussi avare d ses dons que prodigue de ses mensonges.... Mo rêve de seize ans, fait de soleil et de printemp commence à languir. Il y a moins de sève dan les branches, quelques feuilles tombent. Hâte vous, Messire Amour, avant que l'arbre meure....

—Un jour, il vous rencontrera au bord d'un source, il se penchera sur elle, remplira le creu de sa main, et plus vous boirez, plus vous aure soif.... Mais est-il vrai que le papillon rose n vous effleura jamais de son vol ?....

—J'ai cru parfois entendre ses ailes tout pr de mon front.... Je le lui offrais pour qu'il s'y pose, et je n'entendais déjà plus rien....

—Je n'ai pas même connu ce sentimentalisme vague dont vous parlez si bien...., reprit-il. Le papillon rose n'égara jamais ses ailes entre les quatre murs du vieux collège où je fus pensionnaire, et l'été, je courais les bois du Saguenay, les lacs des Laurentides, les champs de la ferme patriarcale, ou je louvoyais dans l'Anse de Kamouraska. La grande nature était mon amou-

reuse... L'Université vint, et mes jeunes amies de Québec respectèrent la sérénité de mon cœur... Il s'attendrit, lorsque je songe qu'une jolie Québecquoise est née pour moi....

—Peut-être, en votre absence, a-t-elle achevé de grandir pour vous..., fit-elle, songeuse.

—Oh ! je la reconnaîtrai entre toutes, et ce sera alors l'idylle sans fin.... C'est bien le moment d'y songer, d'ailleurs... Voyez-vous, çà et là, sur la berge, les chaloupes fines. Elles attendent la marée. Quand elle les aura rejointes, ce soir, les amoureux s'y embarqueront avec leurs belles. Les rames feront leur besogne sans bruit. Le grand silence sera plein de choses qu'on murmure. Tout-à-coup, une fusée de rires joyeux éclatera dans l'espace, une chanson canadienne montera vers les étoiles....

—Quel est donc ce village où séjourne le bonheur ?... demanda Marguerite. Je suis jalouse des femmes qui l'habitent...

—Saint-Laurent de l'Ile, une villégiature canadienne-française.... Les villas s'échelonnent entre deux lignes d'érables.... Les fleurs viennent bien dans les jardins.... Avant longtemps, les voitures conduiront les heureux sur la colline

que vous apercevez plus loin.... Les enfants iront cueillir les cerises sauvages.... Dans quelques heures, le quai se couvrira de robes claires et d'ombrelles légères, un vapeur de Québec accostera, rendra les maris à leurs épouses, les frères à leurs sœurs, les garçons à leurs jeunes filles.... A table, l'appétit sera ferme.... On causera, sous les arbres, jusqu'à la nuit....

—Que c'est joli, aussi, la rive opposée !.... Est-ce un autre séjour de vacances ?....

—Non, Mademoiselle, il n'y a là que les fermes de Beaumont.... Autrefois, c'était la forêt.... La hache du colon l'a terrassée.... Le sol était bon : voilà pourquoi, depuis longtemps, chaque année, une pareille moisson mûrit au soleil....

—J'éprouve une sympathie curieuse pour ces colons dont vous m'avez déjà vanté l'héroisme.....

—Permettez-moi de vous raconter un incident que me rappelle l'endroit où nous sommes, dit-il. J'avais quinze ans et j'étais venu voir un ami à Saint-Laurent.... Un matin que le vent, assez fort, soufflait du bas de la rivière, nous sortîmes de la petite baie qui est là....Une bourrasque violente et lâche coucha la voile, et la chaloupe tourna....

—J'ai failli ne jamais vous connaître ! s'écria-t-elle, devenue très pâle.

Cette émotion spontanée, vraie, inattendue, troubla profondément le jeune homme. Une tristesse, inconnue jusqu'alors, lui tomba dans le coeur.... Il lui fallait dire quelque chose.... Expliquer comment ils s'étaient sauvés lui parut ridicule. Il comprit qu'il ne devait pas révéler à sa compagne le bouleversement qui le tenait. Il réalisa, confusément, dans une de ces secondes où le passé nous accourt à une allure vertigineuse, quelle place elle avait prise en lui, quel souvenir la Parisienne laisserait derrière elle.... Tant de choses lui faisaient oublier qu'elle était Voltairienne: l'imprévu de son esprit, la richesse de son intelligence, l'honnêteté de son âme, la grâce de ses mouvements, la lumière de son sourire, le raffinement de son langage, la sympathie toujours sur le qui-vive, l'intérêt passionné qu'elle avait eu tout de suite pour la race canadienne-française. Elle avait ces grands yeux qui veulent tout comprendre.... Et quand elle les dirigeait vers lui, avides de ses paroles, il sentait que celles-ci devenaient plus chaudes, plus vibrantes, souvent plus douces.... Une chevelure

sombre couronnait sa tête.... Et quand la brise du large affolait les mèches brunes, il se croyait meilleur... Un jour que l'on frissonnait et que des couvertures de laine l'enveloppaient presque toute, il eût voulu garder le froid loin d'elle.... Il ne pouvait séparer son visage d'un portrait de jeune fille par Greuze qui l'avait touché, alors qu'il était plus jeune : c'était la même suavité du regard, la même finesse des détails, la même ardeur voilée sous le repos des traits...Et quand elle était silencieuse, il revoyait l'image de Greuze dans sa chambre... Le paquebot, insouciant, avait dévoré l'étendue....Jules eut la sensation que cela ne recommencerait plus jamais....

—Ainsi, Mademoiselle, vous n'en voulez pas au chef de service qui nous a donné, à table, les sièges voisins...., lui dit-il, avec douceur.

—Non, Monsieur, la destinée fait bien les choses, évidemment....

—Le voyage est fini, bien fini.... Avant longtemps, nous serons en face de Québec....

—Le navire file à grande vitesse, ajouta-t-elle. Saint-Laurent fuit à l'arrière.... C'est égal, il se dépêche trop....

—Je vous remercie d'avoir été aussi bonne pendant la traversée....

—Je le fus malgré moi....

—Cela ne s'oublie pas, je le devine, reprit-il. Je ne me comprends pas : mon père m'attend au port, et je serai bientôt dans les bras de ma mère et de ma sœur...

—Oh ! qu'elle doit être gentille, votre sœur !....

—Avez-vous un frère ? demanda-t-il, un peu taquin.

—Non, hélas !

—C'est dommage, il serait délicieux... Eh bien, oui ! ma joie de les revoir est vive, et cependant, j'ai comme un regret qui m'attache à ce vaisseau....

—Allons ! pourquoi ne pas jouir des derniers moments sans tristesse ? s'écria-t-elle. Mes parents séjourneront quelques semaines à Québec.... Nous nous reverrons, je l'espère, et prolongerons ensemble le charme de la traversée... Cela vous va-t-il ?

—Comment vous refuser ?.... Tout de même, cela achève....

—Tout achève, murmura-t-elle. Tenez ! nous

ne pensons qu'à nous ! Allons rejoindre mes parents sur le pont inférieur !. . . . .
... ...

Rien, dans le visage plutôt mélancolique de Gilbert Delorme, ne trahissait le révolutionnaire extrême. Le masque du penseur dissimulait la violence de l'athée. Grand, la taille droite, la démarche alerte, le teint légèrement basané, l'oeil franc, la barbe aristocratique, il n'était pas un type banal. Il collaborait à la feuille la plus audacieuse du socialisme parisien, avait eu largement sa part des honneurs maçonniques, frayait dans les hautes sphères jacobines, traitait d'égal à égal avec Ferdinand Buisson, l'ennemi de l'enseignement libre, et Gustave Hervé, l'anti-patriote. C'est en face de ce qu'il appelait la superstition maudite que la fureur lui montait au cerveau, que l'insulte lui jaillissait des lèvres. C'était le sectaire gentilhomme dont les belles manières couvrent la haine irréductible, impitoyable.

Acharné dans la guerre à Dieu, il entourait sa femme d'une tendresse infinie. Frêle créature de volonté molle, elle avait été absorbée tout entière par la personnalité ferme de son mari. Et s'il

l'aimait tellement, c'est qu'elle ne pensait, ne sentait et n'agissait que par lui. Elle s'habillait merveilleusement, avait le goût inné de ce qu'il fallait à sa beauté mignonne, et tous admiraient cette poupée vivante.

Gilbert Delorme était sensible à la poésie des paysages. Les rives du Saint-Laurent l'avaient ravi, et sa femme l'avait écouté, subjuguée à son tour. A ce moment, les émigrants, parqués sur l'entrepont, retenaient leur attention.

—Je me demande ce que ces gens pensent de leur nouvelle patrie, disait Gilbert à sa compagne.

—Crois-tu que cela leur importe ?.... Ils me font l'effet d'être assez abrutis, lui répondit-elle, attendant ce qu'il en penserait.

—Parions que, vous aussi, mes chers parents, vous n'êtes pas descendus, que vous vous êtes nourris de soleil et de verdure, interrompit Marguerite qui, les séparant, s'accrochait à leurs bras.

Le père eut, pour elle, un regard d'adoration. Il avait un culte pour cette enfant de vingt ans. Elle était, dans son existence, l'incarnation de ce que pouvait créer la morale laïque, la preuve que la religion n'était pas nécessaire à l'éclosion de

la vertu. Elle était son argument suprême contre ses adversaires. Il l'avait façonnée à l'image de son idéal, et l'empreinte resterait toujours. Sans doute, elle était lui, mais sans la haine.

—En effet, Monsieur, dit Gilbert, accueillant le jeune Canadien, ce fleuve n'est pas un magicien ordinaire, il permet aux gens de vivre sans manger.... Vous arrivez bien ! Madame Delorme aimerait à savoir l'accueil que les émigrants font à leur nouvelle patrie....

—Dans les yeux tristes des uns, Madame, ce doit être la vision de leur patrie qui demeure.... Les autres entrevoient le Canada dans un mirage d'or.... Il y a des familles entières, regardez celle-ci....des Slaves peut-être.... N'est-ce pas un groupe touchant ? Ils viennent à la conquête du pain.... De ses petites mains, le bébé salue la rive.... Ils s'attacheront au sol qui leur donnera le bonheur....

—Oh! l'apprivoisement de certaines races est douteux, dit Gilbert.

—Nous ne désespérons pas...., reprit Jules. L'âme canadienne grandit.... Elle les pénètrera de sa force.... Elle se résume en un mot : l'amour du pays dans l'autonomie des races....

Slaves au foyer, ils seront Canadiens dans la vie nationale.....

—Ne croyez-vous pas que cela soit irréalisable ? Il faut que le plus fort absorbe le plus faible, c'est l'histoire, répondit Gilbert.

—Cela ne sera pas, si les chefs de partis ont le coeur assez haut pour étrangler les rancunes de races et respecter les libertés de chacune dans la contribution de chacune à l'essor de la patrie commune....

—Mais ces chefs ?.... interrompit le Français.

—Ils paraissent avoir été victimes, jusqu'ici, de la violence des passions, de l'incertitude de l'idéal.... Aujourd'hui, un mouvement sourd se fait dans les profondeurs de la vie canadienne... La poussée en est venue jusqu'à eux.... Ils verront bientôt clair dans l'action une qu'ils auront à poursuivre....

—Cela est intéressant, j'aurai désormais l'oeil sur l'évolution de votre pays, conclut Gilbert, un peu sceptique.

—Et il est ravissant, votre pays, Monsieur Hébert ! s'écria Madame Delorme : j'adore, surtout, un arbre superbe que vous devez connaître. Cette île en foisonne ; en voici, là.

Et, du geste, elle indiquait, dans le bois du Bout de l'Ile, une touffe d'érables. Près du rivage, les embarcations légères se miraient dans l'eau plus sombre. La jeune fille associait l'endroit à certains paysages enchanteurs du lac Majeur. A gauche, la pointe gracieuse de Saint-Joseph de Lévis masquait encore la ville. Un silence presque général se fit soudain parmi les passagers : ils attendaient, avec une émotion mystérieuse, la révélation de Québec.

—C'est l'érable, Madame, avait répondu le jeune homme. Il est l'orgueil de nos forêts.... La feuille d'érable est sacrée, chez nous.... L'automne, elle se pare de mille couleurs avant de mourir.... La neige la recouvre, mais elle est toujours vivante dans nos coeurs....

—Maple leaf for ever, disent vos frères les Anglais, remarqua la jeune fille.

—Oui, Mademoiselle, le Canada toujours !....

—Le Canada n'aura donc jamais le sort de ce navire qui gît en deux tronçons ?.... Savez-vous comment il est là ? demanda Marguerite.

—C'est le squelette du "Bavarian", un grand paquebot de la Compagnie Allan.... Cela remonte à quelques années.... Vous vous souvenez des

Ilets de Bellechasse.... Un peu au-delà, alors que la neige tombait, un rocher sournois l'agrafa et l'éventra.... La blessure était mortelle.... Il est là pour l'anatomie !....

Lui coupant la parole, une acclamation gigantesque éclata. Les coiffures saluaient avec frénésie. Québec venait d'apparaître, et un fluide électrique avait empoigné millionnaires et pauvres diables. Jules Hébert devint pâle : une vague d'ivresse lui inonda le cerveau. Ses compagnons restaient saisis. Ce fut plus puissant que lui, il leur communiqua la vision qui le fascinait :

—"Permettez-moi de vous présenter la ville où je suis né, leur dit-il d'un accent qui les prit tout de suite. Elle est construite sur un roc immortel.... Il y avait bien longtemps, disent les savants, que le fleuve coulait à ses pieds, que le vent modulait sa chanson volage dans les arbres dont il était couronné.... Parfois, le Sauvage y venait allumer son feu du soir, croiser les pieux de sa hutte, danser la ronde primitive.... Un jour, trois petits navires à voiles entrèrent dans la rivière que vous apercevez là.... Jacques Cartier, l'envoyé de la civilisation, et Donnacona, le délégué de la forêt, se transmirent le message des

deux mondes.... Champlain vint et fit sortir du roc solitaire la ville que, depuis des siècles, celui-ci attendait.... Dès lors, l'âme de Québec a vécu.... Elle flotte autour de nous.... Elle est faite de la hardiesse des mâles navigateurs, de la vaillance des premiers colons.... Vieille de trois cents ans, elle est riche de deuils et de gloires.... Elle garde les couleurs que portaient les beaux régiments de France.... Elle traîne l'odeur de la poudre qui faisait tonner les canons de Frontenac.... Elle se souvient de l'apôtre Laval et du génie de Talon.... Elle sourit au front pâle de Wolfe et vibre au coeur indomptable de Montcalm.... Elle respire encore le sang de Montgomery... Elle acclame l'embrassement de deux races autrefois ennemies.... Aux grands anniversaires, au gré de la brise, elle chante ou repose dans les plis du tricolore et du drapeau britannique....Elle est sacrée au foyer où j'ai appris à l'aimer éternellement !..."

Il avait parlé sobrement, sans gestes, mais la flamme du regard et la gravité de la voix trahissaient l'intensité du sentiment. Une conviction aussi profonde ébranla, dompta Gilbert, l'antipatriote. Sa femme trouvait, à ce langage, quel-

que chose d'un peu vague dont son ignorance de l'histoire de Québec était la cause. Marguerite, plus habituée à l'enthousiasme du Canadien, fut moins surprise, mais, les yeux rivés sur le visage concentré du jeune homme, elle sentait pénétrer en elle la chaleur de cette âme ardente.

Jules Hébert se grisait de cette minute parfaite. Il reprenait possession des choses familières, du décor de sa jeunesse. Avec une joie d'enfant, il fit défiler, en une revue triomphale, les falaises grises de Lévis, le flot mouvant des Chutes Montmorency, les clochers gothiques de Beauport, les côteaux verdoyants de Charlesbourg, le profil solennel de l'Université Laval, la ligne sévère des Remparts, la silhouette aérienne de Champlain, la flèche austère de la Cathédrale Anglicane, l'orgueil écrasant du Château-Frontenac, l'attitude fière de la Citadelle, la demeure où bientôt pour lui s'ouvriraient les bras de sa mère et de Jeanne, la sœur adorée. Le bonheur de savoir les siens tout près s'empara de lui, lui fit presqu'oublier ses compagnons de la traversée. La jeune Française eut l'intuition qu'il lui échappait, qu'il était loin d'elle. Il lui avait dit que la religion et son patriotisme étaient indissolu-

bles en lui. La fille de l'athée fut écrasée par la force de tout ce qui ressaisissait Jules, vit se creuser l'abîme qui le séparait d'elle. Et c'est avec une angoisse obscure qu'elle posa son joli pied sur la terre canadienne.

II

Augustin Hébert était un type superbe de Canadien-Français. On le remarquait toujours dans la foule qu'il dominait des six pieds de sa taille. Il marchait d'une grande allure militaire. Les cheveux noirs semés de fils gris encadraient de noblesse un visage énergique, un peu hautain dans sa pâleur. Son regard ne mentait jamais, allait droit à l'adversaire. Le dessin des lèvres, sous la moustache brune, était ferme et précis. Il fallait l'entendre, de sa belle voix de clairon sonnant la charge, évoquer les souvenirs épiques de l'histoire de sa race. Il avait, en effet, le culte d'un passé tragique. Il ne pouvait le rappeler, sans qu'il se transfigurât, et le sang qui lui brûlait alors les veines était celui de l'immortel Hébert, le premier colon qui ait cru au sol canadien. Il eût fallu rouler sur son beau corps d'athlète avant de lui arracher un seul des ouvrages canadiens qui formaient sa collection sainte. Le spectacle était bien touchant de ce colosse maniant, avec des précautions infinies, les manuscrits fra-

giles et les relisant dans le sanctuaire où nul ne les avait jamais profanés.

C'est là que l'industriel patriote, au milieu des chers livres, avait connu la vraie douceur de vivre ; là qu'aux retours du Premier de l'An, Jules courbait son front grave et que Jeanne inclinait ses boucles blondes sous le bénédiction pieuse et traditionnelle du père ; là que celui-ci avait infusé à son fils l'amour des choses canadiennes ; là que, dans le demi-jour de la lampe ancienne, sa femme venait lui sourire et que, dans ses bras de géant, sa fille venait nicher sa tête menue ; là que Jules, au jour de son départ, avait regardé longuement les deux femmes en pleurs sur sa poitrine afin d'en rester dignes ; là qu'avant de laisser, pour se rendre à la tâche quotidienne, la maison qu'il habitait rue des Remparts, Augustin ne manquait jamais de contempler le Saint-Laurent. Il avait vu tous les caprices de la lumière sur le fleuve et ne se lassait pas de les revoir. Il connaissait la succession des feux de l'aurore sur l'onde au repos, la magie rose du couchant sur le flot du soir, les eaux cuivrées à la veille des orages, mélancoliques sous la brume, ivres de soleil le midi, lourdes sous les nuages de

plomb, les vagues méchantes allant, aux jours de tempêtes, se briser sur la grève où devaient revenir parfois les héros de Montmorency. Ses yeux parcouraient la ligne harmonieuse des Laurentides et, franchissant le Mont Saint-Anne, rejoignaient la croupe altière du Cap Tourmente, descendaient vers la côte pittoresque de Beaupré, traversaient à la ravissante île d'Orléans pour aller cueillir, enfin, sur la colline de Saint-Joseph de Lévis, la vision du village riant qui la domine.

Ce tableau grandiose, dont Madame Hébert faisait ses délices habituelles, ne l'enlevait pas à la fascination que le Bout de l'Ile paraissait avoir pour elle, cet après-midi là. Immobile à la fenêtre, on l'eût crue pétrifiée, sans le rayonnement du regard fixe. Le "Laurentic" allait poindre. La mère attendait son fils. Enfin, il revenait, vivant, plus beau, sans doute. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait entendu la voix caressante, étreint la forme chérie. Que n'avait-elle des ailes pour aller jusqu'à lui !

La clarté du jour la nimbait d'une auréole. Elle était belle de cette beauté sereine qui donne à certaines femmes un charme d'exception. La blancheur de lys de sa chevelure rendait saisis-

sants l'éclat du teint, le modelé classique des traits. Il émanait de sa personne tant de bonté qu'elle devait n'avoir jamais fait souffrir. Assez grande, elle portait noblement la tête à la façon d'autrefois. Les professionnels de la séduction n'avaient jamais essayé leurs manœuvres louches autour d'elle : ils devinaient qu'elle les aurait cloués sur place.

—Ce paquebot retarde.... Il me vole des minutes...., dit-elle, impatiente, à la jeune fille qu'aurait pu loger, trois fois au moins, le fauteuil où elle s'était blottie.

—Mais ! chère mère, il est encore en temps... Le cadran ne marque pas une heure....Vous vous faites trop de mal !....

—On dirait que tu es un peu indifférente au retour de ton frère...., fit la mère, avec un peu d'amertume.

—Oh ! ma mère ! que vous me faites de la peine ! s'écria Jeanne qui, d'un bond, fut près d'elle. Si Jules n'était jamais revenu, j'en serais morte.... S'il avait différé son retour, si ce vaisseau ne nous le redonnait pas, je crois que je deviendrais folle.... Dans ce fauteuil, je l'étran-

glais déjà de mes bras.... Ce n'est pas toi, si bonne, qui parlais !....

— [illegible]as raison, ma chérie, ce n'était pas moi..... Mes nerfs seuls ont parlé... Mon cœur ne le voulait pas... Mon cœur te demande pardon... Tu sais bien que je t'adore, que, sans toi, je n'aurais pas supporté l'absence.... Allons, c'est fini, ta peine....

Et, de sa main parfaite, la mère essuyait les larmes sur les joues roses de Jeanne. Oh ! qu'elle était jolie, la sœur de Jules ! C'était le soleil autour d'elle.... Le ciel le plus morose se déridait, quand elle souriait. Au coin des lèvres si fines, deux fossettes adorables, à la moindre joie, se creusaient et charmaient. Puis, les ailes frémissantes du nez mignon vous attiraient, les yeux pétillants de franchise pure éblouissaient, les cheveux d'or vous donnaient l'envie folle de les lui ravir. A peine plus haute que les fées de la légende, elle faisait songer aux frêles princesses des contes. On pensait, d'abord, que le bonheur sans ombres l'avait choisie pour nid, mais elle avait une âme de sensitive et des pleurs pour le moindre chagrin. Les oiseaux prisonniers dans les cages, les insectes qui venaient de mourir sous

le talon des passants, le pauvre aveugle debout tout le jour à la Porte Saint-Jean, bien des choses lui mettaient le cœur en deuil. La griserie d'être joyeuse la reprenait vite, et l'enfant de dix-huit ans continuait sa mission de lumière à répandre.

Bien des fois, le sourire de Jeanne avait endormi les ennuis du père, dispersé les tristesses de la mère et reposé le cerveau las de Jules. Elle avait, pour le grand frère, une admiration presque religieuse, une tendresse presqu'idolâtre. Quand il partit pour le long voyage, elle pleura tout le jour et toute la nuit. Elle fut moins rieuse qu'à l'ordinaire, cette année-là. Ce n'est que depuis une semaine que le lutin de jadis était vraiment revenu à la vie. Sa peine de tout-à-l'heure avait bientôt fondu sous les caresses de la mère.

—J'ai eu tort, petite mère, dit-elle, badine. J'aurais dû te comprendre.... Je ne suis qu'une enfant, vois-tu.... Il ne faut pas que Jules me trouve les yeux rouges.... Ai-je embelli, au moins ?....

—La vilaine coquette !....

—Est-ce un crime de l'être pour un tel frère ?

Je ne serai jamais assez belle pour lui.... J'aurais tant voulu grandir un peu pour lui !.... Je suis encore la toute petite fille...son petit Jean...

—Je t'envie, moi, dit la mère. Tu n'as presque pas besoin de te pencher pour appuyer ton oreille sur les battements de son cœur... Si tu étais plus grande, il t'aimerait moins peut-être !...

—Oh oui ! quand mon oreille écoute son cœur, il me dit souvent qu'il battra toujours pour moi !....

—Jules! cria soudain Madame Hébert avec un sanglot de bonheur dans la voix.

—Jules ! répéta Jeanne de toute son âme.

Le paquebot venait de surgir. Il avançait dans toute sa grâce et sa majesté. Souvent déjà, il avait lancé le défi orgueilleux de sa puissance à l'Océan : il était vainqueur, une fois encore. Le cri passionné des deux femmes avait éveillé bien des souvenirs qui sommeillaient dans la bibliothèque où elles attendaient le retour du voyageur. Les choses se rappelaient celui qu'elles n'avaient pas revu depuis longtemps. Les livres tressaillirent d'aise, les tapis se firent plus discrets, les fauteuils plus moëlleux, les tapisseries plus gaies, les tentures plus accueillantes. Les

potiches à fleurs ordonnèrent aux oeillets d'exhaler leurs plus doux parfums ; la vieille horloge songea à précipiter les minutes ; la lampe ancienne promit d'être exquise le soir. Les yeux de Lafontaine et Cartier brillèrent dans leurs orbites de plâtre. Philo, un grand Terreneuve, daigna faire luire, dans son regard de philosophe, une émotion assez vive.

Depuis un quart-d'heure, le "Laurentic" était immobile au long quai de pierre. Le sang frappait avec violence aux tempes de Jeanne et de sa mère, silencieuses. D'un instant à l'autre, Jules et son père seraient là. Soudain, elles furent debout. Elles crurent que leur cœur allait éclater. Une voiture s'arrêtait. Trop émues, elles ne bougèrent pas. La sonnerie électrique vibra dans tout leur être. Des pas se hâtèrent dans l'escalier tournant. Et Jules tint longuement sur la sienne les deux poitrines haletantes.

—Mon Jules ! divaguait presque la mère. On dirait que tu as grandi !.... Que je suis heureuse !... Es-tu fatigué ?... Dis que tu es content de nous revenir !....

—Oh ! ma mère ! que c'est bon, te regarder, te parler ! Comment ai-je pu rester si longtemps

loin de ton visage, loin de ta voix, loin de ton amour, loin de vous tous ?

Pendant tout ce temps, Jeanne dévorait de ses prunelles encore humides le frère que la magie des pays lointains auréolait. La force intellectuelle émanait de la tête mince que couronnaient de longs cheveux bruns. Il avait presque la taille du père, il en avait les yeux noirs, mais plus doux, plus souvent remplis d'éclairs. La moustache très sobre donnait du relief aux lèvres nerveuses. La pratique des sports lui valait la souplesse du corps bien charpenté. Son front, un peu étroit, s'imposait par le rayonnement de la pensée toujours à la besogne : une énergie presque tyrannique animait le visage plutôt intéressant que régulier. Le voyage avait mûri ces traits virils. Jeanne, en présence de ce qu'elle croyait un autre Jules, n'intervenait pas dans les effusions de la mère et de son fils.

—Tu es bien sage, mon petit Jean ! lui dit son frère qui s'en étonna. Que tu es jolie !... Tu as bien fait de ne pas grandir !....Ce ne serait plus toi, si tu étais plus grande !....

—Tu dis ça, mais je ne sais pas si tu le penses encore, reprit Jeanne, presque timide. Il y a quel-

que chose qui t'enveloppe, et cela m'effarouche.... Je trouve cela étrange de te dire "toi"... Il me semble que tu n'es plus le même... Je dois te paraître bien simple, bien ordinaire... Tu as vu de si belles choses !....

—Mais ! tu n'as pas ta pareille, petite sœur !...

—Bien vrai, toujours !....

—Plus que jamais ! lui dit-il.

—Tu ne le croiras peut-être pas ? reprit-elle, déjà rassurée. Eh bien ! très-souvent, tu m'aurais surprise à jongler, si tu avais pu me voir à travers l'espace... C'était comme si la joie eût été morte en moi, à certains jours.... Je riais pour ton père, pour ta mère.... Je sentais qu'ils avaient besoin de ma gaité... Je faisais mon devoir, mais quelque chose au fond de moi saignait. J'ai couvert de baisers l'image que j'ai de toi dans ma chambre : elle en aurait reçu bien davantage, si je n'avais eu peur de l'effacer !....

—Chère petite sœur, si la chose est possible, je t'aimerai deux fois pour ta souffrance !..... Et tu ne me l'écrivais pas !.... Je n'oublierai jamais combien ton âme fut généreuse !.... Je te demande pardon d'un caprice qui te fut si cruel....

—Je ne regrette pas ma peine, si elle me vaut deux fois ton amour !...

—Tu es toujours la même petite fée gentille !... Bien souvent, Jeanne, j'aurais voulu t'avoir près de moi : il est, là-bas, tant de choses qui auraient fait briller dans tes yeux la flamme que j'y adore !....

—Dis que tu me les raconteras, et nous aurons l'illusion de les voir ensemble !.... Quel beau voyage nous allons faire !.... Je te promets que mes yeux flamberont !.... fit-elle, coquette.

—Combien de fois nous avons tremblé pour toi ! dit Madame Hébert, qui n'avait pas importuné ses deux enfants dans la reprise de leur tendresse. Dans ce gouffre de Paris, nous voyions, sans cesse, des apaches à tes talons... Lorsque tu te rendis à Naples, le couteau des bandits nous donna le cauchemar.... Lorsque tu vins à Londres, nous nous figurions qu'on t'assommait sur le White Chapel Road... Tu es si imprudent avec ta façon de n'avoir peur de rien !....

—Je n'allai pas me jeter dans leurs bras ! dit-il. Il y avait beaucoup plus intéressant qu'eux, je vous l'assure.....

—Nous voulons savoir ce qu'il y avait de si

intéressant, interrompit Augustin, qui venait les rejoindre et parut, aux deux femmes, rajeuni de plusieurs années.

—Et mes lettres, mon père ?...

—Tu peux t'en glorifier ! reprocha gentiment la mère. Il me fallait les relire plusieurs fois pour avoir l'illusion d'une longue lettre !.....

—Et tes cartes postales, où il n'y avait guère que ta signature, tu peux en être également fier ! railla Jeanne.

—Il y avait, tout de même, place pour les mille baisers que je leur confiais, mon petit Jean !...

—Coquin, va !....

—Et tes aventures ? Nous n'en saurons jamais rien, si vous vous querellez éternellement ! dit le père. Allons ! fais-nous le récit alléchant de tes idylles d'amour sur les lacs divins de la Suisse..... Entr'ouvre, à nos yeux épouvantés, les précipices béants où ton regard plongeait du haut des cîmes alpestres.... Evoque les foules grouillantes qui se jouaient de ta chétive personne comme le vent de la paille.... Parle-nous des musées où les heures filaient comme des rêves, des théâtres où les virtuoses de la rampe ébranlèrent tout ce que tu avais d'âme et de nerfs !....

—Je le voudrais bien, mon père, mais, en ce moment, tout mon voyage se résume en un seul bonheur, celui de vous revoir tous. La vision des mois que je viens de vivre est confuse, et je ne vois plus que vos chers visages, je n'entends plus que la musique de vos voix, je ne sens plus que le renoûment d'amitié avec les choses bénies du foyer.... Les souvenirs de cet appartement me reviennent avec tout leur charme.... Il n'y a rien de changé dans le sanctuaire de vos livres canadiens, mon père.... Ils y sont bien tous, vos amis reliés, vos manuscrits fidèles !.... Je sens que tout m'accueille ici...

—Tu as raison, mon fils, ils sont tous heureux de ton retour ! fit Augustin, que l'allusion délicate de Jules avait ému. Il nous arriva souvent, à mes chers livres et à moi, d'interrompre nos entretiens, pour ne plus songer qu'à toi !...

—Cela ne m'étonne pas, mon cher père, ils gardent, en leurs feuillets, une si bonne partie de vous-même !... A dire vrai, l'impression la plus vive que je rapporte est bien celle qui m'assaillit, lorsque je me trouvai soudain en face de Belle-Isle, vers dix heures, le soir. La lumière du phare venait de nous atteindre. Un frisson me saisit,

me parcourut tout entier. J'oubliai la jeune Française avec qui je causais Je ne pus retenir la déclaration d'amour à mon pays.... Puis, je me rappelai qu'elle était là, que je devais lui sembler fou... Je m'excusai de mon enthousiasme..... Elle ne l'avait pas trouvé ridicule : elle était si intelligente, si sympathique au Canada, si ouverte à tout ce que je lui disais de notre histoire, de nos luttes, de nos espérances !...

—Qui était cette Française ? interrogea le père, un peu défiant.

—La fille de deux Parisiens ! répondit Jules que cette question, toute naturelle qu'elle fût, mit sur une défensive dont il ne s'expliqua pas, tout d'abord, la spontanéité. Le sort m'avait placé près d'eux, à table.... Compagnons de la traversée, ils me la rendirent fort agréable...

—"Ton langage me prouve que vous êtes devenus assez intimes, reprit Augustin. Pourvu qu'ils ne fassent pas partie de la bande horrible !.... Les derniers journaux annoncent que le gouvernement sectaire se prépare à expulser les Sœurs de Saint-Vincent de Paul.... Les lâches !.... Les brutes !.... Il ne leur reste donc pas d'entrailles !.... Que leur marotte de l'enseignement

libre les pousse à disperser les Congrégations enseignantes, cela se comprend, mais qu'ils arrachent aux malades et aux pauvres ces héroïnes de douceur et de charité, cela me dépasse !.... Ce ne sont plus des patriotes qui gouvernent, c'est la haine !.... C'est le régime des bourreaux despotes !.... Oh ! ce n'est pas un doute sur toi que j'exprime. Je m'indigne, parce que j'en éprouve le besoin... Les sachant de concert avec ces gredins, tu n'aurais pas fraternisé avec ces Français !... Je te connais trop bien, tu es trop mon fils, trop Canadien-Français, pour avoir élevé au rang d'amie, ne fût-ce qu'un jour, la fille de l'un de ces gens-là !.... Avec eux, on est courtois, mais on ne va pas plus loin !..."

Augustin Hébert avait la colère prompte, la rancune tenace. Les francs-maçons de la France, qu'il appelait les assassins de l'Eglise, lui avaient toujours inspiré l'horreur la plus profonde. A chaque nouvel assaut contre l'édifice catholique, il sentait la fureur lui bouillonner dans les artères, et sa phrase, alors, se précipitait, mordante et sans merci. Jules avait hérité du même emportement contre eux. Il avait l'habitude d'activer le feu qui enflammait les lèvres de son père.

La charge violente qui lui martelait les oreilles n'était que semblable à celles dont sa mémoire gardait l'empreinte. Et cependant, les paroles qui lui étaient habituelles ne lui venaient pas. Quelque chose le dominait, refoulait l'indignation coutumière. Il voulut réagir, faire aux siens l'aveu qu'il avait été coupable d'une trahison, que, connaissant l'athéisme militant du père, il était devenu l'ami de la fille, l'ami de toute une semaine. Jeanne seule avait aperçu la honte qui envahissait le front de Jules, le trouble qui lui travaillait les traits. Il comprenait qu'il devait aux êtres chers la franchise absolue, que tromper la confiance touchante de son père était indigne. Mais le visage de Marguerite se précisait dans son imagination, impérieux, saisissant, irrésistible. S'il déclarait tout, il savait qu'Augustin Hébert lui pardonnerait son imprudence, mais qu'il lui défendrait de retourner à cette fille de sectaire. Il sentit qu'il les voulait, ces quelques jours d'elle qu'il lui avait promis, ces quelques accents que sa voix harmonieuse aurait encore pour lui, ces quelques divins regards qu'elle attacherait sur lui. En serait-il plus criminel pour quelques sourires d'elle encore ? Bien qu'il la crût lâche, une pen-

sée l'accapara, le maîtrisa. Il tairait ce qu'il connaissait. Il ne mentirait pas, mais détournerait le coup. Il dirait tout, quand Marguerite ne serait plus là.

Et répondant avec le calme que faisait descendre en lui la force du souvenir magnétique, il entraîna, par une manœuvre habile, son père loin du léger soupçon que celui-ci regrettait déjà d'avoir laissé entrevoir.

—Dans mes conversations avec Monsieur et Madame Delorme, fit-il, il ne fut jamais question de cela, mon père.... Mes causeries avec la jeune fille s'alimentèrent des menus incidents du bord, du récit de nos voyages, et surtout, de son vif intérêt pour les destinées de notre race.... Oh oui, elle comprenait que nous étions différents d'eux. C'est en France que je l'ai pleinement réalisé moi-même ; nous ne sommes plus Français !....

—Que veux-tu dire ? interrompit le père qui se prenait au piège qu'on lui tendait. Il y a des Français de nom, qui sont la honte de leur pays, mais il y a, Dieu merci, la majorité d'eux, chrétienne, fidèle aux ancêtres, gardienne des traditions, semblable à nous.... Nous avons, avec

elle, la même essence, la même langue, le même génie latin, les mêmes classiques, les mêmes caractères ethniques, les mêmes souvenirs d'antan, la même mentalité.....

—Je suis fier d'avoir tout cela dans les veines, mon père, mais il y a quelque chose, dans notre mentalité, qui fait que nous ne sommes plus eux et qu'ils ne sont plus nous !.... Le plus semblable à nous, le plus fraternel n'est pas nous !.... Il y a, entre eux et nous, une différence tranchée, vitale.... Elle est née, cette différence, le jour où les assiégés de 1759, se lassant d'attendre la voile du salut, remirent à leurs vieux fusils et à leurs bataillons décimés le sort de leur liberté qu'ils n'avaient plus qu'à défendre seuls.. Cela est dans notre sang, ce n'est pas dans le leur...Elle a grandi, le jour où un roi sans cœur et une marquise sans âme signèrent, avec un sourire, le traité qui nous lâchait.... Cela n'est pas dans leur sang, c'est dans le nôtre.... Elle a grandi encore, le jour où tant de Français, plutôt que d'avoir à lutter pour leurs droits, désertèrent le sol canadien.... Cela est dans notre sang, ce n'est pas dans le leur.... Elle s'est affermie par l'effort qu'il fallut pour accepter

noblement la conquête.... Cela n'est pas dans leur sang, c'est dans le nôtre.... Elle s'est fortifiée, alors que nos aieux, n'ayant pour arme que la liberté britannique, sauvèrent nos traditions.... Cela est dans notre sang, ce n'est pas dans le leur... Elle éclate, cette différence, dans l'orgueil avec lequel nous opposons les beautés de notre pays à celles du leur, quand nous répondons par les Laurentides aux Cévennes, par les Montagnes Rocheuses aux Alpes, par le Saint-Laurent à toutes leurs rivières ensemble, par les Grands lacs aux étangs de Versailles, par nos forêts à leurs parcs, par les plaines de l'Ouest à celles de la Normandie, par les côtes de la Colombie Anglaise à celles de la Bretagne, par la Baie des Chaleurs à la Côte d'Azur, par la Beauce à la Provence... Cet orgueil n'est pas dans leur sang, il est dans le nôtre... Nous sommes des Français, mais autonomes, avec une âme spéciale, se greffant sans doute sur l'âme française, mais différente d'elle par tout ce qui fait notre essence propre, par des traditions nôtres, des combats nôtres, des victoires nôtres, des espérances nôtres, par l'ardent amour du Canada et de la liberté britannique!...

—Elle te tient donc encore, ta chimère de l'âme canadienne ! reprit le père. Plus j'y songe, moins je la trouve possible... Les Anglais nous méprisent, tu le sais bien, nous traitent en race inférieure, ne voient en nous que les fils des vaincus.... Souviens-toi de ces Anglaises qui nous appellent, dans leur suprême dédain, la race des "porteurs d'eau" !...

—C'est un outrage qui se retourne contre elles, mon père... Elles ont raison : nous sommes les descendants des "porteurs d'eau", de ceux qui eurent à "porter" les sanglots de la défaite, les descendants des femmes qui "portèrent" les pleurs qu'elles répandirent sur la tombe des fils et des époux dévorés par les Plaines d'Abraham !.... C'est notre droit de relever l'insulte.... Oui, nous sommes des "porteurs d'eau", mais nous n'avons pas à rougir.... C'est parce qu'ils avaient du cœur que nos aïeux furent humiliés de la conquête, qu'elles avaient des entrailles que les femmes gémirent sur la mort des héros... Tous les Anglais de cœur, et ils le sont presque tous, le savent bien !.... A la place des nôtres, auraient-ils, auraient-elles fait

autrement ? Seraient-ils, seraient-elles autre chose qu'une race de "porteurs d'eau" ?....

—Les Anglais ont du cœur, mon fils, et j'en suis convaincu.... Mais il est un problème que je ne puis résoudre.... Ils apprennent notre histoire.... La légitimité de notre cause devrait nous gagner leurs sens de la justice, la vaillance des nôtres émouvoir leur respect du courage malheureux.... Eh bien ! non, je te le répète, ils nous dédaignent, parfois même ils nous haïssent... Ils admirent les Japonais, alors qu'ils nous refusent Carillon et Montmorency !...Je sais qu'il s'agit, pour eux, de défaites !... Cela n'est pas une raison: est-il un Canadien-Français qui nie sa gloire au grand Wolfe?...

—Ils l'apprennent, notre histoire.... reprit Jules. Mais vous savez ce que c'est, au collège, apprendre l'histoire.... C'est la corvée des dates à retenir, le poids des faits à traîner dans le cerveau !.... Ils n'essayent pas de s'assimiler l'âme canadienne-française, ne pénètrent pas l'essence réelle de nos revendications.... N'en est-il pas de même de nous, mon père ? Nous apprenons l'histoire, nous nous indignons contre eux.... C'est notre devoir, oublier serait lâ-

che... Mais nous n'allons pas au-delà, nous ne fouillons pas assez les causes du ressentiment contre nous.... Autrefois, l'assimilation du conquis par le vainqueur était fatale, la logique des choses.... La résistance du vaincu fut, pour eux, quelque chose d'anormal, d'offensif, de menaçant, leur inspira des défiances presque nécessaires.... Entre nous, les rancunes s'amoncelèrent.... Oui, autrefois, le vainqueur absorbait le vaincu, ou c'était la haine éternelle !.... Mais alors, la liberté britannique n'existait pas, ou, du moins, n'avait pas sa puissance d'aujourd'hui... Grâce à elle, il n'y avait pas d'absorption, ce ne sera pas non plus la haine éternelle, mais l'amour dans la liberté !....

—L'amour entre les deux races est une utopie, mon fils.... Les Anglais croient qu'ils sont tout, que nous ne sommes rien.... Et nous, nous voulons être quelque chose, bien que demeurant nous-mêmes.... Ils le tolèrent, mais ils ne l'admettront jamais.... Aussi longtemps que nous serons nous-mêmes, ton âme canadienne n'est qu'un rêve... Rappelle-toi ces assassins de la gloire dont le ciseau impie profana le nom de Lévis sur le Monument des Braves !.... Il nous

faut monter la garde auprès de nos héros : sinon, une main sacrilège les outrage !....

—"Un fanatique outragea Lévis, mon père, un seul que la colère rendit fou....Je ne crois pas qu'il y ait eu deux Anglais capables de faire cela !... Vous n'êtes pas juste !... Un seul fit cela, les autres n'y ont pas applaudi.... Ils sont magnanimes, ils comprennent la grandeur... C'est sacré, les héros ! Ils ne peuvent nous enlever les nôtres !... Qu'ils se figurent ce que leur enlever les leurs serait pour eux !... L'amour de notre langue s'identifie avec l'amour des mères qui nous l'apprennent ! Ils ne peuvent nous faire un crime de l'aimer, pas plus qu'ils ne peuvent nous en faire un d'aimer nos mères !.... Qu'ils songent à la révolte de tout leur être, si on tentait de leur arracher le doux parler de leurs mères !... La liberté britannique leur ordonne de respecter nos droits ! N'est-ce pas leur orgueil, la merveilleuse liberté anglaise ?.... Nous naissons et grandissons dans la foi catholique : elle est celle de nos pionniers, de nos missionnaires, de nos martyrs, de nos ancêtres, de nos clochers ! Ils ne peuvent y toucher, elle est inséparable de notre race !....

Qu'ils s'imaginent la façon dont ils accueilleraient l'attaque aux croyances de leur berceau !.... Nous aimons le Canada : les souffrances et les joies de vivre y attachèrent nos aïeux, les nôtres nous le rendent plus cher, le rendront plus cher à nos fils ! Ils ne peuvent nous refuser une part dans l'avenir canadien !.... Ils l'aiment, eux aussi, la terre divine de Cartier ! Elle est à eux, nous ne leur en voulons pas, mais qu'ils nous laissent, avec eux, la faire grande !... Non, mon père, l'âme canadienne n'est pas un rêve, c'est la réalité prochaine.... Ce n'est pas notre ambition patriotique, nos droits, notre langue, notre religion que les Anglais abhorrent, c'est le défi qu'ils croient trouver dans chacune de nos revendications.... Ils se trompent, il n'y a de défi que dans la mesure où ils le prennent ainsi !.... Il n'y a pas de défi, quand nous réclamons !....Cela paraît ainsi, parce qu'on se méfie de nous... Le jour arrive où ils comprendront que notre attitude ferme n'est pas une bravade, où, perdant de vue l'offense qu'ils y voient toujours et qui n'y est pas, ils se mettront à notre place et réaliseront que, dans la situation qui nous est faite, ils défendraient aussi

jalousement leurs droits que nous défendons les nôtres, et ce jour-là, mon père, l'âme canadienne prendra son essor triomphal.... A l'heure actuelle, elle frémit dans notre vie nationale, elle s'épure, encore incertaine, emprisonnée dans la gangue des rancunes et des méfiances.... Mais la liberté britannique est là qui travaille : elle a fait de grandes choses, elle fera celle-là, dégagera de ses langes l'âme canadienne.... Sous son égide, les deux races vont se respecter, s'aimer, autonomes, entières, fraternelles, par-delà les passions, les haines, les jalousies, les mauvais souvenirs.... On l'enseignera dans les foyers, dans les écoles, on l'écrira dans les lois !.. Ce sera l'amour du pays dans l'autonomie des races, chacune d'elles étant fière de la liberté morale, du génie, du développement de l'autre dans la contribution de chacune à la prospérité, à l'immortalité de la patrie canadienne !"

Jamais, dans leurs discussions amicales d'auparavant, Jules et Augustin n'avaient eu une vigueur telle, une telle clarté. Les deux femmes, bien que souvent témoins de la marge d'opinion entre le père et le fils, se sentirent en présence de convictions mûries, plus ardentes, plus

enracinées. Un intérêt palpitant les avaient suspendues à leurs lèvres. Si le père eût cru le rêve de Jules réalisable, il se serait rallié à l'âme canadienne, mais le passé faisait de lui un sceptique incorrigible. Toutefois, l'éloquence, l'énergie de pensée, dont son fils venait de lui donner la preuve entraînante, l'enorgueillissaient, le rendaient sympathique à ce qu'il appelait une chimère de jeunesse. Il se rappela les élections fédérales prochaines.

—Mon fils, dit-il je comprends que le débat est clos pour l'instant.... Mes doutes restent.... Mais j'admire la noblesse de ton ambition, je lui offre même l'occasion de se donner cours... Les élections pour Ottawa auront lieu le premier Septembre.... Les électeurs du comté de Salaberry me demandent.... Vas-y, toi !....

—Oh ! mon père ! quelle joie ! s'écria Jules, dont le visage s'illumina. C'est donc vrai !.... Mais je ne suis qu'un égoiste !....J'oublie les services que vous rendriez à notre race !... Non, la chose vous appartient, mon père !...

—Voilà ta chance d'aller prêcher ta croisade pour l'âme canadienne !.... Essaye, mon fils : qui sait l'avenir ?....

—C'est bien là vous, votre bonté, votre cœur !... Vous ne croyez pas à mon rêve, mais vous m'aimez plus que vous-même !... Je sais que vous refuser vous ferait de la peine !... Eh bien, j'irai !... Je serai le candidat de l'âme canadienne !... Ils comprendront !... Que je suis heureux !...

—Vive Jules Hébert ! Vive l'âme canadienne! cria Jeanne, folle d'enthousiasme.

—Vive la Canadienne ! cria Jules, en l'embrassant.

Et ce fut, dans la maison ancienne des Remparts, le bonheur d'être ensemble et de s'aimer jusqu'au soir... ... ...
... ...

Le soir, dans la chapelle du Séminaire que les verrières opaques de bonne heure assombrissent, deux âmes offrent l'encens de leurs prières. La poudre rose du couchant se brise sur les vitraux en couleurs, et la lumière se retire des arcades profondes et de la nef recueillie. Dans la niche du grand autel blanc, le mystère d'amour de la Sainte-Famille se voile de gris. Il faut deviner la forme émouvante du Christ que retient la Croix debout sur le tabernacle de marbre. Les

tableaux géants, là-haut, ne sont plus que des taches d'ombre. Les apôtres, dont le buste médite, s'enveloppent des premières ténèbres. L'atmosphère est imprégnée de mille choses saintes: le parfum des retraites, la voix des prêtres, les chants sacrés, les invocations des philosophes et des petits écoliers, les accents de l'orgue, les appels du Sanctus reviennent dans le silence. Dans le choeur où la nuit commence à descendre, la bougie tremblante rappelle au frère et à la sœur l'éternelle Lumière.

—"Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir conservé les miens ! disait l'âme forte de Jules. Entourez-les de votre paix souveraine !....Donnez-moi le courage de ceux qui vous aiment !.... Je vous confie le rêve patriotique auquel je consacre l'intelligence et la volonté que je vous dois !... Si vous le croyez juste, faites-le triompher !".... Puis, s'attendrissant soudain, il ajouta : "Soyez clément à Marguerite, cette amie d'un jour, quand vous l'appellerez à votre éternité !"....

—"Que vous êtes bon de m'avoir redonné mon frère ! murmurait l'âme timide de Jeanne. Ne me le reprenez jamais !.... Bénissez-le dans son

ambition généreuse !.... Ecartez de sa route les défaillances et les lâchetés !... Protégez-le contre cette fille de France !...

Et ils sortirent de la chapelle où Jules avait voulu faire la prière du retour. Le soleil tombant versait la pourpre à flots dans l'espace. L'Hôtel-de-Ville prenait des airs de manoir enchanté. Muets d'extase, Jules et Jeanne passèrent devant la Basilique dont un rose de Bengale enflammait le frontispice. Des brasiers rouges flambaient dans les vitrines de la rue Buade. Une ivresse mystérieuse étreignait au cœur les passants transfigurés. Bientôt, Monseigneur de Laval, à leurs yeux éblouis, parut revivre dans son manteau de bronze et, de son visage en feu, lancer un défi suprême à l'impiété.

Ils allèrent, tous deux, sur un banc du Jardin Montmorency, se griser de la fin du jour.

—Que c'est beau ! s'écria Jeanne.

—L'incendie dévore les montagnes ! dit Jules.

—Le fleuve charrie du sang !

—Lévis est en flammes !

—L'Ile d'Orléans brûle !

—Ton cœur saigne sur ta robe de mousseline ! dit Jules.

—Et le tien, sur ta chemise blanche ! lui répondit-elle.

—C'est l'apothéose du Château-Frontenac !

—Ou celle de l'Université Laval !

—Les bateaux-passeurs crachent de la fumée rose !

—Regarde les feux de joie sur la côte de Beaupré !

—C'est pour te fêter, Jules !

—Tout cela, Jeanne, ne vaut pas le carmin de tes lèvres !

—Ou de celles de la Parisienne ! railla la jeune fille, qui s'en repentit aussitôt : Jules, d'une voix anxieuse, lui demandait avec une interrogation de tout son être :

—Que veux-tu dire, petite sœur ?...

—Oh ! presque rien !

—Femme, va ! mais réponds-moi donc ! la supplia-t-il. Tu ne m'échapperas pas !.... Je la veux, l'explication que je demande.... Je te connais si bien.... Dans ta voix moqueuse, il y avait un soupçon, je ne sais quelle inquiétude,

quelle angoisse même.... Parle vite, mon petit Jean !....

—Puisque tu le prends au sérieux, ce n'est plus rien, c'est quelque chose, beaucoup même, fit-elle, inquiète.

—Pourquoi ces détours ?.... Tu as douté de moi, je le sens !... C'est mal, petite sœur ! interrompit Jules, nerveux.

—Tu le vois, il vaut mieux que je me taise!...

—J'exige !.... Ne pas savoir me serait plus pénible encore !....

—Eh bien, oui ! j'ai douté de toi, mon frère, je doute encore... Je t'en demande pardon presqu'à genoux.... Je ne voulais pas te dire.... Une plaisanterie légère m'a trahie.... Et maintenant, je tremble de parler..... Promets-moi de ne pas m'en vouloir, si je me suis trompée!..... C'est parce que je t'aime que je doute et que j'ai peur !...

—Tu sais bien qu'il est impossible de t'en vouloir !....

—Cet après-midi, alors que père s'indignait contre les persécuteurs des petites Sœurs de Saint-Vincent de Paul, je t'ai vu rougir... C'est comme si tu avais eu honte de toi-même !....

J'espérais ta réponse.... Mais tu l'esquivas !..... Alors j'ai pensé que tes compagnons de voyage étaient de la bande horrible que flagellait père, et que, le sachant, tu voulais tout de même revoir la jeune Française !... Me pardonnes-tu le soupçon que j'ai encore ?... Il ne t'arrivait jamais de fuir la vérité !....

—Tu as compris cela, toi ?.... Seule, la petite fille aux boucles blondes a deviné la lutte épouvantable qui ravageait l'âme du grand frère.... Je le redis tout de même, c'est mal de ne pas avoir confiance en moi, Jeanne !.... J'aurais dû tout avouer, mais je ne fus pas lâche de ne pas l'avoir fait... Vois-tu, petite sœur, je le lui ai promis; il ne serait pas chevaleresque de lui manquer de parole... Cela m'a torturé de fuir la vérité, comme tu dis, mais je ne pouvais pas ne pas la revoir !

—J'avais bien raison d'avoir peur : tu l'aimes !..

—Tu es folle ! s'écria Jules, qui était sincère. Tu penses que je l'aime ?... Elle n'est pas de celles qu'on aime : elle est trop sévère, trop lointaine !.... Je l'estime, je l'admire : elle a un grand cœur d'amie qu'on vénère... C'est tout, ma sœur !...

—Prends garde, mon frère : si l'amour t'empoigne, tu n'es pas de ceux qu'il épargne !....

—Tu parles du grand amour !.... Qu'en saistu, mon petit Jean ?....

—J'en sais que je mourrais, si tu m'étais arraché, dit-elle, avec passion ; j'en sais que ma tendresse n'est rien auprès du grand amour qui terrasse !.... Les femmes savent cela de bonne heure !....

—Alors, tu me juges frappé mortellement, répondit-il, vivement ému par le cri d'affection de Jeanne. La force des choses qui me défendent d'aimer la fille d'un athée ne te rassure donc pas !....

—L'amour défie les autres forces.... Mais tu es fort, tu es un homme !... Relève le défi : lutte contre elle, et triomphe !.... Mais prends garde !....

—Prendre garde ? Ai-je besoin d'y songer ? Ne suis-je pas armé contre un tel amour ? La solidité de ma foi est une muraille entre elle et moi ! La loyauté que je dois aux miens est un viatique assuré contre la fille d'un sectaire ! Ma carrière patriotique ouvre un gouffre entre l'incroyante et le Canadien-Français ! Elle sera

l'amie d'un jour, l'adversaire qu'on ne peut haïr ! Mais elle ne me fera pas chanceler ! Nul sourire de femme ne me fera faiblir, si ma patrie le condamne !...

—Prends garde !... Il y a des vaillants qui ont molli devant la femme !...

—Mais je vous aime trop, vous tous, pour qu'il faille prendre garde !.... Allons retrouver nos parents et leur tendresse !... Les feux de joie se sont éteints sur la côte de Beaupré !.... La nuit envahit les montagnes !.... Je veux revoir ma chambrette où les souvenirs me cuirasseront contre cet amour ! Viens, petite sœur !. . . . .
... ...

Le matin même, lorsqu'elles les a mises dans la chambre de Jules, la mère a demandé aux roses de rester belles, jusqu'au retour de son fils. Fidèles à leur promesse, elles tardent à se faner dans le délicieux vase de Sèvres. Voici que le jeune homme entre, et leur âme parfumée l'accueille. Elle est au nombre des êtres chers, elle fait partie de sa substance intime, la chambrette rose, au plafond couleur d'ivoire, où tout lui parle de sa jeunesse de travail, de rêveries et d'enthousiasmes. Son voyage devient quelque

chose d'irréel, de fantastique. Il écoute le langage aimé des choses familières. Il est là toujours, le bon lit où tant de fois la lumière l'éveilla par un rayon de soleil ou la tristesse d'un nuage gris. Il court aux livres préférés qui, sur la table de chêne antique, attendent le frôlement pieux de ses doigts. C'est ici qu'il a pris les résolutions fortes de l'avenir, qu'il a mûri son vœu de lui-même à l'âme canadienne. Encore sous l'influence des mâles paroles par lesquelles il vient d'apaiser les terreurs de Jeanne, il se sent inébranlable, maître de sa pensée, de son énergie combative. Soudain, un coup lui frappe dans le cœur. Ses yeux se fixent éperdument sur le portrait de la jeune fille de Greuze. Elle lui sourit dans l'humble cadre. Est-ce l'amour, cet appel de tout son être vers la douce image, ces battements dans la poitrine, cette contemplation longue de chaque trait, chaque détail, chaque ligne du fin visage ? Ce n'est plus le rêve sentimental de l'adolescent, la Princesse Lointaine du poète, le mirage d'idéal. C'est Marguerite et le charme de ses grands yeux pleins de caresses, et le dessin pur de ses lèvres, et la noblesse de son front méditatif, et les lueurs fauves de la chevelure brune. Il revit la

semaine inoubliable avec elle. Est-ce l'amour, ce besoin aigu de la revoir, de l'entendre, d'être longtemps près d'elle ? Son regard enfiévré, voulant s'arracher au portrait qui l'enivre, est saisi par le Crucifix blanc sur la muraille. Le Christ saignant le dégrise, le ramène à l'inspiration virile. Rien ne lui fera trahir le Christ de sa race et des siens. Il se rappelle que le Christ plane dans l'histoire canadienne, et que c'est par Lui, le Dieu sacrifié à la Fraternité féconde, que le Canada vaincra la haine. Gilbert Delorme est un briseur de crucifix, un disciple du Renan infâme qui se moqua des épines et des clous de la Croix. Jules reverra son adorable fille, l'image de Greuze vivante, mais il jure d'immoler son cœur au Christ, à sa race, à la patrie canadienne, si ce grand besoin d'elle est l'amour. . . . .

III

Il est, à Québec, une chose vieille dont la mort approche. C'est le dédain qui la tue lentement. Elle est jolie, pourtant, la calèche gaie, d'où l'on domine la rue. Ses couleurs vives flambent au soleil d'été. Elle a des caresses de mouvement pour les étrangers qui lui sont déjà moins fidèles. Si on éveillait les échos qu'elle garde, on entendrait les belles choses qu'on dit sur le Québec séculaire, les mots d'amour que les couples, venus de loin, se glissent à l'oreille du cocher sourd. Hélas ! ses compatriotes ingrats se moquent d'elle, et voilà pourquoi elle agonise, elle finira par en mourir.

Une calèche roule sur le pavé dur qui vibre. Elle entre sous la Porte Saint-Louis, et la voûte en pierre tonne. Une note grave résonne : on dirait que les régiments de jadis, allant à la bataille, y laissèrent le claquement du sabot des chevaux, le bruit de la marche des fantassins, et que c'est encore là. La Grande-Allée s'ouvre,

large et baignant dans la chaleur de l'après-midi morne, aux yeux de Marguerite et Jules, bercés par la voiture. La double rangée d'arbres s'allonge au loin : un frisson agite mollement les feuilles assoupies. Le cheval oblique à droite : il renifle maintenant la poussière brûlante de l'allée transversale. Dans les carrés verts, les balles du tennis affolent les robes blanches. Le jardinier, courbé sur les plate-bandes, assouvit la soif des fleurs. Le Parlement est lourd de sommeil. Les deux jeunes gens abandonnent le cocher à la somnolence qui le gagne. Ils gravissent déjà la pente rapide qui conduit à la porte d'honneur. Il fait bon entendre le murmure des gerbes d'eau fraîche égouttant leurs perles dans la fontaine ronde.

—Que c'est beau, votre Québec ! s'écrie Marguerite. Je comprends que vous en soyez fou !.....

—Je le trouve plus beau que jamais, Mademoiselle, fit-il, un peu songeur.

—Hier soir, au Château Frontenac, assise à la fenêtre de ma chambre qui regardait le Saint-Laurent rouge de flammes, j'ai reçu le coup de foudre.... Décidément, je suis amoureuse !....

—Selon votre idéal de l'amour libre, je suppose, dit Jules, avec un sourire. Quand il vous plaira de rompre vos amours, vous vous quitterez....

—Vous raillez si bien que je vous le pardonne !.... Mais il arrive qu'on s'aime, après s'être laissés.... Dès maintenant, je sais que je n'oublierai pas la vieille cité canadienne !... Elle m'enchante.... D'ici, le spectacle est admirable !.... La Porte Saint-Louis me fait songer à l'entrée orgueilleuse de quelque forteresse invisible... Le contraste est joli des remparts lourds et des robes légères volant sur les carrés du tennis.... Au-dessus de la muraille, les toits aux mille formes bizarres se chauffent au soleil.... Les clochers dans l'azur impressionnent....

—Vous n'avez donc pas l'horreur des clochers? la remercie-t-il du regard et de la voix.

—Ils m'ont toujours émue, répond-elle, doucement. Parfois, la musique des cloches me donne envie de pleurer.... Les clochers me font monter au ciel.... En les regardant, je rêve à ce que peut être la douceur de croire....

—Vous avez un visage qui prierait bien, pourtant, lui dit-il, d'un accent qui la remue.

—Il ne prie jamais, mon visage, mais il a pitié!...Je désire que les clochers restent debout!.. Ils parlent d'idéal.... Quelque chose rayonne autour d'eux : ce doit être l'amour de ceux qui croient et qui les aiment !....

—Pour nous, c'est la présence universelle du Dieu que nous adorons qui les entoure.... Je respecte votre incroyance, Mademoiselle....Mais je suis heureux que vous réprouviez ceux qui font taire les cloches et crouler les clochers !....

—Vous allez trop loin.... Il est vrai que mon père déteste les clochers.... Le son des cloches l'exaspère.... Cela me peine de le voir aussi impitoyable !.... Je n'ose lui faire le reproche de mon coeur.... Il ne comprendrait pas !.... Songez donc, il m'adore, et ma pitié l'affligerait tant !.... Et d'ailleurs, je l'admire !.... Il est sincère : il est, si vous me permettez l'expression, un missionnaire de la libre-pensée !.... Il veut abattre vos clochers, tout comme vos missionnaires mettaient les idoles en pièces !.... Tout simplement, je voudrais plus d'amour dans son grand zèle !....

—Me ferez-vous un crime d'être franc ? dit Jules, avec tristesse. Soyez certaine que je ne

voulais pas vous offenser.... Je crois avoir saisi la portée de vos paroles.... Vous demandez qu'on étouffe la superstition, mais qu'on en conserve la poésie, les reliques d'art, qu'on l'étrangle avec un mouchoir brodé qui fera son œuvre sans hâte et sans douleur... La différence, entre votre père et vous, n'est que dans les formes : il veut écraser, la femme en vous veut engourdir par un sourire.... Mais tous deux, vous souhaitez de toute votre âme l'avènement de la Libre-pensée, Reine de l'Univers!.. Je vous préviens que, chez nous, dans le Canada chrétien, la foi est tenace ; elle est solide comme le vieux roc de Québec : quelques parcelles en tombent, mais la masse en est là pour bien des siècles encore.... Je m'étonne que Monsieur Delorme vous laisse en compagnie d'un Canadien-Français, de l'un de ces enfants terribles de la superstition, ajouta-t-il, avec un peu de malice.

—Mon père est sûr de ma foi en la matière intelligente, éternelle, murmura-t-elle, avec orgueil. Il m'a nourri l'esprit de ses doctrines d'humanitaire.... Il me sait invulnérable !...

C'est même sa fierté de me croire un autre lui-même !....

—Ainsi, s'écria Jules, avec la colère polie du gentilhomme, je suis l'adversaire qu'on brave impunément, contre lequel on est tout-puissant ! .... Pour lui, vous êtes le défi qu'on me lance et que je ne puis relever !... Cela ne vaut vraiment pas la peine qu'on s'inquiète !....

—Et quand cela serait, Monsieur Hébert, lui dit-elle, avec l'émotion la plus vive, ne suffit-il pas que je ne songe pas à cela, moi ?.... Pourquoi ne pas oublier ce qui sépare pour vivre ensemble ce qui réunit ? Tant de choses font de l'amitié entre nous !... Ne serait-ce que mon admiration sincère pour le Québec de votre berceau ?.... Tenez, je les connais déjà tous, le Cap Tourmente, pâlissant dans la buée lointaine, le dôme superbe du mont Sainte-Anne, les clochers frères de Beauport, la grande échancrure où gronde la Chute Montmorency, la pointe enchanteresse du Bout-de-l'Ile... Voyez, il n'y a pas de nuage dans l'espace : laissons fondre celui qu'il y a entre nous.... Suivons, un moment, la course blanche des voiles qui glissent au loin sur le fleuve....

—J'ai eu tort de vous soupçonner, je le regrette infiniment, dit-il, grisé par les paroles de sa compagne. N'est-ce pas divin, en effet ? Je me crois transporté aux lacs d'Italie !..... Ne sont-elles pas charmantes, nos montagnes aux lignes douces, aux contours gracieux, aux fières envolées dans le ciel ?.... Regardez les jeux de lumière sur les villages de la côte, le bleu des sommets, le vert sombre des arbres que l'église de Beauport dérobe au soleil qui tombe..... Ne logent-ils pas dans un pays sublime, les foyers de la vie canadienne-française ?....

—C'est contre l'éclosion de cette vie, pourtant, qu'est dirigée la flèche de bronze du Jeune Indien, répondit-elle, songeuse, indiquant le groupe allégorique devant la porte d'honneur. Elle fut impuissante contre la civilisation plus forte.

—Oui, la forêt a reculé devant les affamés du sol.... Un peuple l'a remplacée.... Voyez, là-haut, dans les niches de la façade, les géants de notre histoire.... Frontenac l'intrépide : c'est la Nouvelle-France héroïque d'autrefois !... Lévis le désespéré : c'est la Nouvelle-France agonisante en beauté !.... Salaberry le victorieux : c'est la loyauté canadienne-française !.....

Elgin le Père de la liberté britannique au Canada : c'est la naissance de l'âme canadienne !.... Entendez-vous, au-dessus de Wolfe et Montcalm, voisins de gloire, claquer le drapeau anglais dans la brise qui s'élève ? C'est le triomphe de l'âme canadienne qui s'annonce !.....

—Je n'oublierai jamais la vision que j'emporte d'ici ! murmura la Française, que le feu du jeune homme enthousiasmait..... ... ...
... ...

La calèche roule sur le pavé dur qui vibre. La Grande-Allée file sous les pattes nerveuses de la bête vaillante. Les feuilles, éveillées du repos, fredonnent au gré des petites rafales. Les demeures des riches, où tour à tour la joie et le sanglot passèrent, déploient leur munificence. Il y a un cœur généreux, peut-être, sous les haillons en poussière du balayeur épuisé de fatigue. Les tourelles du "Manège" dressent leur pointe comme en ont les casques militaires. Les mamelons des Cove Fields sont gonflés de verdure. C'est la vie, frémissante, intense, qui palpite dans les fleurs humant l'air aux balcons, dans la chanson des érables, dans les rideaux qui battent, dans les coiffures aériennes des bonnes. Les

Saintes prient devant l'Hostie perpétuelle des Franciscaines. Une clameur a retenti, se prolonge : on applaudit, dans l'arène des sports voisine, les champions modernes comme on acclamait les chevaliers des tournois anciens. Les orphelins de Sainte-Brigitte font entendre le concert de leur allégresse d'enfants. C'est la vie ardente, universelle en Jules et Marguerite. La beauté du jour précipite le rapprochement de leurs êtres. Ils échangent, du bout des lèvres, des mots indifférents, presque banals, mais leurs voix ont des résonnances aux douceurs nouvelles, des profondeurs inconnues se creusent dans les regards qu'ils se donnent, des silences entre eux s'imposent qu'ils tardent volontiers à rompre. Ils oublient, elle, qu'il est l'esclave de croyances que rien ne peut déraciner, lui, qu'elle est la fille d'un persécuteur de l'Hostie des Franciscaines, pour laisser l'heure distiller en leurs âmes la magie de chaque minute enivrante.

Le cocher, se souvenant de l'ordre, fait tourner à gauche. Et la colonne de Wolfe découpe sa ligne modeste sur un grand nuage blanc qui monte dans l'azur. Les souvenirs tragiques accourent de tous les coins des Plaines d'Abraham.

—C'est donc ici la grande plaine ! murmure la jeune fille à voix basse.

—Oui, Mademoiselle, c'est le Waterloo de la Nouvelle-France ! répond Jules, avec recueillement.

—On s'est battu jusque là-bas ? interroge Marguerite, et sa main désigne le petit bois d'où les Anglais vinrent.

—Oui, partout, le sol a bu le sang des braves... Il est presque sacrilège de fouler cette herbe aux pieds.... Elle pousse en terre sacrée !.....

—Cet édifice lugubre est une caserne, je suppose ?....

—C'est la Prison.... Espérait-on que l'âme des vaillants, portée sur la brise jusque dans les cellules, allait régénérer les criminels ? Je l'ignore....Toujours est-il que le crime dort sur le champ d'honneur......

—Ces arbres, tout près de nous, sont jeunes : ils n'étaient pas là, quand la chose terrible eut lieu, remarque-t-elle.

—Ils n'y sont guère que depuis trois ans..... C'est le Parc des Batailles qui grandit !...N'est-ce pas un nom qui sonne ? En le prononçant, il nous vient une vision de gloire et d'exploits....

C'était bien tard !.... Là même, les cirques grotesques ont longtemps pris leurs ébats.... A l'endroit même où Wolfe et les siens virent se lever l'aube sur le Québec de leur ardente convoitise, des écuyères sans honneur se fardaient.... Là même où vibrèrent dans la mêlée les commandements suprêmes, le fouet des dompteurs d'ânes claquait... Là même où les balles couchèrent les vaillants des Royal Guards et du Roussillon, les bouffons hideux tombaient sous la gifle bête.... Jusqu'à l'endroit même où Wolfe attendit la mort qui lui venait par la blessure définitive, arrivaient les trépignements des danseuses grossières.... Et la foule, qui oublie toujours, quand on l'amuse, ne se souvenait plus.... Il était temps !.... Plaines d'Abraham ! ce n'était pas assez pour le peuple ingrat ! .... Parc des Batailles ! cela vous empoigne, évoque malgré soi, et il faudra bien se rappeler Wolfe et Montcalm expirant leurs lèvres collées au drapeau, Lévis donnant la preuve que les nôtres ne furent pas des lâches, mais qu'ils surent se relever pour faire un grand geste immortel avant de céder la place !.....

—Vous avez raison, ce fut une profanation !

dit la jeune fille, de plus en plus séduite par le patriotisme chaud du Canadien. Je comprends l'idée féconde.... Il y aura des fleurs sur les tombes... Les amoureux cueilleront la pensée d'amour que laissèrent ici les héros dans leur dernier souffle.... Dans le feuillage, ce sera la complainte des morts ou l'hymne à la gloire !.....

—Une Canadienne ne dirait pas mieux ! s'écria Jules, que la pensée délicate de la Française avait impressionné.

—Il suffit de vous entendre pour qu'on le soit, par la sympathie, du moins.... Mon père luimême, bien qu'antipatriote avancé, fut ébloui par votre enthousiasme d'hier.... Il m'a avoué que vous l'aviez ému.... C'est un succès, je vous l'assure....

—Plus que celui d'hier encore, c'est l'endroit pour moi de ne pas accepter les opinions de votre père.... Il n'est pas un vrai Canadien qui, après un pélerinage aux Plaines d'Abraham, puisse devenir un anti-patriote !....

—Je suis convaincu que vous ne le serez jamais ! fit-elle, gentiment.

—Et moi, je suis certain que vous ne l'êtes pas !....

—Je suis Française ! dit-elle, avec orgueil. Mon père est Français, mais autrement : il croit que c'est l'être davantage que de travailler à la patrie sans frontières !.... L'illusion est généreuse, mais l'humanité n'est pas prête à cela !...

—Voici la Libre-Pensée qui revient ! reprend Jules. Selon vous, elle fera des hommes, tous bons, des frères esclaves de la félicité commune... Alors même qu'elle deviendrait reine de tous les royaumes, elle ne pourrait arracher des cœurs les différences du sol !.... En voulez-vous une preuve, de la puissance des attaches natales ?..... Cette fumée, là, qui noircit le ciel, nous arrive d'une fabrique : sur la grande plaine, on prépare les fusils avec lesquels Anglais et Canadiens-Français, désormais frères d'armes, défendront le Canada, s'il le faut, contre l'univers !.....

—Contre la France même ? demande Marguerite.

—Vous m'avez compris ! dit-il.

—Vous ne l'aimez donc plus ? interrompit-elle, avec effroi.

—Pardon, nous l'aimerons toujours, elle est un harmonieux souvenir coulant à jamais dans

nos veines !.... Mais plus qu'elle encore, nous aimons la patrie canadienne ! ... Vous veniez de nous lâcher, volontairement ou non !.... Montcalm et Wolfe, dans la mort, se donnèrent l'accolade de la gloire.... La fraternité des deux races est née d'elle !.... Après des combats nécessaires, nous sommes libres !.... Et maintenant, nous appartenons au Canada !.... Chez vous, nous ne sommes plus chez nous, nous voulons revenir.... C'est le chez nous dont je vous parle que nous défendrions contre la France !...

—Il y a, entre nous, les "arpents de neige" de Voltaire et de la Pompadour ! ajoute la jeune fille, pensive.

—Au collège, quand nous l'apprenons, nous nous sentons Canadiens !..... Les deux races vont aimer d'un même amour les "arpents de neige" qu'elles ont rougis de leur sang.... Vous parliez d'athéisme universel !.... A l'heure même où le triomphe vous paraîtra certain, rappelez-vous que Wolfe et Montcalm ont prié avant de mourir, et que le Canada chrétien s'en souvient encore !....

—Toujours la prière entre nous ! dit-elle, avec tristesse.

—Je vous demande pardon, je ne voulais pas être cruel, murmure-t-il. . . . .
... ...

La calèche roule sur l'avenue des Erables. Les branches lourdes plient et se tordent sous le vent plus fort. Les oiseaux, affolés d'air et de lumière, joignent leur note en un chœur étincelant. Sur une pelouse soignée, des bambins se poursuivent avec des éclats de rire. Enfouies mollement dans les bergères d'osier, les femmes offrent leur joli visage à la brise. Elle leur apporte l'arôme des foins coupés dans les prairies de Sainte-Foye. Le cocher revient à la réalité des choses, et ses yeux verts pétillent sous les sourcils en broussailles. La tristesse est encore au cœur de Jules et de son amie. Ils savent, dès lors, que plus l'abîme entre eux s'élargit, plus la peine qu'ils en ont les grise et les attache l'un à l'autre. Par une ouverture béante, à gauche de l'avenue, le soleil décoche un rayonnement qui les aveugle. D'un geste rapide, ils protègent leurs yeux, et leurs regards se rencontrent, se gardent, se déprennent à regret pour demeurer aux profondeurs atteintes. Apercevant, sur un balcon où le lierre grimpe aux colonnes minces,

deux enfants dont l'amour précoce unit les lèvres, ils n'osent railler l'innocente idylle.

La Croix de Notre-Dame-du-Chemin brille. Le cocher docile dirige la voiture dans la ruelle qui mène au bord de la falaise. Les grands bouleaux frissonnent. Devant l'humble monastère des Franciscains, les peupliers lombards élèvent des bras agités. Une scène grandiose éblouit la jeune fille.

—Encore des clochers ! s'écrie-t-elle, après un silence. Parlez-moi de vos clochers !... Il ne faut pas m'en vouloir, si j'ai eu de la peine.... Soyez sûr qu'ils m'intéressent... On ne m'a jamais parlé d'eux comme cela, auparavant... J'admire la chaleur de votre foi... Parlez-moi d'elle !... Elle m'apparait dans une auréole ignorée... Vous vous excusiez de votre enthousiasme... Eh bien ! je le veux, moi, il est quelque chose de neuf, de sain, de fort !... Je veux apprendre le nom de vos clochers canadiens !... Quel est celui-là ?

—La flèche aigue de Saint-Jean-Baptiste ! répond le jeune homme, étonné.

—Et celui-ci ?...

—Le clocher normand de Saint-Sauveur ! Oh, si vous saviez quelle vaillante masse populaire s'entasse en cette église ! A certains jours, des milliers d'ouvriers, l'âme ardente sous la blouse noble, entonnent le cantique de leurs milliers de poitrines frémissantes, font mugir la sourde rumeur de leur prière colossale à l'Hostie baignant dans les lumières. Si vous les voyiez, si vous les entendiez, vous seriez touchée jusqu'aux larmes !...

—Je veux les voir, les entendre ! dit-elle, vibrante.

—A gauche, à droite, depuis la falaise jusqu'à la rivière Saint-Charles, les toits par centaines abritent le foyer des travailleurs. Pendant que les panaches noirs s'élèvent des cheminées longues, que les mains durcissent, que les chairs fondent et que les visages pâlissent au son des machines qui ronflent, les femmes surveillent le bouillon du soir... Entendez-vous monter jusqu'à nous la vague des héroismes et des sublimes dévoûments ?...

—J'entends aussi les soupirs las de la petite ouvrière qui, dans l'usine fétide, besogne tout le jour et dont le front se fane trop vite, alors que

les jouisseurs exhibent au grand air leur peau d'inutiles ! s'écrie la Française.

—La gaité du jouisseur n'a jamais le son clair et joyeux du rire de l'ouvrière, quand elle sort de l'usine: le travail lui met du soleil au cœur !...

—J'aime le peuple... Il est bon, il est terrible, il est puissant !...

—Il gonfle comme la marée montante, interrompt le jeune homme... Voyez, sur l'autre rive, le bourg compact de Limoilou... C'est le peuple qui déborde... Il va inonder les prés verts de Charlesbourg, escalader les collines de Lorette.... Depuis la falaise, à nos pieds, jusqu'à la montagne, ce sera le peuple grouillant, énorme, effrayant, sublime !...

—On abattra les haies pour faire des rues grises, reprend la jeune fille. Il y aura des cours maussades là où les agneaux broutaient l'herbe... Les arbres tomberont sous la hache de l'entrepreneur brutal... Il n'y aura plus de fermes isolées dans la verdure... La clameur du trafic fera taire le gazouillis des ruisseaux... Ce sera l'immolation de la campagne si douce à voir...

—Vous avez raison, mais il faut que le peuple passe et que son flot gagne le large, que le Ca-

nada grandisse et qu'il étende ses ailes afin de planer d'un vol plus haut dans l'histoire ! s'écrie Jules, s'animant de plus en plus. Je ne sais quelle passion cet endroit m'inspire... J'entrevois l'âme canadienne à travers une vision nouvelle : elle est extraordinaire, grandiose, émouvante... Elle a la profondeur et la largeur du Saint-Laurent, la hauteur des Rocheuses, la puissance de Niagara et de Montmorency, l'harmonie des forêts épaisses, le souffle des plaines de l'Ouest, la clarté de la Baie des Chaleurs, le génie de deux races géniales, la poésie des Laurentides et l'immortalité de la Croix de ce monastère !...

Et la jeune fille qui l'écoute est désormais certaine que ce Canadien lui est infiniment cher. .

... ...

La calèche roule sur le pavé dur qui vibre. A la Porte Saint-Jean, où la foule est dense, un fluide irrésistible de joie remplit l'atmosphère. Tous ont secoué la torpeur du jour. On dirait que toutes les femmes sont belles dans les corsages clairs et sous les chapeaux fragiles. Jeunes gens et jeunes filles échangent des œillades chaudes. Un mendiant tire un air boiteux d'un

violon lamentable. Deux charroyeurs se décochent des traits populaires. Jules et Marguerite, électrisés par la vie exubérante de la rue, s'abandonnent à la détente de leurs âmes. Ils s'amusent comme des enfants, se fusillent de bons mots. Le cocher, devenu loquace, est en verve, et quand la circulation lui donne un instant de loisir, il jette à ses hôtes les gerbes de son esprit pittoresque. A l'encoignure du Palais, c'est la cohue fiévreuse, la bousculade étourdissante. Les petits négociants de journaux hurlent des noms connus. Le cocher foudroie un chauffeur trop pressé de son éloquence brève. Un policier grave attend le moment d'agir. La rue de la Fabrique est en liesse, l'Hôtel de Ville est radieux, la Basilique rajeunit dans le soleil qui baisse. Le vieux Séminaire parle d'immortalité. Monseigneur de Laval est gigantesque. Le Chien d'Or ronge. Le Château Frontenac a grand air et noble stature. Les gouttelettes ruissellent dans le bassin du petit parc où les flâneurs à l'ombre font de la paresse exquise. La Cathédrale Anglicane rappelle au Palais que la justice divine et celle des hommes doivent se voisiner sans cesse. Marguerite adore Québec. On ren-

voie le cocher, dont les yeux verts sont moins heureux du pourboire que d'avoir ébloui.

—Oh ! le beau chevalier ! dit la jeune fille, en s'adressant à Champlain, toujours prêt à s'envoler de son piédestal.

—Il était un jour un grand seigneur qui venait de Saintonge..., commence à raconter Jules.

—Et qui venait de souche antique, ajoute Marguerite, en souriant. Hier soir, il planait dans l'incendie rose... Son manteau se soulevait comme une aile... Il était merveilleux... Il ressuscitait dans ses atours de gentilhomme d'épée... Je l'ai regardé longtemps... J'aurais voulu qu'il me parle, qu'il me dise des choses extraordinaires...

—Il vous aurait parlé du berceau de la Nouvelle-France, des tempêtes et des misères qu'il fallut pour qu'elle ait pu vivre, dit Jules.

—Pourquoi ne pas avoir tourné son front génial vers la France qu'il aimait tant ? demande-t-elle.

—Je regrette de le redire, c'est parce que la France abandonna la ville où il est mort...

—Il ne faut pas lui en garder rancune, si cette

ingratitude vous a donné les combats et les victoires de la liberté !

—Oui, depuis le troisième centenaire de 1908, Champlain se découvre devant l'âme canadienne qui l'acclame...

—J'aime la grâce de son geste, reprend-elle. On devine qu'il le fit à la cour de France.

—Dans sa chevelure, les vents de l'Atlantique rugissent encore !...

—Sa botte puissante s'empare du rocher de Québec !...

—Il tient dans sa main la charte royale !...

—La trompette claironne ses prouesses dans l'âge futur !...

—L'histoire enregistre les paroles par lesquelles il remit à Dieu les destinées de la colonie si frêle encore, dit-il, songeur.

—Il est fier, il est épatant, s'écrie-t-elle. En le regardant, je me sens moins petite et meilleure... Eh bien, oui, je l'aime ! Si j'avais été jeune fille au temps de Richelieu, j'en aurais été folle !...

—Et moi, je l'idolâtre !... Songez qu'il fut le compagnon de souffrances de mon ancêtre, le premier colon canadien... A travers le sang de

mes aïeux, je cause avec lui de la Nouvelle-France au nid...

—Vraiment ? fit-elle, surprise. Je ne m'étonne plus que vous soyez si amoureux de votre pays... C'est un amour dont la fidélité est séculaire. . .

... ...

La Terrasse Dufferin, promenade immense, est idéale. Elle arrache à ceux qui ont une âme un cri de ravissement. Elle domine un site aux beautés infinies. On se demande quel ébranlement des couches terrestres a creusé le lit où le Saint-Laurent se déroule en splendeur, quelle réaction géologique a taillé les falaises, durci les rocs, enflé les montagnes, aiguisé les récifs et soulevé l'Ile d'Orléans. On s'imagine ce que dut être la nature sauvage avant l'invasion des foyers durables. On pense au génie de celui que l'endroit fascina au point qu'il en fit l'artère des premiers héroismes. On sonde les échos pour qu'ils disent tout ce qu'ils savent d'un passé de légendes et d'imposants souvenirs. On revient au vaste paysage pour en laisser pénétrer la grandeur en nous, pour être entraîné, par delà les horizons franchis malgré nous, à suivre la course du fleuve ouvrant ses bras pour recevoir l'Atlantique, la

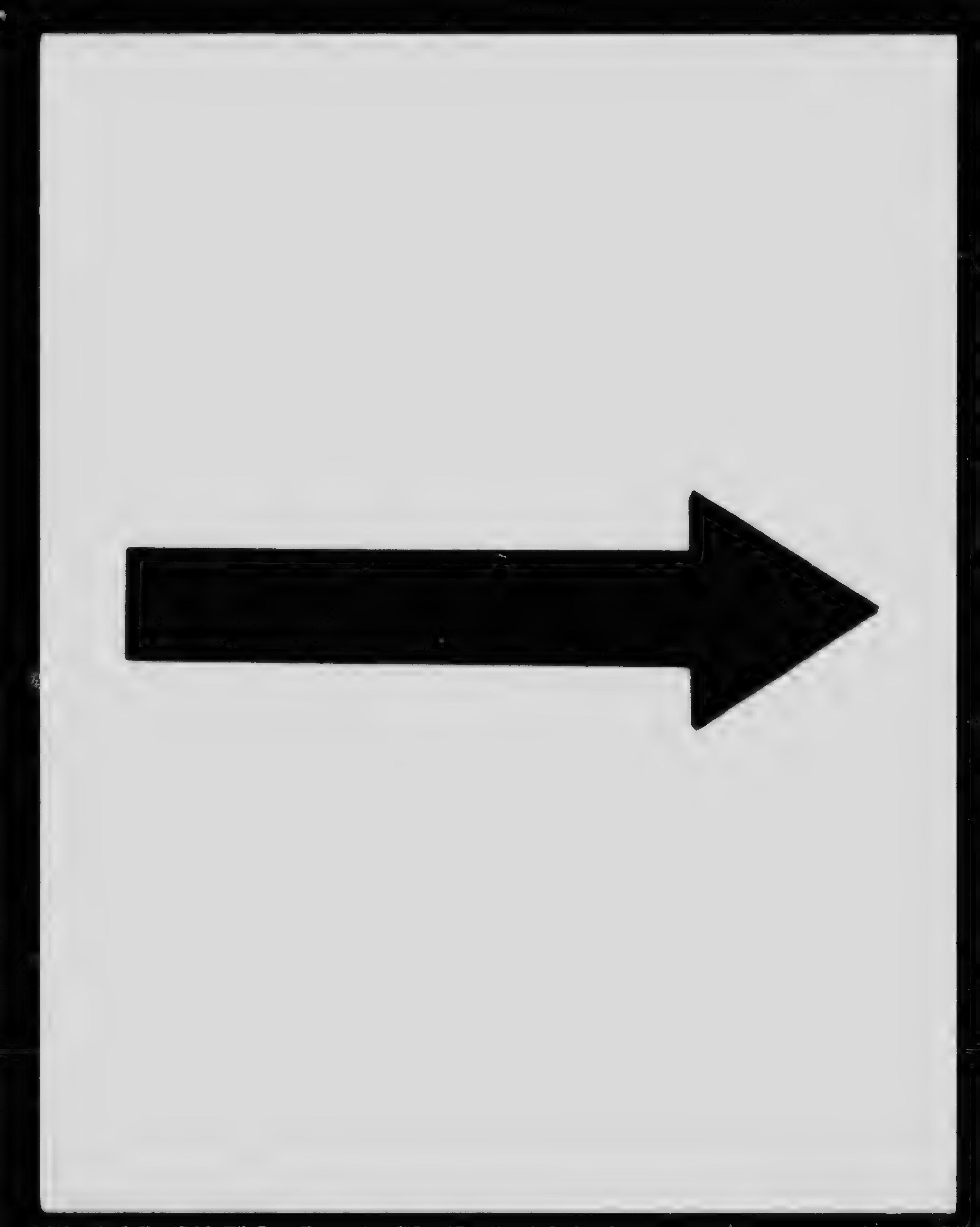
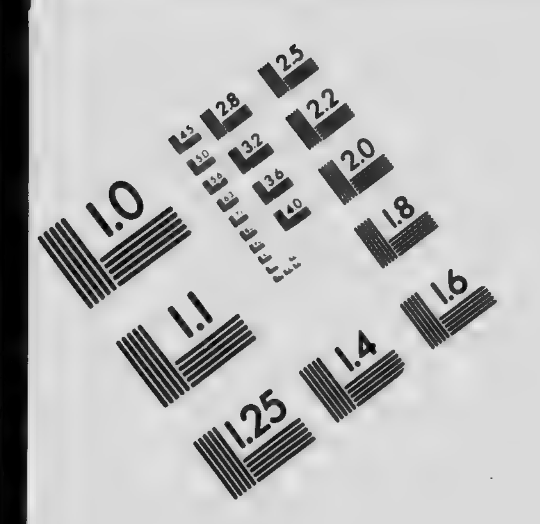
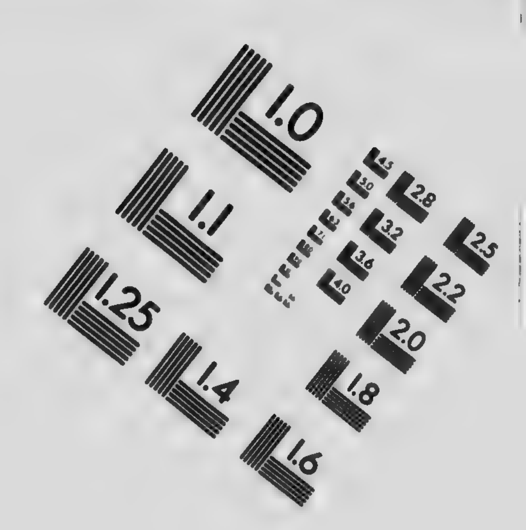
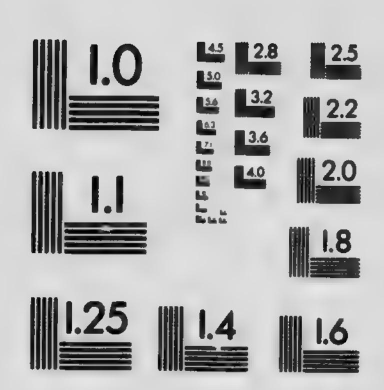
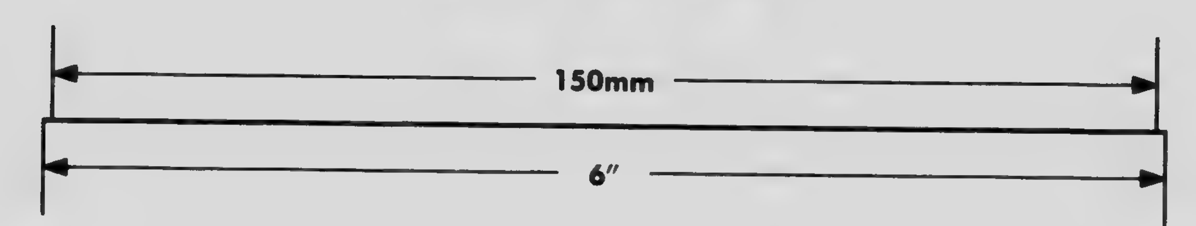
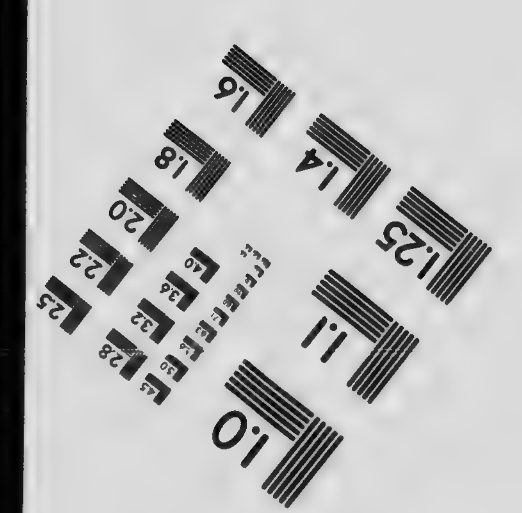
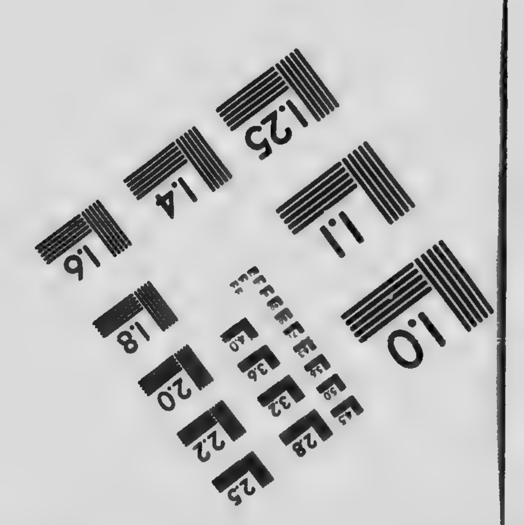


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

ligne effleurant la cîme des bois jusqu'au lointain Nord, le prolongement des provinces sœurs jusqu'au Pacifique, la grande route des vallées et des collines allant à la terre qui n'est plus canadienne.

C'est un peu de tout cela que se nuancent la causerie et l'impression de Marguerite et Jules, appuyés au rebord de la Terrasse. Un nuage cuivré gravit lentement l'azur au-dessus du Mont Sainte-Anne et du Cap Tourmente, et les sommets, les pentes, les villages ternissent dans l'ombre qu'il traîne. Plus il avance, plus il écrase de sa lourdeur. Une teinte d'orage envahit le fleuve entre Sainte-Famille-de-l'Ile et les grèves de Beaupré. Le vent s'affaisse, et les voiles pendent comme des ailes cassées. Un silence dans l'air fait peser sur les cœurs une sensation vaguement angoissante. Et le soleil, dont les rayons s'épanchent à torrents sur le Bout-de-l'Ile et Lévis, ne fait pas oublier le nuage qui vient. La nature prépare une de ses colères et l'homme est dompté.

Et cependant, la puissance de l'homme éclate de toutes parts : dans la masse de la Basse-Ville, où les ruches de labeur foisonnent, où les

millions grouillent, où tant de cerveaux fermentent et se bandent chaque jour, où les entrepôts regorgent, où les mâts sont légion dans le port ; dans les faubourgs de Lévis, où les foyers continuent l'histoire d'un peuple, où les clochers perpétuent l'œuvre du Christ ; dans le collège de Notre-Dame, où l'on façonne les couches supérieures de la société prochaine, où l'on outille les jeunes de science, d'honneur et de foi ; dans l'Hospice de la Délivrance, où la pitié est organisée comme la discipline d'un régiment ; dans le paquebot qui s'en va, dont le capitaine ne songe même pas aux fureurs probables de l'Océan ; dans le sifflement d'une locomotive qui s'est raillée de la distance et dans la fumée des bateaux-passeurs qui bravent le courant impulsif ; dans la Citadelle, où le canon menace, les murailles défient, l'étendard britannique règne ; dans le Château Frontenac, où les subalternes à la douzaine travaillent, sous un chef tout-puissant, à multiplier les jouissances du dollar tyrannique. Et pourtant, l'homme se sent écrasé par le nuage qui s'avance.

Marguerite et Jules, qui prennent place à l'une des tables vertes du café, subissent le malaise

de l'atmosphère. Leur conversation est moins souple. On abandonne les sièges autour d'eux. Là-bas, sur les bancs espacés devant le grillage de la balustrade, on ferme les ombrelles aux couleurs tendres ou aveuglantes. Les hommes du service, en petits groupes, s'inquiètent et craignent l'effet de l'orage moins loin sur le gain du soir. On apporte la vaisselle fine et le thé bienfaisant : Marguerite verse la liqueur brune où passent des reflets d'ambre et d'or.

—Les rayons reculent devant l'ombre, dit le jeune homme. Avant longtemps, la tourmente fondra sur nous...

—Je me sens comme oppressée... A la veille des orages, il doit y avoir du poison dans l'air...

—C'est plutôt la terreur que nous inspire la venue des forces brutales de la nature ! répond Jules.

—Ce couple, auprès de nous, ne paraît guère s'en soucier, dit la jeune fille, à demi-voix.

—Quelle séduisante coquette ! reprend son ami, sur le même ton. Elle minaude pour ce garçon dont elle se moque, assurément... Savez-vous à quoi me fait songer le cœur des coquettes ?... L'amour qu'elles donnent fond comme

le petit bloc de sucre que je laisse tomber dans ce breuvage... Leur cœur est un liquide bouillant qui dévore autant de pains de sucre qu'elles ont d'aventures...

—Vous voulez dire qu'elles ne savent pas aimer, dit-elle, après avoir ri de cette boutade. Il est banal de le dire; leur amour, c'est d'être aimées... Leur tactique est la plus simple au monde... Dans la phalange de ceux qui les adorent, elles cherchent à chacun d'eux celui dont celui-là prend le plus ombrage, et quand elles l'ont trouvé, le lui jettent sans cesse à la figure... La vanité de l'homme est piquée... Elles les tiennent par elle, ne vous en déplaise... Et leur esprit s'amuse, pendant que leur cœur est vide....

—Elle doit être passionnante, la chasse au gibier mâle, remarque-t-il, un peu ironique.

—Pardon, elle est dangereuse... Une femme éparpille son âme, et quand le bonheur se présente, elle essaye en vain de rassembler les miettes envolées... Pour toujours, elle a banni la joie parfaite...

—Il ne faut pas émietter son cœur, c'est là votre pensée ?...

—Du moins, mon père m'a enseigné un autre

idéal ! s'écrie la jeune fille. Et la femme en moi le veut de toute son ardeur !...

—Celui de l'amour libre...

—Vous l'avez en horreur, n'est-ce pas ?...

—Je le regrette pour vous, tout simplement, répond Jules, en la regardant avec tristesse.

—Pourquoi vous alarmer ainsi ?...

—Si je vous ai bien comprise, vous désirez la félicité complète... Vous avez rêvé, Mademoiselle: on se repent souvent d'avoir rêvé, d'avoir eu de grands espoirs...

—Eh bien, non, je ne serai pas déçue !... Je ne le veux pas, moi !... J'ai, dans le plus intime de mon être, la soif du bonheur !... Il viendra, il faut qu'il vienne, je sais, je suis certaine qu'il viendra, je vis pour qu'il vienne !...

—Je vous le souhaite avec toute la sincérité de mon âme ! reprend son ami. Et bien que vous ne croyiez pas à la prière, je prierai pour qu'il vienne... Mais j'ai peur... L'amour libre, c'est l'instinct... Si votre instinct s'égare, si vous placez mal votre rêve, le cœur vous saignera toute la vie...

—Vous vous inquiétez inutilement, dit-elle. Quand je confierai à un homme le plus profond

de moi-même, les plus douces de mes espérances, les plus délicates de mes pensées, les plus nobles de mes aspirations, le meilleur de ma sensibilité, je saurai à qui va ce don total de moi-même...

—Et si vous vous trompiez ? Si vous vous donniez à un lâche qui blessera tous les raffinements de votre nature d'élite, flétrira la fleur au parfum pur ?... L'amour libre vous ordonnera de tenter ailleurs la conquête de votre bel espoir, et, d'amertume en amertume, vous tomberez sur le chemin rude un jour, lasse de meurtrissures et d'idoles brisées....

—Vous avez une fausse conception de l'amour libre... Je l'entends autrement, Monsieur Hébert... Mon rêve est haut... Si je me trompe, je serai fidèle à l'ingrat... Je n'aurai qu'à marcher dans l'existence avec du plomb dans l'aile !...

—Et alors, interrompit Jules, malheureuse dans celui-ci, vous n'aurez même pas la consolation d'espérer l'autre monde avec sa promesse de rétribution souveraine...

—J'aurai, du moins, celle de me sacrifier au triomphe de l'humanité affranchie, qui sera bonne un jour, où il n'y aura plus de lâches ni d'é-

goistes, où tous auront la joie parfaite dans le véritable, le saint amour libre !...

Il y a presque de la violence daus la façon dont elle profère ces paroles. Quelque chose d'obscur en elle entame sa foi en leur vérité : elle éprouve le besoin de la raffermir, de la retrouver toute entière. Une influence, ignorée jusqu'alors, lui fouille des recoins ignorés dans la conscience. Alors qu'elle ne s'en est pas rendu compte, l'ambiance religieuse, dans laquelle elle s'est mue depuis quelques heures, l'a imprégnée peu à peu, s'est logée impérieusement dans son esprit. La personnalité vigoureuse et inflexible du Canadien agit sur elle. Elle s'étonne d'être moins tranquille dans la paix de son incroyance. Le nuage, de plus en plus noir, qui a chassé le soleil et verse dans l'air son ombre pesante, avive son inquiétude secrète. Les roulements du tonnerre s'accélèrent, et les rafales de l'ouragan qui s'apprête emportent au loin les chiffons affolés et tordus. Un éclair épouvantable déchire la masse noire, et la jeune fille est moins effrayée de sa menace que de la Présence nouvelle qu'elle croit sentir en elle-même et dans la puissance des choses...

IV

Presque seuls au bout de la jetée de Sainte-Anne-de-Beaupré, deux jeunes filles et un jeune homme attendent un bateau lourd de pèlerins. Les cloches de la Basilique éclatent dans le matin lumineux. Ils écoutent, avec un ravissement profond, le son large, enlevant, aux harmonies sans nombre. Il va répandre la joie saine dans les foyers des alentours, animer les échos de la montagne, éveiller le chasseur dans les camps de bois rond. Il vibre de mille accords émouvants : l'allégresse des naissances, la cantate des amours bénis, l'accueil enthousiaste des pélérinages, l'hymne délirant des miracles se mêlent en une clameur immense qui fait palpiter l'espace, électrise les êtres et rejoint les cantiques enflammés sur le fleuve.

—C'est à rendre folle, ce chant, cette lumière et ces cloches ! dit Jeanne Hébert à ses compagnons.

—Tout cela m'empoigne, ajoute Marguerite

Delorme, et je voudrais unir ma voix à cette mélodie entraînante !...

—J'éprouve la même sensation, reprend la jeune Québecoise. Cela me torture de rester là, sans pouvoir crier mon transport au ciel !...

—C'est une de ces heures, remarque Jules Hébert, où l'on voudrait faire grand, exceller en quelque chose, s'envoler très-haut, loin de l'insignifiance banale et des médiocrités laides !.... Pour un moment, on a l'illusion d'être un héros ou d'avoir du génie !...

—C'est comme si le meilleur de nous-mêmes jaillissait à la surface de nos êtres et plongeait dans le néant tout ce qu'il y a, chez nous, d'inférieur et de méprisable ! dit la Française.

—Je sens que j'aime infiniment tout ce que j'aime ! s'écrie Jeanne, ardente.

—Et moi, je sais que je vous aimerai toujours, ajoute Marguerite, avec un élan de tout son cœur.

Elles ne se sont encore vues que fort peu souvent. Mais, dès le choc de leur premier regard, elles ont senti leurs âmes accourir l'une à l'autre et se prendre. C'est qu'elles se complètent l'une et l'autre, la Française un peu grave, un

peu hautaine, aux allures de grande noblesse, et la petite Canadienne exubérante, dont le rire a la fraîcheur des sources et gazouille. Jeanne Hébert ne s'était jamais imaginée qu'une Voltairienne pouvait être aussi douce et bonne, et Marguerite Delorme, au contact de cette enfant blonde aux yeux pétillants de clartés limpides, avait été conquise, attirée par cette âme aux sensibilités fines, aux ivresses pures. Avant même de se parler, elles avaient deviné ce qu'il leur fallait se dire, et leur amitié s'était nouée, magique, instantanée, charmante.

La tendresse dont elles se prodiguaient le témoignage exquis, faisait les délices de Jules Hébert, et celui-ci n'intervenait que le moins possible dans leurs causeries pittoresques et dans l'échange de leur affection de jeunes filles. Il avait tout le loisir de savourer la présence de Marguerite, d'être ébloui par la merveille de cet esprit raffiné, de contempler la frémissante image de Greuze, de se laisser bercer par la voix paisible aux sonorités riches. Et plus elle aimait la sœur, plus elle entrait dans l'âme vive du frère.

—Je me demande ce qui me vaut cette admira-

tion, avait aussitôt répondu Jeanne, étonnée par l'explosion de tendresse de son amie. Je n'ai rien fait pour vous plaire... Oh ! j'y suis !... Ce doit être la même chose... Vous m'avez plu, sans que j'aie eu le temps d'y songer... Je vous ai admirée, malgré moi, comme si la chose eût été nécessaire !...

—C'est bien cela... On vous aime tout de suite... En vous voyant, j'ai compris que vous aviez une âme délicieuse, que vous ignoriez le mensonge, que vous ne pensiez qu'à semer du bonheur autour de vous, que vous étiez un ange de délicatesse...

—Mon frère me disait que vous n'avez jamais cru aux anges, dit la sœur de Jules, devenue très rouge, en badinant.

—C'est le premier qui apparut sur ma route. Il faut me pardonner de ne pas y avoir cru auparavant, reprend l'autre, gentiment. D'ailleurs, ne nous dirions-nous pas transportés dans le Paradis terrestre ?... La scène est vraiment merveilleuse...

Et la Parisienne donne un long regard circulaire au paysage. Au-dessus de la colline où sé-

journent des maisons coquettes et des pommiers torses, la crête du Mont Sainte-Anne bleuit dans la distance. Tout près, le Cap Tourmente allonge une forme de castor accroupi. Le Petit Cap, dans la plaine de Saint-Joachim, porte une couronne de sapins verts. La Grosse-Ile et l'Ile Patience baignent dans le fleuve dont la couleur autour d'elles hésite entre l'émeraude et l'azur. La rive Sud élève à l'horizon sa masse aux teintes indécises. L'Ile d'Orléans captive : la falaise, où dégringolent des saules épars et des cerisiers sauvages, descend droit à la grève que la marée délaisse, et, sur la hauteur, les prés verdoyants et les moissons dorées font cortège aux fermes radieuses et aux écuries vastes. Les clochers de Sainte-Famille et de Saint-Pierre apportent leur note discrète au concert de la Basilique et des pélerins. Des petits nuages légers déploient leur dentelle en plein firmament. Québec étincelle au loin dans une orgie de soleil, et les rochers de la côte, mis à nu par le flot qui baisse, arrondissent leurs croupes grises dans l'onde calme. Parfois, le vent fait courir, à la surface, un frisson rapide. Un grand oiseau de mer, au vol imposant, décrit des courbes savan-

tes. Le vapeur approche toujours : le battement des roues domine le chant des fidèles. Les bestioles fragiles, dont le gîte est quelque part dans les profondeurs du quai, s'enfuient, effrayées par la rumeur grandissante. Un marin, immobile sur le pont d'une goélette vieillotte, regarde venir le bateau sans émotion visible sur son visage criblé de rides.

—Je veux savoir d'où ils viennent ! s'écrie Jeanne.

—Mais tu le sais bien, petite sœur ! répond Jules, que le spectacle impressionne. Regarde les habits noirs des hommes et les coiffures campagnardes des femmes ! C'est l'"habitant" Canadien-Français qui vient implorer la grande sainte !... Peu importe d'où il vienne, de Lotbinière ou de l'Islet, des campagnes anciennes ou des colonies nouvelles... Il a le teint fané : souvent, la terre l'a marqué d'une empreinte morne... Il a les mains balafrées, les ongles écrasés... Son épaule s'est tordue... C'est que, toute la semaine, il est l'esclave de la tâche dure et noble du sol... Mais, le dimanche, il se transforme, il se couvre d'une chemise fleurant la lavande et d'une serge pimpante, attelle sa meil-

leure bête à sa plus belle voiture, court entendre pieusement la messe où il retrempe son courage et nourrit son âme d'idéal... L'épouse est lourde, assez souvent... Elle ignore les cosmétiques, les bains scientifiques et la dernière trouvaille des modes... Avant l'âge, elle courbe... Sa beauté des premiers jours s'envole aux heures du labeur... C'est que, toute la semaine, elle se gerce les mains, se brise les reins, cuisine au poêle rouge ou se plie jusqu'aux sillons... Mais, le dimanche, elle rajeunit, tire de l'humble tiroir une robe longtemps neuve, agrafe un chapeau joli, puisqu'il n'est pas celui de tous les jours, et retrouve, aux pieds de l'autel, la force du devoir et la jeunesse du cœur... Les enfants feront comme eux, s'ils en sont dignes... C'est la campagne canadienne-française qui défile... Elle a l'écorce un peu rude, le langage un peu sans façons, mais voyez les yeux francs, les torses bombés, les épaules fermes, les gars solides, les filles puissantes... Eh bien, j'en suis fier, et je l'admire... Laissons-nous traîner par le peuple fort !...

Et les deux jeunes filles et le jeune homme se laissent rouler par la vague des pèlerins. Le quai

frémit sous les pas qui se hâtent. Les cloches de la Basilique acclament avec frénésie les paysans dont le cœur se gonfle et le tympan bourdonne. Le cantique à Sainte-Anne rugit de mille poitrines. A travers la poussée des coudes et la houle des têtes, les trois amis aperçoivent, en un relief saisissant, le parapluie suranné d'un vieillard encore souple, les lunettes fumées d'une vieille qu'on bouscule, la grimace rose d'un bébé qui hurle sa frayeur dans les bras de sa mère, la voiture où tressaute le profil mélancolique d'une infirme enfant, la bannière où la Vierge d'or trône dans l'azur, le chapelet démesuré que laisse pendre à terre un mendiant vêtu de loques rapiécées, la haute silhouette du curé dont les cheveux blancs flottent comme un étendard à l'avant-garde.

Jules et Marguerite entendent vibrer, au fond d'eux-mêmes, la confidence que deux amoureux, leur marchant sur les talons, se murmurent au milieu du tumulte, et l'émotion qu'ils en éprouvent est violente, étrange et troublante.

—T'en souviens-tu, au pélerinage de l'an dernier, ça commençait entre nous, disait l'inconnu.

—Nous n'osions pas encore nous le dire, répondait l'inconnue.

—J'ai prié la bonne Sainte-Anne pour que tu m'aimes, reprit l'autre.

—Et moi, je la priais pour que tu continues à m'aimer.

—Tu le savais donc, ma Pierrette ?...

—C'était si facile à voir, mon Jean !...

—Dis donc, nous allons offrir nos fiançailles à la Sainte, reprit Jean, après un silence.

—Oui, elles les bénira ! dit Pierrette.

—Quand les choses iront mal, nous reviendrons la voir...

—Et nous serons toujours heureux....

Jules et Marguerite jalousent la tendresse des jeunes campagnards. Ils songent combien doit être suave à l'âme cet amour simple, ingénu, sans complications, sans analyse, sans obstacle, sans partage, éternel. Il fait revenir les heures où ils ont rêvé pareille douceur, pareille extase. Ils sentent la faim d'amour creuser leurs cœurs, et le besoin de l'assouvir n'a jamais été aussi intense en eux. Ils savent que leurs regards s'appellent, mais quelque chose retient leurs visages loin l'un de l'autre. Marguerite commence à

pénétrer tout ce qu'il y a de sève religieuse débordante en l'âme canadienne-française. Elle sent la foi de ces paysans l'imprégner de son effluve. Et celle-ci la paralyse, lui défend de retourner à l'ivresse qu'elle a déjà souvent puisée dans les yeux du Canadien-Français. Pendant qu'elle souffre ainsi, Jules, en face de ses compatriotes en prières, a honte de céder à la défaillance de son être. Et voilà pourquoi ils gardent un silence poignant, alors que Jeanne pleure sur sa petite infirme prisonnière dans la voiture cahotante.

La vague des pèlerins, déferlant toujours, approche du sanctuaire et se précipite. La fanfare des cloches devient étourdissante. Les saules de la grève et les ormes, dans le verger des Pères, balancent dans la brise. Là-haut, la statue de la Sainte, adorant Jésus tout jeune, aveugle d'éclairs. Dans le jardin [illegible] près de la façade, les fleurs sont ivres de rayons, les peupliers lombards secouent leurs feuilles frêles et les grappes de cormiers rouges dansent avec rythme. Et, du centre, la grande figure blanche de Sainte-Anne accueille les rangs qui se pressent pour s'engouffrer dans la passe étroite de la barrière. Le sable

menu crépite sous les centaines de pas qui le fouillent. Déjà, la porte d'honneur encadre les cheveux blancs du curé qui sont comme l'écume à la cime du flot bigarré qui les suit.

—Pourquoi pleurez-vous ? demande soudain Marguerite, apercevant les larmes sur les joues roses de Jeanne.

—Regardez l'infirme captive dans la petite voiture roulante... N'est-elle pas douloureuse à voir, sa cage de souffrances ?...

—Je l'ai vue tout-à-l'heure, et cela m'a navrée, répond l'autre, avec attendrissement.

—Nous allons vous accompagner à l'hôtel, dit Jules, qui n'a pas entendu leur colloque de pitié.

—Pardon, Monsieur Hébert, suivons la foule, je veux voir la campagne canadienne-française à genoux devant son Dieu ! dit-elle, vivement. .

Et la Française, qui regarde Jules, est bouleversée par la façon dont les yeux de son ami lui parlent de reconnaissance. . . . .

La nef et les bas-côtés regorgent. Deux pélerinages ont ajouté leurs phalanges aux mille pélerins dont la vague a roulé les deux jeunes filles et le jeune homme jusqu'au sein de la Basilique. Ils sont tous des paysans. Depuis la grande por-

te béante jusqu'à la Sainte Table où l'on a sculpté l'Agneau Pascal et la vigne divine, et jusque dans les encoignures et l'entrée des chapelles latérales, agenouillés dans les bancs à la file brune et dans les allées sur les laques dures où leurs os font mal, ils ont entassé leurs rangs épais. La gravité religieuse plane au-dessus des chevelures peignées au hasard, des crânes dépouillés, du bonnet noir ailé des vieilles, des chapeaux maladroits, des chignons primitifs et des vêtements sans art. Mais, sous les habits sans finesse et les échines sans grâce, l'âme humaine intense palpite. Elle idéalise la masse touffue des humbles prosternés. Elle brille dans les yeux agrandis que le Crucifix du Tabernacle attire ou que la Statue de la Guérisseuse canadienne garde rivés sur elle.. Une auréole de flèches d'or s'échappe de la tête qu'un diadème royal hausse de rubis et de rayons. Une mansuétude infinie coule du regard dont elle contemple le Jésus dans ses bras d'aieule. Le marbre veiné de son manteau antique s'anime dans la lueur des cierges que la foi des campagnards allume. Un faisceau de béquilles, autour d'elle, immortalise des douleurs qu'elle a vaincues et des larmes qu'elle a taries. Sur

la poitrine, on a figuré, dans un bloc énorme, le cœur dont Sainte-Anne de Beaupré répand le fécond amour sur le Canada catholique. C'est que celui-ci est toujours fidèle aux apôtres vivant dans le Carrare immaculé de la chaire. Un Rédemptoriste, dont la voix tonnait dans les voûtes profondes, a parlé du Christ par lequel ils devinrent universels et dont la messe vingt fois séculaire prépare son mystère au grand autel. Les chasubles de pourpre et les surplis de neige évoluent selon la volonté des rites. Les volutes floconnent de l'encensoir que l'officiant manie en cadence, et on dirait que les anges, à genoux sur le baldaquin élevé qui s'efface, battent de l'aile sur un nuage radieux. En effet, le choeur est un éblouissement de feux électriques: ils courent au-dessus des stalles mordorées, jaillissent tout autour de l'autel où les ornements sacrés ont des éclairs de perles et les cheveux du curé la blancheur des lys au soleil. Les paysans ignorent que la féerie des lumières et le ronflements de l'orgue ne sont qu'une même substance à des degrés vibratoires divers. Il leur suffit de la sensation confuse que les unes versent la clarté dans leurs cerveaux simples et que l'autre

empoigne leurs cœurs d'allégresse. L'âme des tuyaux sonores gronde, longe la corniche ciselée de choses fines, frappe aux profondeurs pâles de l'abside, revient par les murs dans la nef qu'elle inonde et va mourir quelque part dans les couloirs des chapelles. Une voix de stentor entonne un verset d'amour, et les invocations se taisent sur les lèvres qui les gesticulent. Elle est largo et foudroyante, arrache du silence les échos les plus lointains de la Basilique. Elle ébranle tout sur sa route, et les pélerins sentent qu'elle ramasse leurs fervents appels et leurs hommages pour les offrir tous à l'Eternel en une supplication une et toute-puissante. Elle cesse, et de nouveau la prière bruit de toutes parts, glisse dans les cannelures des colonnes altières, effleure l'entablement aux riches découpures et, pour s'élever jusqu'à l'au-delà, perce la voûte où l'azur est semé d'étoiles d'or et de trèfles sanglants.

Marguerite, debout près de Jules Hébert qui la domine, est fascinée par la campagne canadienne-française en prières. La fille de Gilbert l'athée ne trouve en son esprit sceptique aucun sarcasme, aucune boutade. Elle n'a que du res-

pect devant la superstition maudite. Cette foi paysanne est si vraie, si ardente et si vaste qu'elle en est saisie au vif. Les gerbes de feu, les chants passionnés de là-haut, la Statue des merveilles, les accents pathétiques du prédicateur et l'harmonie prenante de l'orgue ont éveillé comme une rumeur qu'elle écoute au fond le plus intime d'elle-même. Et souvent, elle se laisse attendrir par Jeanne courbée sur les laques sombres. Les boucles blondes reposent nonchalamment sur le tissu mauve du corsage. Et du profil mince et rose, il rayonne une transfiguration touchante.

—Que pensez-vous de la campagne canadienne-française à genoux devant son Dieu ? demande Jules à la Parisienne, de façon à ne pas troubler la piété voisine.

—Elle est belle, et je retrouve, à la contempler, la douce impression que les choses de votre pays m'ont inspirée dès le premier jour, dit-elle. Le sentiment est étrange : il est fait de charme et de vénération...

—Je vous remercie de ne pas railler la foi de mes compatriotes, murmure-t-il, reconnaissant.

—Depuis que je vous ai rencontré, je ne raille

plus vos croyances... Le mépris ne m'est plus possible...

—Et moi, je n'ai plus de haine contre nos persécuteurs ! répond le jeune homme, avec une émotion profonde.

—Vous les haïssiez donc ? interrompit Marguerite, avec horreur.

—Oui, Mademoiselle, avant de vous avoir vue, dit-il, avec toute la mesure que lui commande le lieu saint.

—J'aurais dû le savoir !... Mon père n'a jamais assez de fureur contre les catholiques !...

—Si votre père était avec nous, il outragerait la campagne canadienne-française et la Patronne qu'elle implore, il insulterait Beaupré !... Beaupré ! vous ne pouvez vous figurer la traînée magnétique de ce nom à travers le Canada catholique ! On accourt à Beaupré de toutes parts, de Notre-Dame-des-Laurentides et de Montréal, du Témiscamingue et du Saguenay, des ranchs de l'Ouest et des rives de l'Acadie, du Labrador et des vallons de la Colombie-Anglaise...L'Amérique entière l'aime et vient à lui... Il n'est pas un foyer paysan canadien-français dont le feu, chantant dans l'âtre un soir, n'a pas entendu le

récit émouvant de quelque miracle et vu luire, dans les yeux qu'il embrassait, le mirage lointain de Beaupré !... Il n'est pas un vrai Canadien-Français dont l'âme, à ce nom seul, ne s'élargisse en une pensée d'amour !... Combien de fois les foules, comme celles d'aujourd'hui, ont lié leurs prières à la Sainte en une gerbe immense ! Songez à tous les désespoirs qu'elle adoucit, aux souffrances qu'elle apaise, aux suicides qu'elle écarte, aux héroïsmes qu'elle fait jaillir !... Et votre père, devant cette foule à genoux, dirait que c'est la tourbe des crétins ignares et vils !...

—Et vous disiez que vous n'aviez plus de haine ! reproche la fille de Gilbert.

—Et je le répète... Mon indignation n'avait pas d'amertume, elle est triste au-delà de ce que je peux dire....

—Rappelez-vous que mon père ne sait pas qu'il outrage, reprend la jeune fille, à qui le chagrin de son ami fait éprouver le besoin d'une excuse. Il ne peut outrager les prières et la Sainte auxquelles il n'a jamais cru !...

—Et vous aussi, vous ne croyez pas à la foule qui prie, vous niez Sainte-Anne de Beaupré ! dit-il, avec beaucoup de tristesse.

—Autant que vous l'affirmez ! répond-elle. Il ne faut pas m'en faire un crime... Tout me défend d'y croire...

—Ainsi, dans votre sentiment de tout-à-l'heure, il y avait plus de pitié que d'admiration !...

—Pardon, je sens que j'aime la campagne canadienne-française ! dit-elle.

—Tout en niant le Dieu qu'elle adore !... Il n'y a donc rien, dans les sources de votre âme, qui vous parle de Lui !...

—Rien, Monsieur Hébert !...

—Et que pensez-vous du Christ dont les plaies saignent sur le Crucifix de l'autel ?

—Il me rappelle tout ce que m'en a dit Renan !

—Et des paroles enflammées du prédicateur ?

—Elles me font songer à tout ce que Voltaire m'a enseigné des prêtres !...

—Et de l'amour des chants sacrés ?...

—Ils exaltent la puissance de la matière qui les apporte à mon coeur !...

—Et de la messe qu'on murmure ?

—Elle évoque à mon souvenir les temples de jadis et la superstition grecque !...

—Et des miracles sans nombre ?... A droite, à gauche, ils ont amoncelé leurs preuves...

Voyez le fouillis des béquilles innombrables !... Chacune d'elles représente un sanglot humain qui fut séché !... Voyez, sur la muraille, les dépouilles de la souffrance mise en déroute : les violons ternes des aveugles redisent les yeux que la Sainte ouvrit, les fusils rouillés parlent des blessures qu'elle a cicatrisées, les bandages lugubres éternisent les plaies qu'elle a domptées !... La vision de tout le bonheur que rappellent ces défroques du malheur, vous laisse-t-elle insensible à l'au-delà ?...

—Tout cela me dit que l'auto-suggestion est une force admirable, dont l'inconnu m'épouvante et m'attire...

—Oh ! que le gouffre entre nous est large et profond, Mademoiselle ! ajoute le jeune homme, écrasé par l'incrédulité paisible de la Voltairienne. Il ne vous reste donc aucune trace de la foi de vos ancêtres !...

—Il n'en restait plus dans les veines de mon père !...

Alors même qu'elle a été si nette et presque brutale en ses réponses brèves, Marguerite n'a pas eu le calme et l'assurance intimes de ses paroles. Une angoisse indicible la mord au cœur,

et des pulsations rapides violentent ses artères. Dès l'heure où son intelligence a pris contact à la croyance virile et saine de Jules Hébert, la jeune fille a senti poindre en elle un doute de son incroyance. Ce ne fut qu'un malaise, à l'origine, et quelque chose d'un peu vague : mais l'atmosphère de religion chaude au sein duquel elle a respiré le souffle de la foi canadienne-française, l'a pénétrée peu à peu de son ardeur, et la paix de sa conscience a sombré devant les assauts multiples. Elle sait bien que, des deux antagonismes en présence, un seul a faibli, et que ce n'est pas celui de Jules Hébert. Ce jour-ci, plus que tout autre antérieur, avive la crise de son âme. Devant le surnaturel que tout dans la Basilique lui impose, elle a voulu attribuer à l'extase poétique le silence grave que fait descendre en elle ce tableau de grandeur humaine, dresser contre lui toutes les résistances de la libre-pensée victorieuse. Mais la même sensation pénible revient toujours à la rescousse, attaque des régions encore inexplorées de son être. Est-ce, comme l'a dit le Canadien, la voix des aïeux qui crurent, cette rumeur aux profondeurs secrètes d'elle-même ? L'au-delà qu'il lui avait toujours

suffi d'une raillerie pour détourner comme un rêve puéril, apparaît avec des probabilités nouvelles. Elle essaye d'arracher l'obsession gênante, mais elle est impuissante à la terrasser. Tout-à-coup, elle tressaillit. L'appel aigu du Sanctus lui entre comme une lame dans la chair. Elle voit les chasubles de pourpre et les surplis de neige un instant se mouvoir, puis s'arrêter. L'orgue commence une mélodie sourde. Une attente mystérieuse est dans l'air. A la hauteur du cœur de Marguerite, la tête brune de Jules est en prières. Les boucles blondes ont bougé sur le corsage mauve, et le profil mince et rose incline plus bas. Va-t-elle insulter la foi paysanne et celle des Hébert? Une impulsion généreuse l'entraîne, et elle s'agenouille auprès de Jeanne. Les cheveux blancs du curé fléchissent, la clochette rend un son grêle et, pendant que les mille têtes des campagnards se courbent comme les blés de leurs prairies sous le vent d'Ouest, la jeune fille n'ignore plus que le doute est dans son âme pour toujours... ... ...
... ...
... ...

Une sourde angoisse les serre à la gorge, en-

veloppe leur âme d'ils ne savent quelle terreur indicible. Ils sont presque pétrifiés, tous trois, Jeanne, Marguerite et Jules, devant la Chute Montmorency géante, et leurs mains convulsives se cramponnent au garde-fou qui les sépare de l'abîme. La clameur des eaux, s'écrasant dans le vide et rugissant sur les rocs, fait trembler la gorge de la montagne, et la vaste plainte aux gémissements sans nombre épouvante. L'écume, à gros bouillons immaculés, se précipite sur les rochers qu'elle gruge, galope sur les croupes arrondies, se tord dans les sillons creux, se déchire aux pointes aigues, s'effondre en une vague colossale dans le gouffre hurlant sous terre. Elle asperge la falaise de gouttelettes infimes, et celles-ci, tout près d'atteindre la pierre tailladée que leurs devancières à travers les siècles ont noircie, portent un moment la livrée de l'arc-en-ciel. Quelques herbes malingres achèvent de mourir sur les flancs de la faille qui ne peut plus les nourrir. Un éboulis dévalant vers la rivière, un peu plus loin, fait songer aux secousses formidables d'antan. A n'en pas douter, c'est un des repaires où la nature donne libre cours à sa rage féroce. D'abord vaincu, l'homme dont le

regard qui s'élève aperçoit là-haut la nonchalance des arbres et le calme de l'azur, a déjà moins peur du tapage infernal et du torrent monstre.

—Tout-à-l'heure, à Sainte-Anne-de-Beaupré, c'était l'homme et la puissance des foules qui grondent ; nous avons, maintenant, la nature et la grandeur écrasante des forces qu'elle déchaîne et qui mugissent, disait la Française, au cours de leur entretien ému.

—Plus que jamais, vous croyez à l'âme des choses, à Dieu-matière... Vous prenez votre revanche, dit Jules, finement.

—Et ma vengeance est terrible... Vous avez mal choisi le temps de vous avouer vaincu...

—Vous triomphez trop vite, Mademoiselle, ajouta-t-il, prolongeant leur plaisanterie légère. Peut-être mon Dieu est-il pour quelque chose dans toute cette grandeur !...

—Oui, Dieu a créé les torrents qui épouvantent l'homme, et leur puissance n'est rien devant la sienne qui a l'éternité pour abîme, interrompit Jeanne, comme se parlant à elle-même, et dont la voix fait moins impression sur Marguerite que le vacarme effroyable au milieu duquel elle a vibré, tremblante et convaincue. La Pa-

risienne secoue en vain la sensation tyrannique de la Présence étrange qui n'est plus nouvelle, envahit son âme et se précise, surhumaine, toujours moins nébuleuse, plus réelle. C'est là, bien au fond d'elle-même, et c'est indéracinable.

—C'est une tombe magnifique pour le désespoir, fait remarquer Jules, après un long silence entre eux tous. On ne peut rêver plus beau suicide !...

—Qui saura combien de gens, las de souffrir, voulurent un moment rouler sur la vague qui leur promettait l'oubli ? ajoute Marguerite. Les fleurs, là-haut, les empêchèrent de mourir...

—D'autres, sans doute, électrisés par la clameur grandiose, caressèrent ici de grandes espérances, mûrirent de grands desseins, conçurent de grands héroismes, dit Jules.

—Et moi, je songe aux amoureux qui se serrent tout près l'un de l'autre, pour ne pas laisser crouler leur bonheur avec les eaux qui tombent, murmure Jeanne.

—C'est, en effet, le jour des petites ouvrières et de leurs tendres amis, reprend son frère. Ils viennent ici, le dimanche, faire une provision de

bon air pour toute la semaine accablante à l'usine...

—Au fait, vous apercevez là, tout près du fleuve, une fabrique immense, dit Jeanne. Bien souvent, les travailleuses regardent furtivement la Chute qu'elles aiment, et cela étanche leurs fronts que la sueur inonde ..

—Plus loin, dans les prairies de l'Ile, ajoute Jules, les moissonneurs, assommés de rayons brûlants, regardent au loin le flot géant, et cela les repose et les rafraîchit...

—Cela nous bat, gens d'Europe, interrompit soudain Gilbert, dont la voix inattendue les fait tressaillir tous. Vraiment, nous n'avons rien de semblable !...

—Je vous en fais mes compliments, Monsieur le Canadien, ajoute Madame Delorme, dont le costume et la coiffure en font une apparition de grâce voltigeante. Les Chutes du Rhin ne valent pas les vôtres, n'est-ce pas, Gilbert ?...

—Puisque vous avez la gentillesse d'admirer les beautés de mon pays, Monsieur et Madame Delorme, voulez-vous joindre Jeanne, ma sœur, aux compliments que vous m'en faites ? dit Jules.

—C'est donc là la soeur dont nous avons appris de si jolies choses, dit Madame Delorme, gentiment.

—Je suis heureux de saluer en vous la Canadienne et son charme, fit Gilbert, galamment.

—C'est un gros honneur que vous me faites, Monsieur Delorme, et je crains que mes épaules soient trop faibles pour un tel fardeau, répondit la petite Québecoise, et la conversation se noue, aimable et facile.

Marguerite éprouve, à revoir brusquement son père, une joie suprême. Tout l'amour qu'elle a pour Gilbert inonde son âme et détruit, pour le moment, les influences mystérieuses dont elle commençait à redouter la hantise en elle-même. Elle pousse un long soupir de délivrance, comme si le poids qui lui alourdissait la conscience, était enlevé pour toujours. N'est-ce pas avoir été infidèle à ce père que d'avoir laissé le doute s'infiltrer en elle ? Oh non, elle ne le trahira pas. Elle est son idole, sa plus grande félicité, sa raison meilleure de vivre. Elle se rappelle toute la sollicitude et la tendresse avec lesquelles il lui déroula sa religion de libre-penseur enthousiaste. A la voir s'agenouiller devant le Dieu qu'il

traque ainsi qu'on chasse la vermine, il en aurait une peine qui lui empoisonnerait le cœur. Et plus les souvenirs l'enflamment, plus elle contemple le visage pâle et frémissant du père adoré, plus elle est ressaisie par la foi aux enseignements dont il l'a passionnément nourrie, saturée. Elle incarne son rêve de la jeune fille nature, aussi pure que les vierges de la superstition, mais libre, sans qu'elle s'avilisse aux pratiques humiliantes. A sainte-Anne-de-Beaupré, tout-à-l'heure, ce fut une crise de sentimentalisme aigu, l'intelligence est demeurée intacte. Cela est passé, ne reviendra plus, grâce au père dont la présence réchauffe et fortifie sa croyance en l'évolution féconde, éternelle. D'ailleurs, est-il endroit plus irrésistible pour déifier la Matière? Ce torrent exalte les forces de la nature, et c'est leur apothéose. L'homme n'est qu'une force, avec un pouvoir sublime qu'il appelle son intelligence, mais toutes les puissances prennent leur source dans la Matière sans commencement ni fin. Dans les eaux qui s'écroulent et leurs gémissements sans nombre, elle ne voit plus que le symbole du gouffre infranchissable entre l'âme de Jules Hébert et la sienne...

V

C'est la grande Terrasse, un soir d'août. Le Château-Frontenac étincelle à chacune de ses fenêtres, et l'on voit se profiler, en quelques-unes d'elles, la silhouette silencieuse de femmes qui paraissent enveloppées d'une auréole. Au café, près des verdures tendres, et sous un plafond verni que la lumière paillette de reflets un peu sombres, la foule des jouisseurs cause, déguste ou flâne autour des tables mignonnes : le thé fume dans les bols minces et la glace fond dans les liqueurs fines. Les habits noirs taillés des hommes du service attendent qu'on les appelle ou s'empressent. Les frêles abats-jour des bougies répandent une sensation vague de bien-être, et à regarder leurs feux roses épars, on a je ne sais quelle illusion de bonheur. On a vidé les écrins : les perles ouvrent leurs yeux vifs dans la soie légère et dans les chevelures nouvelles. Des bouquets parfument les corsages, et les galants portent, à leur boutonnière, une fleur dont

le sourire se mêle à celui de leur visage en gaîté. Il semble que tous oublient l'angoisse de vivre et le chagrin du jour : on se laisse engourdir par le sortilège de l'heure capiteuse, ensoleiller par les éclats de rire voisins, griser par la jouissance facile et vide et par la chanson de l'or, éblouir par la beauté jaillissant des toilettes radieuses, bercer par l'air alangui de l'orchestre invisible, soulever par le flot du peuple déroulant au loin sa masse en cadence.

La promenade est débordante. Les courants de ceux qui s'éloignent et de ceux qui reviennent se frayent un passage en des remous de chapeaux et de têtes. On a quitté les demeures où il a fait lourd jusqu'après la chute du soleil, et l'espoir de la brise a rassemblé les milliers de poitrines qui défilent. Le bruit de la populace en marche évoque tour à tour le roulement lointain de la foudre et le mugissement des rapides encore dans la distance. Une seconde, on se représente avec effroi quelle hécatombe cela serait, si la Terrasse, n'en pouvant plus, déversait la vague humaine dans la falaise profonde. Mais la joie de tous rassure : on s'amuse à la revue cinématographique des êtres en liesse. Enfin délivrées du comp-

toir monotone ou de la fabrique malodorante, les ouvrières ont arboré leurs nippes fraîches : leurs narines gonflées aspirent avec frénésie l'air du soir, pendant que leurs pieds inlassables vont et viennent, que leurs yeux luisent comme des escarboucles et que leurs lèvres allument les fusées de leur esprit gouailleur. Souvent, leur amoureux les escorte, et c'est alors la gamme intime des mots suaves, des œillades en tapinois, des silences bavards, des frôlements imperceptibles dont tout l'être a conscience. Quand ils ne sont pas accouplés, jeunes gens et jeunes filles, de noblesse bourgeoise ou populaire, se font la chasse à l'amour. Il faut voir les minauderies à l'affût, les regards tendus comme des pièges, les flèches qu'on se darde et les blessures qu'on échange à la surface du cœur. C'est le tournoi de la jeunesse où les beaux garçons comptent les sourires qu'ils vainquent et les jolies filles, les chevaliers qu'elles terrassent ! Oh, qu'elle est passionnante, ce soir-là, la foule épaisse, bruyante et pittoresque dont la houle fait trembler la vaste promenade ! C'est la féerie presqu'affolante des minois étincelants, des frimousses piquantes et des laideurs irréparables, des Canadiennes-Françaises vives à

foison, des Irlandaises savoureuses et des Anglaises aux traits classiques, des allures gracieuses et des échines pesantes, des fleurs infinies sur les chapeaux à grande envergure et des tulles qui flottent, des profils usés par l'âge et des quelques visages graves noyés dans l'insouciance et la joie des alentours, des fronts intelligents et des bouches stupides, des Américaines étalant leur faste au milieu des humbles parures, des gamins que rien ne lasse et n'arrête, des tissus clairs et des tons mal assortis, des bourgeois simples et des commis merveilleusement parés, des mains difformes et des doigts effilés, des grisettes souriant à travers les cosmétiques et des quelques anciens ménages dont la tendresse n'a pas vieilli, des pieds énormes et des talons menus, des colosses dans les airs et des nains sous terre, des bougies roses au café regorgeant de jouisseurs, des feux électriques dont la traînée rouge, verte et blanche ondule au-dessus de la longue balustrade.

Adossés mollement à l'un des bancs que les veinards monopolisent, Jules et Marguerite, oubliant la foule dont la rumeur leur semble vague et fuir au loin, laissent pénétrer en eux la paix du Saint-Laurent calme. On dirait qu'il songe.

Et l'onde muette, jusqu'à l'île d'Orléans rêveuse, baigne dans les rayons que la lune épanche des hauteurs de l'azur. C'est comme si la trace lumineuse, allant d'une rive à l'autre, écoulait son fluide argenté sur la surface immobile. Il y a quelque chose d'un peu mystérieux dans les bateaux-passeurs dont la course à la dérive est silencieuse. La clarté du ciel envahit les faubourgs de Lévis : les clochers pensifs coupent l'horizon serti d'étoiles, les maisons se recueillent, le collège médite, l'Hospice de la Délivrance et le monastère du Précieux-Sang reposent. L'amoncèlement des choses de l'Intercolonial est un peu morne sous la falaise un peu triste. Aux pieds du roc légendaire, la Basse-Ville est presque léthargique ; un galop de cheval résonne parfois dans la rue Champlain déserte et quelques ombres un instant glissent pour disparaître aux encoignures. Les deux jeunes amis causent de la nature assoupie : elle infiltre en leurs âmes ils ne savent quelle ivresse sentimentale.

—Ne croirait-on pas que les traversiers se joignent au repos du soir ? demande la Française.

—Ils ne font qu'effleurer l'onde, répond Jules.

—Le grand silence me parle de la Nouvelle-

France qui me revient toujours à la mémoire... Je vois Cartier remontant le fleuve, alors que la lune pareille inondait l'espace et la nature sauvage... Quelle impression divine a dû le ravir !...

—Je ne sais pas si Cartier eut l'aubaine d'un tel spectacle, dit le jeune homme. Je devine, du moins, que Champlain contempla souvent le fleuve qu'il aima jusqu'au dernier jour... Vous me pardonnerez une vision un peu fantaisiste... Il me semble que, si les eaux passent, l'âme du Saint-Laurent demeure... A de telles heures, il se peut qu'elle rêve et se souvienne... Elle se souvient des héros qui la connurent et voguèrent en prononçant son nom, des boulets qui la déchirèrent, du sang qui a rougi le flot d'alors... Ou bien, elle écoute la clameur des villes sœurs grandissant à travers les siècles... Il se peut qu'elle se rappelle Wolfe et la nuit fatale où ses vaisseaux se rendirent à l'appel de Vergor le traître... Ou bien, elle médite sur l'avenir de Québec et le voit se déployer en splendeur...

—Vous devenez matérialiste ! plaisante Marguerite.

—Dans la mesure où je prête à la matière la

sensibilité de mes nerfs et la flamme de mon imagination ! lui répond-il.

—Je ne discuterai pas... Ne serait-il pas criminel de nous quereller, ce soir, Monsieur Hébert ?... Comme vous le disiez en face de Saint-Laurent-de-l'Ile, à bord du paquebot, cela achève.

—C'est vrai, dit-il, morose. Je l'oubliais !...

—C'est résolu, nous partons demain pour le Saguenay... Notre visite, à Québec, achève donc. Au retour de ce voyage, nous y passerons deux ou trois jours au plus... D'ici, nous irons visiter Montréal et parcourir l'Ouest Canadien !...

—J'attendais que vous partiez, reprend-il, avec douceur. Les élections pour Ottawa se tiendront le Premier Septembre... Demain, je rejoindrai mon père... Il a déjà commencé la campagne électorale dans un de nos comtés ruraux... Nous nous battrons ensemble !...

—Je parie qu'il sera élu, fit-elle, gentille et croyant deviner. Vous êtes éloquent, cela doit venir de lui... Vous pourfendrez l'adversaire : il sera écrasé... Vous alliez m'interrompre et dire non : je sais, moi, que vous serez superbe et qu'on ne pourra vous résister !...

—Je prends note de vos paroles, afin d'en être le moins indigne possible... Mais c'est dans la mienne, et non dans l'élection de mon père, que nous allons unir nos fers pour triompher...

—Vous ne m'aviez pas dit cela ? lui reproche-t-elle.

—Nous avions tant de choses à nous dire ! répond-il, en souriant.

—C'est vrai, il nous reste même beaucoup de choses à nous dire, ajoute Marguerite, avec un accent qui le bouleverse. Il y en a trop peut-être, il y en a que nous ne pourrons pas nous dire...

—Que nous ne pourrons jamais nous dire, alors, murmure-t-il.

Et la même émotion surabondante étreint leurs cœurs...

—Vous allez me penser un peu curieuse, dit-elle, pour dissiper le malaise entre eux. Comment est-ce vous, et non votre père, qu'on a demandé ?...

—On lui offrit la candidature..... Il me la cède...

—Il est généreux, votre père !... Que j'aurais aimé le connaître !.. Je me le figure noble et grand...

—Hélas ! vous auriez été ennemis, répond Jules, que le conflit perpétuel entre la jeune fille et lui déprime. Il est de la vieille école canadienne-française... Il est catholique jusque dans la moëlle... Vous n'auriez pas trouvé grâce à ses yeux : il aurait eu peur... A coup sûr, il m'aurait interdit la fille d'un athée !...

—Ainsi, il ignore tout, interrompit Marguerite, vivement émue. Pour moi, vous avez trompé celui que vous adorez tant !... Pour moi, vous avez fait ce qui vous a paru mesquin, lâche peut-être... Une pensée me trouble, j'hésite à parler... Mais il le faut, cela m'entraîne... Pour moi, vous avez tout caché peut-être à votre mère ?...

—Oui, Mademoiselle, avoue-t-il, honteux.

—Et Jeanne fut votre complice ?...

—Jeanne vous aime...

—Mais elle sait que mon père est Gilbert Delorme, un sectaire, un persécuteur de son Christ ! Votre mère, elle aussi, aurait compris que je n'ai pas de haine, moi, que j'aime le Canada-Français, que je respecte sa foi, qu'elle a creusé dans mon âme une empreinte saisissante !... Il me semble que, pour tout cela, elle aurait excusé

mes origines révolutionnaires... N'aurait-il pas mieux valu que nous nous soyons connues ?...

—Vous oubliez qu'elle n'aurait pas été complice, elle... Jeanne le fut : elle m'idolâtre, elle connaissait mon caractère qui ne bronche pas... Je lui ai promis d'être fidèle à mon père... Elle ne doutait pas que je ne le fusse... Voilà pourquoi elle ne m'a pas trahi... Maintenant, elle vous aime, elle ne parlera jamais... Ma mère aurait parlé... C'était son devoir : épouse canadienne-française à la façon traditionnelle, elle n'aurait pas été complice, même pour le fils, contre le père...

—Pour moi, tout cela !...

—Mais je désirais tant vous revoir, dit-il avec passion. Je l'avoue, j'ai cru déchoir...Je n'ai réalisé ma défaillance que le jour où je me suis replongé dans l'atmosphère familial... J'aurais dû fuir les causeries intimes avec vous, dès la minute où j'appris que votre père était l'adversaire impitoyable de mes croyances... L'aurais-je pu, d'ailleurs ?... Je ne songeai même pas à fuir... Vous êtes devenue si rapidement, si naturellement mon amie... Je parlai de vous, c'était fatal, et mon père eut un soupçon... Alors

seulement, je compris... Mon père eut des paroles que je crus justes contre les amis du vôtre qu'il espérait ne pas être un des leurs, et cependant, je le trompai, j'éloignai la question brûlante... Sa confiance en moi est si profonde, qu'il ne m'en a plus reparlé...

—Si vous lui aviez tout dit, je ne vous aurais jamais revu, n'est-ce pas ? demande-t-elle, devenue très pale.

—Je le savais... Il fallait me décider tout de suite... Vous aviez été si bonne pour moi, je ne pus me résoudre au sacrifice qu'il exigerait... Vous paraissez m'en vouloir de cette trahison ?...

—Vous vous trompez, les femmes ont beaucoup de peine à condamner les faiblesses que les hommes accomplissent pour elles ! dit la jeune fille, avec un regard de tendresse.

—Vous ne faites que redire ce que j'ai pensé souvent moi-même... Ce fut une faiblesse... Pardonnez-moi d'être brutal : je me sentais fort, je savais que les craintes de mon père seraient vaines, que vous ne pouviez ébranler la moindre parcelle de ma foi !.. Chacune des heures où vous fîtes de la traversée le souvenir le plus doux de mon voyage, me revint en une vision magique.

J'eus la certitude que cela ne recommencerait plus jamais... Je ne voulus pas vous perdre, avant d'avoir cueilli le plus possible de votre charme et de votre âme exquise...

—Oh ! le vilain flatteur ! je vous dois une petite malice...

—Je ne comprends pas, fit-il, étonné.

—Eh bien, oui, nous sommes quittes ! J'étais le défi que vous lançait mon père à la face... Vous vous êtes cru un défi que vous pouviez me lancer impunément !... Ne vous défendez pas, je vous comprends, et je vous pardonne... Demain, vous allez vous battre, dites-vous... Vous serez élu, vous deviendrez le personnage qu'on adule, ce héros moderne qu'est le favori du peuple... Les jolies Québecoises ne le seront plus que pour vous, papillonneront autour de Jules Hébert devenu la personnalité du jour... A moi de vous braver, maintenant ! Je vous défie bien de songer longtemps à la Parisienne à qui tant de beaux sourires feront mordre la poussière... Je serai le passé d'un jour qu'on daigne se rappeler, quand parfois la pensée est lasse de tout le reste...

—Votre badinage est plus cruel que je ne sau-

rais vous le dire, reproche le Canadien. Mais vous n'êtes pas sincère, quand vous raillez de la sorte... Vous ne pouvez pas l'être !... Quelque chose doit vous rendre certaine que je ne vous ai pas menti, que, dès le premier jour, vous m'avez inspiré la sympathie la plus vive, que malgré moi je vous ai pardonné la libre-pensée que je réprouve chez tous les autres, qu'une fantaisie passagère ne m'aurait pas fait reculer devant la franchise que réclamait mon père... Vous parliez d'oubli : vous êtes trop femme pour ne pas savoir que je ne suis pas de ceux qui oublient des heures sacrées... Je ne vous accuse pas d'avoir une nature superficielle ... Mais ce sera malgré vous : les voyages, en peuplant la mémoire d'impressions toujours nouvelles, atténuent les souvenirs... Peut-être est-ce la Parisienne qui ne se souviendra pas longtemps du Canadien, qui n'aura été qu'un incident agréable au cours de pérégrinations sans nombre...

—Et voilà cette logique dont les hommes ont le monopole jaloux... S'il fallait vous prendre au mot, je ne serais qu'une superficielle et une étourdie, ne vous en déplaise... Mais vous m'avez déjà louée du contraire, et vous aviez raison,

Monsieur Hébert... Le Canada-Français, dont vous m'avez si puissamment révélé la légende et le drame, la grandeur et la poésie, ne s'effacera jamais de mon esprit qu'il a charmé... Je lui ai donné, toute à lui seul, une place bien chaude en mon cœur... Et quand souvent les choses merveilleuses de Québec me souriront dans la distance, me permettez-vous de ne les revoir qu'à travers le visage énergique et fort de Jules Hébert, mon professeur d'histoire canadienne, mon guide patriote et charmant, l'héritier des traditions qu'apporta l'aïeul Hébert, le premier colon canadien ?...

—Souvent et longtemps ? demande-t-il, profondément ému.

—Souvent et toujours... Du meilleur de moi-même, je vous promets d'avoir toujours l'œil aux aguets sur les destinées de votre race et l'évolution de l'âme canadienne... Je ne pourrai en suivre les phases, sans les identifier avec le fils vaillant de l'une et le champion de l'autre... C'est bien pour l'âme canadienne que vous partez en guerre, n'est-ce pas, mon beau chevalier ?

—Vous devinez tout, belle princesse, reprend-il, en souriant. Je serai le candidat de l'âme ca-

nadienne.. Pour elle, en champ clos, je croiserai mon épée... Du meilleur de moi-même aussi, je vous suis reconnaissant de la grande amitié dont vous m'assurez la longue existence... Elle sera un trésor dans ma vie d'homme, une des forces magnétiques avec lesquelles je vaincrai la dépression mauvaise... Pendant la lutte prochaine, j'évoquerai souvent votre image : je sens qu'elle me dictera des choses magnifiques et qu'elle est déjà la victoire !...

—Oh ! que je vous la souhaite, cette victoire ! Elle sera l'aube d'une carrière éblouissante et féconde... Vous vous distinguerez plus tard, les journaux apporteront jusqu'à moi l'écho de votre éloquence et le magnétisme de vos œuvres... Alors, je serai bien orgueilleuse de vous avoir connu !...

—Votre espoir exagère, mais si jamais votre prédiction se réalise à un degré plus modeste, si du moins je deviens quelqu'un, soyez assurée que le jour où ma voix sera entendue, je me rappellerai l'entretien de ce soir et l'enthousiasme nouveau qu'il a créé dans mon âme...

—Tout simplement celui de ce soir ? demande-t-elle, finement.

—Vous êtes méchante... Vous savez bien que je revivrai souvent les bonnes semaines qui achèvent... Je serai heureux, si je suis digne de votre souvenir...

—Une telle admiration me touche infiniment... Je n'ai pas d'expressions pour vous en remercier... Mais il ne faut pas me faire la part trop large... Vous oubliez qu'une autre vous attend, qu'elle sera toujours près de vous pour accrocher vos lauriers à la muraille, que je dois fatalement n'être que l'amie dont l'affection lointaine ne saurait égaler la tendresse de l'épouse éperdûment chérie... C'est de celle-ci que, par l'action courageuse et le rêve sain, vous allez vous rendre digne !... C'est à elle que vous prodiguerez l'hommage de votre puissance et de votre gloire !...

—Oh oui, j'ai souvent rêvé à celle qui viendrait... J'ai toujours respecté ce rêve... La seule manière d'en avoir le culte, c'est de respecter toutes les femmes... Ceux qui ne le connurent pas, disent que c'est la folie sentimentale... Sans doute, on est fou d'espérer l'irréel, mais, dites-le-moi, est-ce impossible de trouver un cœur dont le vôtre est rempli comme un vase qui déborde ?...

—Attendez, Monsieur Hébert... J'adore votre formule : un jour, il vous rencontrera au bord d'une source, il se penchera sur elle, remplira le creux de sa main, et plus vous boirez, plus vous aurez soif... Vous trouverez la source, et vous méritez d'y boire...

—Oh ! regardez la gentille petite barque ! s'écrie-t-il. Peut-être ceux qu'elle dirige boivent-ils à la source d'amour...

La chaloupe effilée coule sur l'onde blanche et rêveuse. Elle se laisse aller au caprice de la marée, pendant que les rames sommeillent. Une silhouette d'homme, au centre, et celle d'une femme, à l'arrière, semblent goûter l'heure divine en silence. Est-ce des époux qui vivent sur le fleuve la douceur d'être ensemble ? Est-ce des amoureux dont les regards ne se lassent pas de retrouver au fond d'eux-mêmes le recueillement de la nature ? La barque file toujours de sa course égale et douce, effleure la traînée lumineuse où elle fait songer aux vaisseaux des contes merveilleux, glisse de nouveau sur la surface aux reflets d'argent. Marguerite et Jules ne se parlent plus, se demandent où elle va dans sa promenade insouciante et légère. Un désir aigu de

s'embarquer sur elle et de la suivre toujours inonde leurs coeurs.

—C'est l'amour qui passe, murmure la jeune fille, après le long silence.

—Oui, c'est une heure d'amour... Tout, ce soir, parle d'amour...

—Vous voulez dire que les êtres et les choses échangent des propos d'amour !...

—Les clochers redisent le grand amour du Christ !...

—Les foyers, sur les collines, rayonnent de tendresse !...

—Le collège s'auréole du beau dévouement des prêtres !...

—Les Soeurs, dans l'Hospice, répandent la charité sublime autour d'elles !...

—Les bateaux-passeurs caressent l'onde !...

—La petite barque file toujours !...

—Les chants d'actions de grâces flottent encore autour de la flèche de Notre-Dame-des-Victoires !...

—La rumeur de la foule dit qu'il fait bon vivre et sentir l'air du soir dans la poitrine !...

—La fanfare Royale joue le grand air de Saint-Saens: "Mon cœur s'ouvre à ta voix" !...

—Et le peuple, en rangs cordés, se presse autour de la chanson d'amour !...

—Les gamins, sur la pelouse, s'amusent comme des fous, s'étourdissent de liberté !...

—L'amour de leur pays jusqu'à la mort frémit dans la colonne fraternelle à Wolfe et Montcalm !...

—Regardez aller ces deux enfants du peuple... Ils ont lu, dans leurs yeux, l'ivresse au fond de leurs êtres !...

—Et ce vieux couple... Ils se ressemblent, à force de s'être aimés !...

—Là-haut, la sentinelle incarne l'amour du drapeau !...

—La barque file toujours et s'éloigne, dit la jeune fille, revenant au Saint-Laurent calme.

—Ta main me grise d'amour ! songe le Canadien.

Elle est si près de son coeur. Elle pend avec grâce. Il a fallu des générations pour la rendre aussi belle, aussi parfaite. Il devine l'ossature fine sous le modelé pur. La paume a des courbes charmantes. Les phalangettes minuscules doivent effeuiller les roses à ravir. Elle n'a appris que les besognes délicates, effleuré les pages des

livres, écrit des choses merveilleuses, guidé les pinceaux fragiles, esquissé d'harmonieux gestes, animé les claviers subtils, exécuté des caresses nobles. Elle est, à elle seule, presque toute la femme exquise. Et pendant que Jules Hébert la contemple et sent le besoin fou de poser le baiser de son âme sur la main qui pend tout près de son cœur, la jeune fille suit la course de l'amour sur l'onde rêveuse.

—La barque s'éloigne toujours... Où va-t-elle? demande soudain Marguerite.

—Elle vogue vers le bonheur sans fin, murmure-t-il.

—Voici qu'elle tourne ! s'écrie-t-elle, avec un regret de tout son être.

—Les rames s'agitent... Elle remonte... C'est déjà fini, leur joie souveraine de tout-à-l'heure... C'est bien là notre bonheur humain: un moment, l'extase nous berce au fil du courant, puis il nous faut ramer douloureusement contre elle...

—Il y a de la joie, même à souffrir...

—Et la joie surhumaine qu'on espère toujours, qui donc nous en rassasiera, Mademoiselle ?... Je vous plains de ne pas même soup-

çonner la vie par delà les planètes et les étoiles... Oh ! que je vous souhaite le grand amour dont la rosée vous rafraîchira les tempes jusqu'à la fin de vos jours !...

—Dieu, s'il existe, devrait me conduire à la source...

—Vous blasphémez, sans qu'un pli de votre visage tressaille !...

—Pardon, je ne blasphème pas Celui qui, pour moi, n'est rien... Je vous fais de la peine, je le sens... Mais il faut que je me défende... Et c'est vrai, ce que je vous dis... Vous le savez bien que je ne veux pas vous faire de la peine!....

—Oui, c'est vrai, trop vrai... Vous me forcez à l'admettre : j'avais toujours cru qu'il ne pouvait y avoir d'athées sincères... Mais, logique avec vous-même, vous devriez me dédaigner, avoir pour un crétin des répugnances nécessaires !...

—Sans Dieu, vous ne seriez plus le Canadien-Français que vous êtes !... Et c'est le Canadien-Français que j'admire, patriote enflammé, noblement sincère, fièrement chrétien !... Que voulez-vous, c'est notre logique, à nous, les femmes...

—Vous me pardonnez la superstition comme je vous pardonnai l'athéisme...

—Voulez-vous dire que, si je n'étais pas libre-penseuse, je ne serais pas votre amie ?...

—Vous avez plus de logique que vous ne le prétendez... Pour moi ou contre moi, vous deviez l'être: peut-on ne pas vous admirer ?... Il n'y a pas de plus grands amis que ceux qui le sont malgré tout, dont la souffrance à lutter l'un contre l'autre n'a pu ravir les âmes l'une à l'autre...

—Vous avez donc souffert de nos antagonismes profonds ?...

—A la veille de votre départ, Mademoiselle, j'en souffre plus que jamais...

—Je sais, moi, que j'en ai souffert plus que vous encore... C'est moi qui ai cédé constamment, qui ai sans cesse mis bas les armes, incliné la tête sous l'inflexibilité de votre foi... Rien de vous-même n'a lâché prise, tandis que, par vous, j'ai connu les affres du doute....

—Est-ce bien vrai ? s'écrie Jules, qu'une espérance affole. Vous avez été ébranlée, vous n'êtes plus aussi certaine, vous commencez à entrevoir qu'il peut y avoir autre chose que la ma-

tière Unique, souverainement intelligente, éternellement créatrice... Dieu vous a agité la conscience !.. Quel bonheur !...

—Egoïsme des hommes ! Vous oubliez mon supplice et mes angoisses !... Vous méritez la déception qui vous arrive... Il est des croyants que le doute blesse à l'âme un jour et que, le lendemain, leur foi ressaisit avec une emprise plus tyrannique, plus indéracinable que jamais. Un instant, la mienne a subi le choc de la foi canadienne-française, mais elle n'a oscillé qu'un peu, l'équilibre est stable à jamais !...

—Vous ne l'oublierez jamais, ce doute, quoi que vous fassiez... Dieu ne se penche pas en vain sur un cœur pour l'attendrir... Dites, au moins, que vous serez neutre entre votre père et Lui...

—Impossible, je crois aux doctrines de mon père !...

—Alors, vous vous battrez pour elles et pour lui...

—Autant que le peut la fille d'un père!...

—Et si votre père déclare la guerre au Canada-Français ?

—Il le fera, il le faut... Luttez, Monsieur Hébert !...

—Vous n'avez pas répondu, Mademoiselle... Vous aimez le Canada-Français, dites-vous... Voulez-vous qu'il périsse en perdant sa foi ? Aiderez-vous votre père à l'écraser ?...

—Non, Monsieur, aussi longtemps que je vivrai, dit-elle, confuse.

—Aurez-vous le secret espoir que l'athéisme ici triomphe ?

—Je veux que Jules Hébert demeure Canadien-Français ! cria-t-elle, avec passion.

—Merci, Mademoiselle...

L'aveu d'amour frémit au bord de leurs cœurs gonflés. Ils n'en peuvent plus de lutte et de ruse contre eux-mêmes. Leurs âmes sont tendues, sur le point de se rompre. L'image de Greuze rêve si près du jeune homme, qu'il y pourrait poser ses lèvres. Il évoque la promesse qu'il a faite au Christ de sa race et des siens, à Jeanne prophétique. Toutes les forces qu'il appelle au secours se rangent en bataille dans son imagination au désarroi, mais la vague d'amour avance au fond de lui-même, menace de tout renverser devant elle.

Une détonation formidable crève dans l'air. Le canon de la Citadelle annonce à la foule qu'il est neuf heures et demie. Jules se souvient. Il est sauvé.

—Mademoiselle, dit-il, je regrette de vous laisser... Il faut que je parte ce soir...

—Puisqu'il le faut, je vous suis, murmure-t-elle, avec un tel chagrin qu'ils en demeurent silencieux, tout le long de leur marche à travers la foule moins touffue. Rassasiés d'air et de bruit, beaucoup de promeneurs ont abandonné la Terrasse, et les rangs s'émiettent. Il y a moins de jouisseurs autour des bougies roses. Jules escorte la Parisienne jusqu'à la porte latérale du Château-Frontenac.

—Au revoir, Monsieur le député, dit Marguerite, gentille.

—Au revoir, princesse, répond-il, avec un regard profond.

—A bientôt, beau chevali. ', reprit-elle, en le regardant longuement, et Jules, pendant quelques secondes, a le cœur plein d'elle comme un vase qui déborde...

Et pendant qu'elle gravit l'escalier de pierre, il reste là, frémissant, effaré, espérant que les

yeux merveilleux auront encore une caresse à le rendre fou. Il lui semble qu'elle emporte avec elle quelque chose de substantiel et de nécessaire en lui. Une seconde, il a le vertige, il veut se précipiter vers elle, avouer le désespoir qu'il éprouve à la voir s'éloigner de lui pour deux longues semaines, murmurer longtemps le bonheur dont elle gonfle son âme, quand elle est là. Mais la robe de mousseline sans tache a déjà disparu. Un vide intolérable descend au fond de son être le plus vital. Il défaillit sous une douleur qui l'étreint au vif, mais plus la chose saigne, plus il se sent infiniment bon, capable d'il ne sait quel dévouement surhumain. Il en a la certitude écrasante, il aime cette femme au point qu'il a peur de lui-même, que son patriotisme relâche un moment sa poigne sur l'énergie virile. Il élève au ciel un regard d'âme aux abois. Alors, ses yeux sont hypnotisés par la statue de Champlain transfiguré. Qu'il est dominateur et fort, le chevalier de Saintonge, dans son allure de conquérant triomphal, auréolé de lune et de solitude ! Il est bien seul au milieu de cette foule qui repasse indifférente à sa gloire, à sa grande ombre inspiratrice. Sur son piédestal d'immor-

talité, il est évocateur de souffrances et de renoncements. Il parle à Jules, qui l'écoute pieusement, de tempêtes impuissantes, de froids bravés, d'ennemis fuyards, de sacrifices amoncelés, de l'aieul Hébert. Et le jeune homme sent les ambitions généreuses remonter en lui comme une marée calmante. Il a honte d'avoir succombé à un désir de lâche. Il jure d'être fidèle au Canada-Français pour lequel Champlain, défiant les orages et les siècles, montera désormais la garde.

VI

L'arôme âcre du tabac national imprègne tout l'air de la salle rectangulaire et basse. C'est ici le comité-chef de Jules Hébert, le candidat Patriote. Les volutes pâles que les fumeurs exhalent des pipes noires ou "cernées", tournoient vers le plafond de bois nu sur lequel s'alignent des poutres lourdes, et la brise timide entame à peine la nuage de fumée toujours plus dense et violent à la gorge. Douze à quinze électeurs, en trois groupes étourdissants, flânent sur les madriers bruts dont on a fait des sièges, en les appuyant sur de vieilles chaises, tout le long de la muraille dont on n'a pas encore peint l'épinette brunie. Des nœuds enflent dans le plancher rude et s'y tordent. Au fond de la cheminée de briques ternies par les feux d'hiver, une bûche d'érable est restée depuis le printemps dernier. Près d'elle, un tisonnier chôme. Epars sur la cloison rustique, des clous rouillés attendent les portraits de famille ou les cadres pieux qu'on a dé-

logés pendant la tourmente électorale. On n'y a laissé que la Croix des sobres, et les bras d'ébène s'estompent dans la fumée bleue du tabac canadien.

Immobile à la table de sapin verni sur laquelle on a éparpillé les listes fatidiques, Jules Hébert a les yeux rivés sur l'écriture gothique d'une lettre. Il leur paraît si absorbé dans sa rêverie, que les électeurs, dont les regards ne se lassent pas d'aller à lui, n'osent le tirer de son silence devant le petit papier mystérieux. Elles devinent, ces âmes frustes, qu'il faut laisser le jeune homme seul, mais leurs voix malgré eux s'enthousiasment déjà de la victoire prochaine. Il vibre, ce groupe de campagnards en verve. Une joie commune électrise la maigreur terreuse de l'un, le sourire narquois de l'autre, les joues couperosées de celui-ci, le visage grillé d'une "jeunesse", la *couette* solitaire folâtrant sur le crâne poli du voisin, la crinière touffue de celui-là ; un même amour bat dans les artères sous les dos pliés, les mains criblées de gerçures, les muscles d'acier, les vêtements marqués de l'empreinte des sillons. Les gouailleries et les boutades se croisent en une fusillade intarissable.

—Va-t-il en prendre, une culbute, leur candidat !...

—Va-t-il en recevoir une râclée, l'autre aussi !...

—Avec cela qu'on se moque bien de leur gouvernement, à tous les deux !...

—On sait ce que c'est, leur gouvernement !... Il promet, ce n'est pas vrai, la plupart du temps! Si on a besoin de quelque chose, c'est son devoir de nous le donner !... Pourquoi s'aplatir devant lui ?

—Ils ont eu beau se trémousser, ils vont faire "le saut" !

—Etait-ce drôle, le jour de la nomination, de les voir se démener contre notre candidat !...

—Ils disaient qu'il n'avait pas de politique !...

—Il va leur montrer, ce soir, s'il n'a pas de politique ! Il va leur montrer ce que c'est que le peuple !... Ils nous prennent pour des nigauds! Nous comprenons le bon sens, nous autres !... Et le programme de notre candidat, il a bien du bon sens, pas vrai, Jacques ?

—Bien sûr, notre race doit se mettre à l'abri.... Les Anglais se méfient de nous... Il faut leur montrer que nous ne leur en voulons pas, que

nous sommes prêts à être des frères avec eux, pour faire un grand pays !...

A cet instant, un gars solide hors d'haleine fait irruption dans la salle, et les conversations tombent. C'est le chef de cabale. Le jour du poll, il est le roi de céans. Son visage commande, sa lèvre se plisse en une moue impérieuse, et le candidat lui-même doit courber la tête et recevoir tous ses conseils avec une bonhomie déférente. Celui-ci est un colosse à la peau tannée, à l'encolure massive, aux muscles terrifiants. Dans une bagarre, il règne. Aujourd'hui, c'est le personnage indiscutable : il secoue les tièdes, échauffe les enthousiastes, nargue les adversaires, donne le coup de grâce aux chancelants. C'est un roi, et tous les amis de la cause le traitent ainsi, ont devant lui des attitudes et des allures de vassaux craintifs et presque rampants.

—Monsieur Hébert, dit-il, à Jules, qui l'écoute volontiers. Tous nos amis ont voté !... Il n'y a que le bonhomme Jeannot qui ne veut pas bouger !... Il dit que vous serez élu "haut la main", que cela ne vaut pas la peine de se déranger !...

L'indignation éclate de toutes parts...

—Le vieux lâche !...

—Qu'est-ce qu'il lui faut, donc ?...

—C'est toujours comme cela !...

—Il faut toujours des prières !...

—On n'a pas besoin de lui !...

—Qu'il reste !...

—Le savez-vous, si on n'a pas besoin de lui ! dit le chef de cabale, autoritaire. Je prétends qu'il doit voter, moi !...

—Allons, mes amis, il ne faut pas être violents contre le père Jeannot, dit Jules. Vous savez qu'il est franc dans le collier !... Son âge le rend un peu paresseux, voilà tout... Vous avez raison, Robert, il vaut mieux qu'il vote... Allez lui dire, de ma part, que la victoire me fera moins plaisir sans son vote !...

Le chef de la cabale s'enfuit à tire d'aile, et la fusillade entre les chauds partisans recommence. Jules Hébert s'est replongé dans sa méditation. Il pressent le triomphe : il devrait n'entendre que les battements d'ailes de la victoire autour de son front. Mais l'écriture gothique de la lettre mignonne fascine presque toute sa pensée tendue. Le matin même, il a reçu le message touchant de Marguerite Delorme, et le cri passionné de la

jeune fille a retenti au plus profond de lui-même. Non pas qu'elle ait avoué le bouleversement de son âme ou l'angoisse de l'absence. Mais Jules, au défilé des lignes vibrantes, a l'intuition qu'elle souffre au-delà de ce qu'elle déclare, au-delà de ce qu'elle peut dire. Un passage lui revient sans cesse au cerveau cuisant de fièvre: "Le Saguenay m'enchante, a-t-elle écrit, mais, sans vous, ce n'est plus le Canada pour moi !" Dans cette plainte discrète où filtre un sanglot, il comprend la détresse de la jeune fille. Et il en est triste d'un poids qui lui écrase le coeur. Il envie la gaîté tapageuse des campagnards. Quelque chose pleure en lui-même. Son secret l'étouffe, il sent qu'il a besoin d'air au fond de son âme, il voudrait crier à quelqu'un la douleur pénétrante. Il ne peut écrire à Jeanne, dont la prédiction de grand amour se réalise. Un éclair subit déchire le nuage de plomb ; il songe au vieux curé de la paroisse, depuis si longtemps l'ami des bons et des mauvais jours de la famille Hébert. Il est déjà plus léger, moins souffrant, il est entraîné, il se lève. Les paysans, que le mutisme a frappés, le dévorent de leurs prunelles soumises, attendent un ordre, un mot d'Evangile.

—Mes amis, leur dit-il, il faut que je m'absente un peu... Vous n'ignorez pas que l'abbé Lavoie fut toujours l'ami de ma famille... Il faut que j'aille le voir !... Je vous demande pardon, j'aurais aimé à vivre au milieu de vous toutes les minutes qui nous séparent du triomphe... Je reviendrai !... A bientôt !...

—Vive Hébert ! Vive le Patriote ! crient les campagnards, dont les yeux chargés d'orgueil et d'amour le reconduisent. . . . .

... ...

Le coup de trois heures sonne allègre et sans hâte au cadran de l'horloge antique. Il semble que les fureurs de vivre et les violences de l'homme ne pénétrèrent jamais dans la bibliothèque du vieux presbytère. La paix la plus délicieuse et la plus intime se diffuse dans l'atmosphère, circule autour des livres dont les cases mordorées fourmillent, glisse le long des tapisseries vert mousse, enveloppe les scènes agrestes qu'une frange d'or encadre au mur, niche dans les profondeurs molles des fauteuils de chêne, plane au-dessus du tapis vert olive, flotte autour des menus objets disséminés sur la table aux veinures luisantes, le coupe-papier d'ambre, l'encrier d'ar-

gent que domine un aigle, la brochure ouverte et délaissée, la Madone minuscule et suave. D'où vient-elle ainsi, la paix des choses ? Prend-elle sa source dans le cœur du prêtre dont la main repose sur le bras sculpté du plus grand des fauteuils sombres ? Plus on regarde le vieillard, plus on pense qu'elle émane de lui. Elle semble couler à flots du visage classiquement fier et beau. Tout ce qu'il y a de plus noble et de meilleur en l'homme illumine les traits forts. La bouche frissonne d'une bonté sans limites. Des lueurs d'âme pure souvent passent dans les yeux de velours noir où les visions de l'au-delà ont semé une douceur infinie. Une abondante moisson pousse au front que des éclairs à tout moment sillonnent d'intelligence, et les tiges en ont blanchi au labeur sublime et aux amours sans tache. La courbe du nez seule trahit les colères qu'un sang trop vif allume parfois dans les veines, et ce visage alors doit se transfigurer d'une flamme terrible. Mais il est impossible d'en douter, la source, où les choses s'abreuvent de paix surabondante, est le cœur du vieillard pensif.

Les mains croisées sur sa poitrine encore puissante, il a l'air d'abandonner son âme à des cho-

ses exquises. La physionomie grave s'idéalise de bonheur. C'est que son imagination ressuscite quelques-uns des souvenirs les plus charmants de sa vie. Quand il lui arrive ainsi de repasser les heures savoureuses que lui a values l'amitié toujours accroissante de la famille Hébert, il a comme une sensation d'avoir été aimé, de l'être encore, de l'être à jamais. Augustin Hébert, presque chaque été, s'éloign de la chaleur torride et vient, dans la ferme patriarcale, aspirer la brise nourricière des champs. A dix minutes du presbytère, ombragée d'ormes et de frênes, orgueilleuse du verger vaste où les plates-bandes embaument de fleurs et les pommiers grouillent de fruits plus mûrs chaque jour, elle entasse des pierres inégales sous des pignons anciens. Ils devaient fatalement se rencontrer sur la route un jour, le curé du village et le seigneur du manoir, et dès lors l'abbé Lavoie prit place au cœur de tous. Le Canadien-Français, profondément catholique, admira le prêtre simple et grandiose, et son épouse, qui ne s'y trompait guère en noblesse, avait compris la délicatesse extrême dont les chocs de la misère humaine affinaient cette nature d'apôtre sentimental. Il avait caressé les

boucles blondes et soyeuses de Jeanne gamine : elle en était folle. Il connaissait la conscience de Jules jusqu'en ses replis les plus discrets : le jeune homme devait bien des choses au vieillard qui lui avait distillé la sève de l'Evangile à travers sa tendresse et son sourire.

Voici que l'abbé se rappelle précisément qu'on va bientôt retirer des urnes le sort de celui qu'il nomme son fils. Toute la semaine, il a prié pour le triomphe de Jules. Le matin même, sa prière fut beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire. Soudain, ses yeux s'immobilisent d'une fixité étrange : il vient d'apercevoir, dans le rêve patriotique du jeune homme, un horizon plus large, une force d'action nouvelle, et la servante, dont la silhouette grêle a pénétré sans bruit jusqu'à la porte aux moulures blanches comme l'ivoire, est ébahie de stupeur.

—Qu'y a-t-il, Marie? demande-t-il, remarquant enfin sa présence.

—Il y a, Monsieur le curé, que Monsieur Jules est au village.

—Vraiment ? dit-il, avec un cri de joie. Que j'ai hâte de le voir !....

—Pauvre Monsieur Jules ! gémit-elle.

—Parle ! Qu'y a-t-il ? s'inquiète l'abbé.

—Figurez-vous que j'ai rencontré, tout-à-l'heure, le bossu du troisième rang... C'est un malheur, pour sûr !... Monsieur Jules va être battu !...

—Tu radotes !... Je te l'ai souvent dit de faire une bonne attisée des superstitions que tu charries dans ton tablier !...

—Pourtant..., commence à raconter la vieille fille.

Interrompant le récit, une vibration longue secoue le timbre de la porte centrale...

—C'est lui ! s'écrie l'abbé.

—Je cours ouvrir ! dit la servante, presque folle.

Et le bon curé, que la joie transporte, se lève de toute sa grande taille pour accueillir le fils de son âme...

—Je pensais à toi, mon fils, lui dit-il, lorsqu'il entre.

—J'aurais voulu venir auparavant... Quelque chose m'a empêché...

—Je ne te fais pas de reproches... Tu sais bien que je n'eus jamais de reproches à te faire...

—Et mes fredaines, alors que j'étais enfant, les oubliez-vous ?...

—Un enfant qui ne fait pas de fredaines n'est pas adorable !... Et je t'ai adoré, mon fils : je te faisais de gros yeux, mais je voulais que tu recommences pour te les faire encore !...

—Oh ! le temps béni d'alors ! dit Jules, avec un regret profond.

—Tu m'étonnes !... Sans doute, à certains moments, nous voudrions revenir au passé dont le mirage nous attendrit... Mais il est des heures où l'avenir seul nous possède, et voici l'heure, pour toi, de ne songer qu'au lendemain souriant de promesses !... Dans quelques minutes, on t'acclamera, ta carrière déploie ses possibilités devant toi, la griserie de la victoire devrait te faire perdre un peu la tête... C'est la fatigue qui te rend morose, n'est-ce pas ? Elle se lit sur ton visage pâle et dans tes yeux tristes...

—La bataille a été rude, Monsieur le Curé, mais il ne s'agit pas d'elle...

—Marie aurait-elle eu raison ? Serait-ce un malheur ? interrompt l'abbé, qu'une vague inquiétude épouvante.

—Je ne puis dire encore si c'est un malheur...

—Il faut que la chose soit grave pour qu'elle t'écrase, toi, si fort, si énergique, si indomptable !... Tu m'inquiètes : est-ce des tiens qu'il s'agit ?...

—Non, mon père...

—De toi, alors, c'est de la logique brutale !...

—Je suis venu pour vous mettre à nu l'angoisse de mon âme... Je souffre comme il est trop douloureux de souffrir...

—Pauvre enfant ! s'écrie le prêtre, à qui l'accent du jeune homme met presque des larmes dans la voix. Mais parle donc, ne me fais pas languir ainsi, parle que je te soulage, que je te guérisse !... Tu es venu à moi, c'est que tu m'as pensé bon à quelque chose dans ta peine... Tu le sens bien, je veux t'apaiser, te guérir !...

—Tout-à-l'heure, je souffrais tant !... Je pensai à vous, je souffris déjà moins... Et maintenant, je souffre beaucoup moins... Il faut que je vous parle... Je ne sais comment vous le dire, mon père, la chose est si étrange... Je veux éperdûment la crier à quelqu'un, mais j'ai comme un besoin de la garder au fond de moi-même, comme une honte d'en parler tout haut... Il n'y

a que vous seul à qui je pourrais la dévoiler, j'en suis sûr...

—Eh quoi ! tu ne l'avouerais même pas à ton père ? dit le curé, surpris.

—A lui moins qu'à tout autre...

—A ta mère ?...

—Peut-être, à ce degré de ma souffrance...

—Mais tu ne peux avoir commis une lâcheté !... Tu en es incapable: tu me le dirais, on me le prouverait que je n'y croirais pas !...

—Oh oui ! vous méritez que je vous parle !... Il s'agit... Je ne devinais pas que cela fut si pénible à dire, il s'agit d'une femme...

—J'aurais dû m'en douter, pourtant... Mais tu ne me parlas jamais des femmes !... Ma sottise n'en fut que plus grande : moins un homme en parle dans sa jeunesse, plus il en est bouleversé plus tard... Et c'est là ton chagrin, mon fils, et c'est tout ?... Tu aimes une femme, et ton amour a tellement de force qu'il te brise !... C'est l'orgueil qui te fait souffrir, ton indépendance aux abois crie vengeance, tu ne veux pas admettre les chaînes autour de ton poignet libre hier !... Avoue que tu es vaincu, mon fils, et le bonheur t'inondera : cette faiblesse qui te

fait rougir deviendra une puissance qui soulève les montagnes !...

—Je voudrais qu'il n'y eût que de l'orgueil à dompter... Votre confiance en moi vous inspire une psychologie trop subtile... Non, mon père, ce n'est pas cela, vous ne sauriez vous l'imaginer: c'est l'aveu d'une défaillance que je dois vous faire, et je n'en réalise toute la bassesse et l'énormité qu'au moment de vous le dire... Vous allez me condamner, vous ne pouvez pas ne pas me condamner... C'est la première fois que vos yeux si bons flamberont de colère contre moi... J'espérais ne jamais mériter cela, j'en ai un chagrin inexprimable : mais il me faut votre courroux contre cette femme, il faut qu'on me dise que je suis un lâche, parce que, seul avec mon cœur, je l'aime quand même !...

—Si j'en croyais ton langage, un amour coupable aurait poussé des racines dans ton coeur! Je le répète, je ne puis me résoudre à cela, je me révolte !... Rappelle-toi, mon fils, les jours déjà loin qui furent ceux d'hier, il semble... Quand, les mains pleines des cerises que tu venais de cueillir au verger du presbytère, tu dé-

vorais le pulpe gras de tes petites dents blanches, je t'enseignai qu'il ne faut pas voler le fruit défendu !... Quand nous allions par la campagne joyeuse et que les papillons de neige esquivaient ton désir, tu me promis d'être pur!.. Quand le vent faisait danser tes mèches brunes et gonfler ta poitrine affamée d'air, je te disais que la force est une arme pour les triomphes de la bonté !... Tu n'as pas oublié cela, tu ne peux avoir commis une vilenie, donné ton âme à une créature indigne !...

—Oh ! que je vous remercie de croire en moi ! s'écrie Jules très-ému. Oui, mon amour est noble, il me grandit, me surhumanise, pour ainsi dire... Quand je me laisse attendrir par le visage béni, je me sens profondément bon, la paix la plus douce endort mon être, je voudrais faire pour cette femme quelque chose d'héroïque et de gigantesque... Elle est merveilleuse, mon père : si vous la voyiez, si vous l'entendiez, vous sauriez pourquoi je l'adore !... Vous souvenez-vous de l'image de Greuze au mur de ma chambre ? Elle lui ressemble ligne pour ligne, et c'est la même grâce enchanteresse... Elle a des yeux pleins d'extase, une imagination exquise,

une voix qui chante, une âme tissée de tous les charmes et de toutes les noblesses... Mon rêve de jeunesse prend vie en elle, et c'est l'idéal espéré que j'aime dans son profil pur, alors qu'elle est silencieuse... Vous avez raison, je n'ai pas à rougir de mon vieux professeur d'honneur et de beauté, quand je pense à elle...

—Alors, pourquoi m'avoir alarmé de la sorte ? Dis, mon fils, il ne s'agit que d'un obstacle entre vous, il ne peut être sérieux... L'amour se moque des empêchements futiles !... Sans épines, l'amour n'a pas de roses !...

—Hélas ! je n'en suis que plus coupable d'avoir aimé, lorsque l'obstacle se dressait devant moi, m'interdisant l'amour ! Un gouffre isole nos cœurs, et c'est pour la vie...

—Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas !... Les parents de la jeune fille auraient-ils des répugnances ?... Qui ne serait fier d'unir sa fille à la noble lignée des Hébert ?...

—Pas cela...

—Est-elle du peuple ?... Ton père a l'âme trop belle pour mépriser la fille d'un ouvrier, si tu l'as jugée digne de toi !...

—Je le sais...

—Son père a-t-il des tares qui souillent ?...

—Vous ne pouvez pas le deviner, c'est pour cela que je suis un lâche, mon père...

—Mais dis-le moi donc, mon enfant, tu ne vois pas que je souffre !...

—C'est la fille d'un athée, murmure le jeune homme, en courbant la tête sous l'orage qui viendrait.

Pendant quelques minutes, le silence est affreux pour Jules Hébert. Le prêtre le regarde avec une commisération tendre.

—Comment as-tu pu faire cela ? demande enfin le curé, d'une voix concentrée par l'émotion qu'il éprouve.

—Je ne puis vous le dire, balbutie le jeune homme, tremblant, mais si heureux d'avoir parlé.

—Tu ne le savais donc pas ?...

—Oui, mon père, dès l'une des premières entrevues...

—Où l'as-tu connue ?...

—Au retour, à bord du paquebot...

—Comment te l'a-t-elle dit ?

—Elle m'a dit qu'elle ne croyait pas au Dieu dont j'adorais la puissance devant l'Océan vaste...

—Que lui as-tu dit, alors ?...

—J'ai eu pitié d'elle...

—Et tu n'as rien dit !...

—Rien, je fus lâche...

—T'a-t-elle dit ce qu'était son père ?...

—Gilbert Delorme, un socialiste effréné...

—Un sectaire ! un de nos pires ennemis ! et tu n'as pas eu le courage de la fuir, dit-il, avec une douceur où tout son grand coeur d'apôtre vibre.

—Eh quoi ! vous n'avez pas horreur de moi, vous n'avez pas de colère, pas même de reproches ?...

—Tu ne songeas même pas à la fuir, comment veux-tu que j'aie des paroles vengeresses ? Au moment même où elle te disait qu'elle était une jeune fille sans Dieu, tu ne l'as pas condamnée ! Déjà, elle t'avait pris... Je serais un misérable de te faire de la peine, parce que je comprends... Un regard est souvent tout dans les choses de l'amour... Dès le premier regard, vos âmes se connurent et s'aimèrent... Tu l'aimais depuis longtemps, cette femme, depuis le jour où tu suspendis à la muraille de ta chambre une image "délicieuse" : et tu l'aimais déjà, quand elle ver-

sait le calme dans ton cerveau fatigué... Cette Française, en une minute, a emporté malgré vous deux tout ce que tu avais amassé de force d'amour... Est-elle criminelle d'être le fruit d'un amour sans Dieu ?... Nul, autour de son berceau, n'a fait couler peu à peu la prière dans la substance vive de son âme. Le génie des blasphémateurs a pétri le cerveau malléable... Elle est bonne, puisque tu l'aimes... J'ignore le dessein de la Providence qui l'a épargnée, qui lui a fait bouleverser ton être... Mais si tu l'as aimée, il fallait que vous vous aimiez, et tu ne fus pas lâche...

—Que vous me faites du bien, mon père ! Oh oui, vous êtes un guérisseur merveilleux, je respire, je vis !... J'avais beau me flétrir, quelque chose en moi ne voulait pas que je sois vil... Maintenant, je suis fier de l'aimer, je puis dire au ciel que je l'aime !...

—Prends garde, tu n'es pas lâche de l'aimer, tu le serais de ne pas immoler ton amour !... Tu vois l'écueil, navigue au large !... Il faut que tu sois un homme, un vaillant, un Canadien Français, quoi !... Si tu te laisses mordre au sang par l'amour sans espoir, cela pourrait de-

venir horrible... Il ne faut pas que la gangrène du désespoir te gruge l'âme et que tes nerfs sombrent... Tu entends, mon fils, ta race et le pays ont besoin de ton épaule qui ne doit pas casser !... Ton cœur va connaître les affres du martyre, mais tu es l'homme pour en sortir trempé comme du fer !... Tu aimeras ta race et ton pays de tout l'amour que tu auras étrangié aux profondeurs de ton être !...

—Que vous êtes beau, quand vous parlez ainsi ! En vous regardant, je me sens plus inébranlable.. Non pas que j'aie faibli : pas un instant, je n'eus la pensée molle de sacrifier ma patrie et ma race au bonheur de l'individu chétif que je suis... Mais c'est bon, quand on souffre, d'avoir quelqu'un dont les larmes comprennent les vôtres, et quand on a besoin d'être invincible, d'entendre des mots dont la flamme vous soulève au-dessus de votre misère !... En vous écoutant, je sais que je serai fort, que rien ne me brisera !...

—En t'écoutant, je sais que tu seras fort, que rien ne te brisera!... Je ne veux pas t'énorgueillir, mais nous avons besoin de ton enthousiasme et de ta foi !... Le Canada, s'il veut devenir

quelqu'un dans l'histoire, ne peut se passer de religion !... Sans elle, tu le sais, les foyers s'effondrent, les familles croulent, les races deviennent veules, les femmes n'ont plus l'héroïsme de l'enfantement, c'est la débâcle des jouissances... Il faut, au Canada, le respect de l'amour, les foyers saints, la natalité vigoureuse, l'entassement des moralités fécondes !... L'athéisme infailliblement mènerait au Canada sans amour, sans familles, sans enfants, sans mœurs, au Canada des jouisseurs, des mollesses et des prostituées !... Il faut opposer à l'athéisme destructeur des peuples forts une cuirasse imperméable !... L'âme canadienne sera le bouclier de bronze inflexible !... Elle sera faite d'amour, amour des races fraternelles, amour de la liberté, amour du sol, tous prenant leur source en l'amour de Dieu !... Tout autant que nous, les Canadiens-Français, les Anglais aiment le même Dieu... Va, mon fils, prêcher la croisade patriotique de Dieu contre l'invasion des sectaires malsains... On t'appellera le théoricien, le colporteur de songes creux... Mais va ta route, insensible aux sarcasmes et à l'insulte... C'est avec des théories qu'on révolutionne et qu'on réfor-

me... Une théorie mit le paganisme en déroute... Une théorie déchaîna les croisades... Une théorie mit la France en sang... Une théorie donna la liberté britannique au monde... C'est avec une théorie qu'on chassera Dieu, petit à petit, du Canada, si les querelles nous empêchent de veiller... C'est avec une théorie qu'on fera mordre la poussière à l'athéisme, s'il essaye de s'infiltrer dans les artères de la nation canadienne... Va, mon fils, prêcher la théorie de l'âme canadienne !... Les choses mêmes qui la retardent serviront à la rendre nécessaire, inévitable !... Ce que nous appelons le fanatisme des Orangistes et ce qu'ils appellent le fanatisme des Papistes est, en somme, un même amour des croyances du berceau, et nous retrouvons, à la base d'elles, un même Dieu que nous adorons du même amour!... Tu leur diras cela, tu leur diras qu'il faut oublier la haine pour ne songer qu'à l'amour, afin de former la Sainte Ligue contre l'athéisme qui, moralement et physiquement, affaiblirait les races au moment même où elles ont besoin de force et de morale pour commencer la carrière d'un peuple immortel !... Prêche, le génie pratique anglais fera le reste...

Va, mon fils, n'aie peur de personne et de rien, fais aimer ta race par ta noblesse et ton courage, sois vainqueur à force d'éloquence et de clarté !

—Vos paroles font circuler dans mes veines je ne sais quel délire ardent !... Je suis trop faible pour la mission dont vous m'alourdissez les épaules, mais je mettrai tant de constance et d'amour à semer la graine, que d'autres plus puissants que Jules Hébert arroseront le sol et la rendront féconde !...

—Avant tout, mon fils, il va te falloir lutter contre cette femme, contre le souvenir amollissant...

—Pauvre Marguerite ! murmure le jeune homme, avec un abattement douloureux.

—C'est vrai, j'oubliais qu'elle t'aime aussi...

—Et qu'elle va souffrir... Ce n'est pas de la fatuité, cela... Du moins, j'aurai l'action pour m'étourdir... Mais elle ?... Peut-être les voyages apaiseront-ils sa douleur... Ah ! pourquoi se rencontrer pour se broyer l'âme ?...

—Parce que l'épreuve durcit... Ton énergie sera plus riche, aura plus de poigne !...

—Je verrai mon père tout-à-l'heure, je puis

tout lui avouer maintenant... Oh ! que cela me fera du bien !...

—Je te le défends ! s'écrie l'abbé Lavoie, effrayé. Je t'ai excusé, moi... Coudoyer la misère humaine apprend bien des choses, élargit la vision de la pitié, multiplie le pardon... Ton père ne comprendrait pas cet amour... Il ne connut jamais autre chose que le principe rigi-une douceur où tout son grand cœur d'apôtre aimé la fille d'un sectaire, il en aurait tant de peine... Ah non, prends bien garde, il ne faut pas qu'il sache, il te maudirait peut-être !...

—Pour lui, je serais un lâche...

—Oui, mon fils...

—Pauvre père !... Je comprends... La vie est bien étrange, parfois...

A ce moment, le timbre de la porte est agité de coups secs dont les harmoniques tranchants se répercutent dans l'âme du jeune homme et celle de l'abbé. Celui-ci va ouvrir : Augustin Hébert courbe sa longue taille pour franchir le seuil du presbytère.

—C'est ton père, Jules ! s'écrie l'abbé.

—On m'a dit qu'il était ici, dit Augustin. Viens, mon fils, que je t'écrase les mains dans

les miennes !... Un moment encore, on viendra t'annoncer la victoire !... J'arrive des paroisses du haut... Ta majorité sera grasse !... Que je suis fier de toi, mon fils !...

Les mains vigoureuses du fils et du père s'étreignent, les yeux d'Augustin scintillent d'orgueil, ceux de Jules sont brûlants de reconnaissance, le curé songe avec terreur à l'abîme qui séparerait les deux hommes, si l'un des deux savait.

—Que je vous remercie, mon père ! Si je suis vainqueur, c'est à vous que je le dois !... On a moins voté pour le fils que pour le père... On vous adore partout...

—Ton âme canadienne avait de l'amorce... Je la redoutais un peu... Mais on a compris que tu étais sincère, qu'elle pouvait faire du bien à notre race... A force de l'entendre, je me suis un peu réconcilié avec ta chimère... Je vous demande pardon, Monsieur le Curé, me voici nerveux, affolé, presqu'un étourdi, je ne pense qu'à la joie du triomphe... Vos prières, que vous m'aviez promises, ont eu leur magnétisme...

—Mes prières...

Une clameur grandissante paralyse la protes-

tation du beau vieillard. Jules et son père écoutent avec un saisissement de tout leur être. Ils ne distinguent pas encore les cris dont le tumulte vibre, mais la brise leur apporte une vague d'enthousisme. Un instant, le doute les empoigne au vif d'eux-mêmes, et Jules a peur. Le bruit s'approche, on va bientôt savoir quelle est la vocifération monstrueuse.

—J'ai compris, on t'acclame, Jules, dit l'abbé, que l'allégresse ramène aux délires de vingt ans. Augustin Hébert est remué jusqu'en ses entrailles profondes. Jules, une seconde, éprouve au cerveau comme une sensation de folie.

—Vive Hébert ! Vive le Patriote ! hurlent des centaines de poitrines glapissantes. D'abord masqués du presbytère, un pêle-mêle d'hommes et d'enfants débouchent de la rue principale. Des mains battent l'air, des chapeaux volent au ciel, des gamins se bousculent à l'avant-garde, des chiens jappent aux nues, et de la masse grouillante que le chef de cabale domine, un refrain, qui ne se calme que pour renaître avec une passion plus aigue, rugit dans l'espace : "Vive Hébert ! Vive le Patriote !"

Jules Hébert, haletant, se grise de l'acclama-

tion exaltée. Une onde intense d'orgueil reflue de son cœur au cerveau. Ce n'est pas de lui qu'il est fier, mais du peuple qui est digne de l'âme canadienne. Dans son imagination vertigineuse, l'enthousiasme de cette foule retentit d'un prolongement vaste. Il déborde les alentours frémissants, ébranle des espaces infinis, vibre jusqu'aux plus lointains échos de la patrie. C'est avec un sanglot dans la poitrine qu'il remercie ces campagnards d'avoir applaudi son rêve de fraternité canadienne. . . . . . .

VII

"—Philo, tu es bien heureux, toi, murmure Jules Hébert, en caressant le pelage fauve du grand terreneuve, dont les prunelles dardent sur le jeune homme un contentement profond. Tu ne connais pas la douleur qui brise... Tu coules une vie sereine et sans angoisse... Tes yeux luisent d'une paix inaltérable... Donne-m'en un peu, veux-tu... Ne va pas au-delà de ton bonheur, n'essaye pas de savoir la peine de ton maître : elle t'affligerait sans doute, et, vois-tu, il vaut mieux ne pas savoir comme il souffre...

La prédiction de l'abbé Lavoie se réalise brutalement. A la veille de perdre l'amie qu'il adore, le jeune homme a le cœur à la torture. Hier même, il a revu Marguerite, à son retour du Saguenay. Dans leur entretien vibrant, passionné, ils ont entrevu combien l'absence avait aiguisé leur peine, quelles douces rêveries avaient hanté leur pensée ravie, quelle extase ils avaient, au fond d'eux-mêmes, à se revoir, à se regarder lon-

guement. Demain, ce sera la séparation décisive. Ils iront contempler le Saint-Laurent de la cime du Cap Tourmente, ils s'y feront l'adieu sans retour. Parfois, le jeune Canadien se révolte au souvenir qu'elle lui échappe à jamais, s'insurge contre la destinée qu'il accuse, demande au ciel pourquoi il a fait les âmes qui s'attirent et les abîmes qui les séparent. Mais la rébellion n'est que passagère, et l'assaut des nerfs aigris succombe toujours à la volonté solide comme une forteresse imprenable. Jules entend vibrer, dans son cerveau brûlant, les paroles inspirées du beau vieillard qui lui parlait de race et de patrie. Il ne songe pas une seconde à les sacrifier l'une et l'autre à la défaillance divine que la Parisienne verse dans son cœur. Il préfère l'atrocité qu'il endure au bonheur des lâches. Mais quelque chose déchire et fait mal au plus intime de son être sensible, et il est désespérément seul, infiniment triste.

Par les deux ouvertures où les rideaux en point d'Angleterre frissonnent, la fraîcheur du fleuve entre sur l'aile de la brise discrète. Les cloches du dimanche carillonnent aux alentours et dans la distance, mais leurs harmoniques se

joignent en une fanfare assourdie. Philo cligne de l'œil et roupille, étendu languissamment aux pieds de son maître. Aucun bruit n'arrive de la maison ancienne jusqu'au sanctuaire des livres canadiens. On dirait que les choses comprennent le chagrin de celui qu'elles aiment. Les livres s'entourent de gravité, la lampe antique est un peu morose, la vieille horloge est mélancolique. Sur les piédestaux d'ocre brune, Lafontaine et Cartier se nimbent de mystère. C'est la conspiration du silence autour du jeune homme seul et triste.

Il n'a pas entendu venir la femme dont le regard inquiet s'attache avec amour sur le profil rêveur et la silhouette affaissée. La mère a eu l'intuition qu'une chose terrible se passe derrière le visage qu'elle connaît si bien. Tout d'abord, elle en a été immobile dc stupeur. Le fils ne l'entend pas venir tout près du fauteuil massif. Il tressaillit, quand elle pose une main tremblante sur son front que la fièvre consume.

—Ton front brûle... Es-tu malade, mon fils ?

—Mais non, chère mère, je me sens très-bien....

—Tu as tremblé... C'est comme si j'avais interrompu quelque songerie très-captivante...

—Vous vous imaginez cela... Je flâne, tout simplement... Tout est calme ici, la brise est douce, je me laisse engourdir par la paresse la plus délicieuse...

—Es-tu déjà blasé de ta victoire ?...

—Il ne faut pas que j'y songe trop, mère... A mon âge, la tête n'est pas encore bien stable, et elle me tournerait, si j'écoutais Messire Orgueil avec trop de complaisance...

—Tu vois bien que je me suis aperçue que tu me caches quelque chose, là, derrière ce front d'opiniâtre... Allons ! tu as de la peine, et qui, mieux que ta mère, accueillera ta confidence avec amour ?...

—Je n'ai pas de confidence à vous faire, dit-il, avec douceur. Je rêvais à des choses quelconques, à rien, si vous le préférez....
Mon cœur de mère en a la certitude... Tu te peux me fuir, Jules, tu souffres, mon enfant...
Mon coeur de mère en a la certitude... Tu te défendrais avec moins de mollesse que je n'en douterais pas davantage... Allons ! dis-le moi vite, avant que ton père et Jeanne ne soient revenus de la messe... Tu as de la peine, n'est-ce pas ?...

—Ce n'est pas de la peine, je vous l'assure...

—Qu'est-ce donc alors ?...

—Si peu de chose, mère...

—Tu ne m'as pas encore regardé bien droit devant toi, selon ta charmante habitude... Pourquoi as-tu peur de me regarder ? Ouvre tes yeux bien francs dans les miens, et je croirai que ce n'est rien, ta songerie profonde....

—Les voici, mes yeux...

—Oh ! mon fils, tu me caches quelque chose, et c'est grave, douloureux même... Je t'interrogeais avec la secrète espérance d'avoir mal vu, mal pensé... Mon pressentiment n'a pas erré, tu souffres cruellement... Il faut que tu parles, vois-tu, je souffre déjà plus que toi !...

—Eh bien, oui, je souffre atrocement ! s'écria Jules, n'en pouvant plus de mensonges.

—Pauvre enfant !... Mais c'est d'hier, d'aujourd'hui, n'est-ce pas ? Tu me l'aurais dit !... Il n'y eut jamais de mystère entre nous...

—Depuis si longtemps, mère, depuis quinze jours...

—Depuis deux semaines, et je ne le sais pas encore ! lui reproche-t-elle, étonnée.

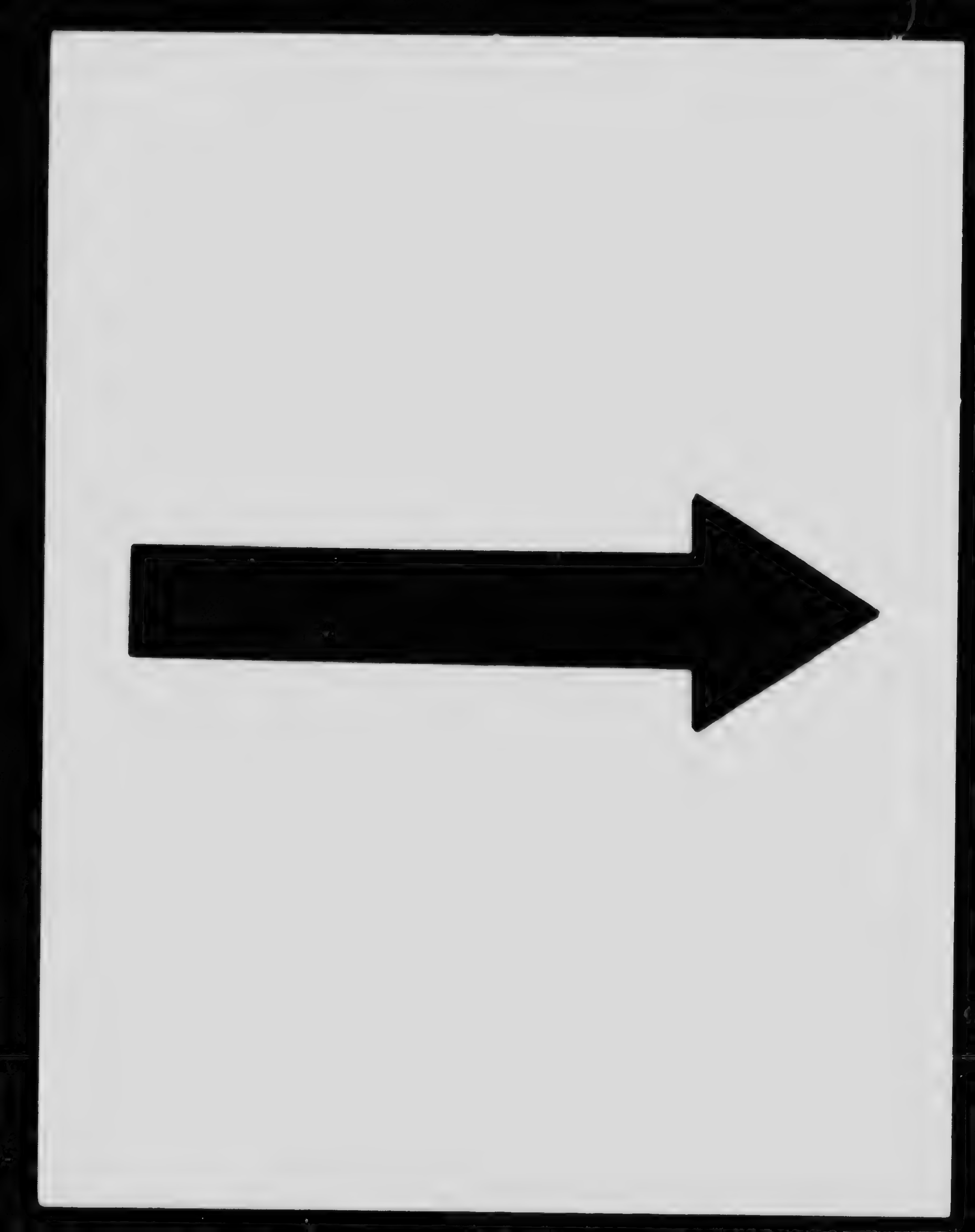
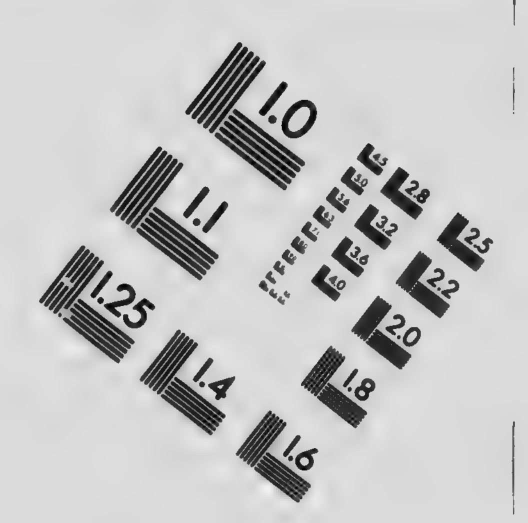
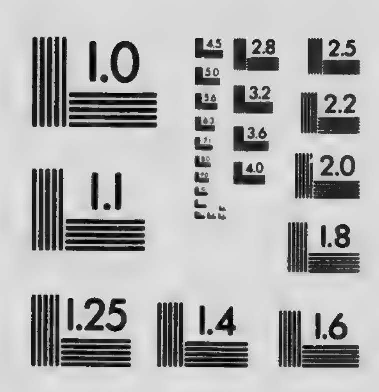
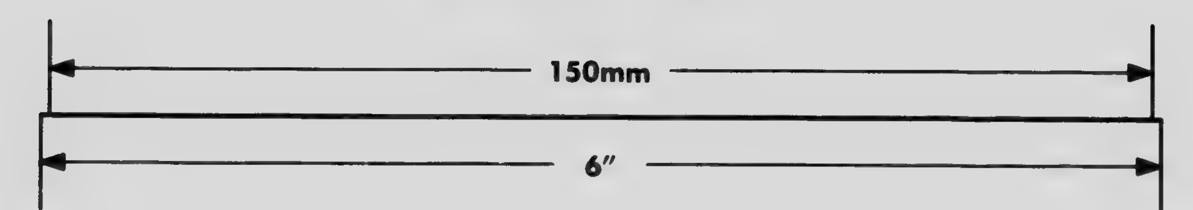
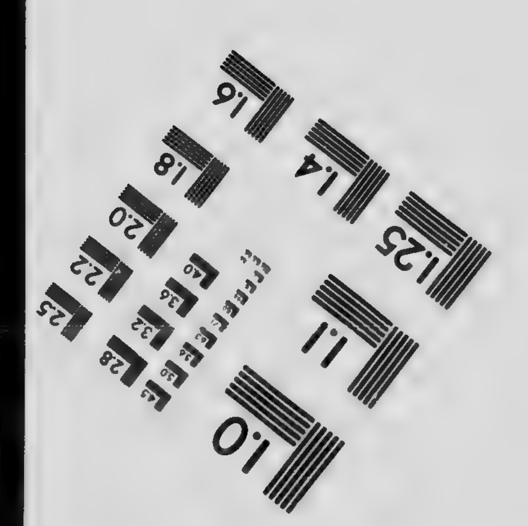


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

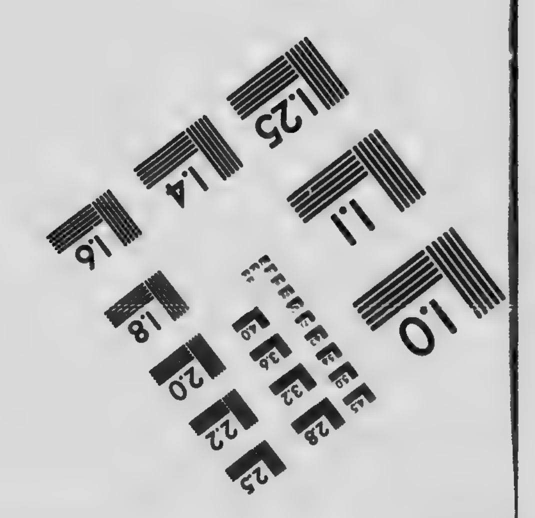












—Je devais ne pas vous le dire...

—Je m'en veux de la pensée horrible qui m'a traversé l'esprit !... Il ne peut s'agir de honte !

—Il s'agit de mon cœur, avoue Jules, confus.

—Tu aimes ! s'écrie la mère. Cela devait venir et cela devait t'assommer, te prendre tout entier... Comment pouvais-je le prévoir ? C'est la première fois que tu me parles de cette femme...

—Je vous le redis, je devais ne pas vous en parler...

—J'oubliais... Mais pourquoi ?... Est-ce un crime de l'aimer ?...

—A quoi vous servirait-il de la connaître ?... Elle partira bientôt, je ne la reverrai plus jamais...

—Avec quelle tristesse il a dit cela !... Pauvre enfant, va !... Mais je comprends, ajoute la mère, dont une lueur soudaine éclaire la mémoire. C'est la Française du paquebot !.. J'y ai songé quelquefois, elle m'intriguait un peu, je voulais te demander ce qu'elle était devenue... Tu ne m'en parlais pas, je pensai qu'elle avait bientôt quitté la ville et que tu ne l'avais pas revue....

—Je la revis tous les jours...

—Et alors, interrompit la mère, dont les yeux s'agrandissaient d'étonnement, tu nous as trompés tous ici !... Tu disais que tu renouais les amitiés anciennes, alors que cette femme s'emparaît de ton âme... Elle s'en va, tu n'oses lui faire l'aveu suprême, et la séparation te fait mal... Je ne t'en veux pas, tu n'es pas le premier fils à qui l'amour enseigne le premier mensonge à sa mère... Pourquoi ne pas m'avoir parlé d'elle ?... Je l'aurais aimée, moi aussi... Tiens, je sens que je l'aime... Raconte-moi tout, je t'apprendrai ce qu'il faut lui dire... Je ne veux pas qu'elle laisse dans ton cœur la souffrance atroce dont la plainte m'a percée comme une lame aigue...

—Vous me pardonnez de ne pas avoir eu confiance en vous... Si vous saviez tout, votre pardon serait moins facile peut-être... Je voudrais bien qu'il n'y eût que cela, je saurais bien ce qu'il faut lui dire, il me semble que cela déborderait comme un torrent. J'ai tant de peine à refouler les mots d'amour qui me viennent, quand elle est près de moi !...

—Quelque chose t'arrête alors... Il y a un obstacle entre vous... Tu as peur de la nostalgie qui la rongerait ? Elle aime tellement la

France qu'elle ne pourrait vivre en Canada ? La fleur de Paris mourrait en serre canadienne ?... Appréhendes-tu les écarts de tempérament ? Cela se nivelle, quand on aime... Elle ne peut être la fille d'un athée ! Rappelle-toi la véhémence de ton père contre les sectaires, le jour du retour... Tu l'aurais avoué, tu n'aurais pas refusé la franchise à celui qui te la demandait d'une manière si délicate !...

—Eh bien, vous aviez trop de confiance en moi, vous tous, j'aime la fille d'un athée, j'adore une femme sans Dieu...

—Ah ! mon fils, qu'as-tu fait ? s'écrie la mère, avec un cri d'effroi.

—Vous me jugez bien misérable, n'est-ce pas ? J'aurais dû tout vous dire, ma conscience depuis lors m'en a souvent fait le reproche amer, mais il faut avoir pitié... Vous êtes femme, vous savez comment cela vient, l'amour... C'était le soir, au premier dîner que nous prîmes à bord... J'avais devancé,à table, ceux que la destinée m'avait choisis comme voisins du passage... Voici qu'une robe de soie murmure tout près de moi... Je regardai la femme assise à ma gauche, et je

ne sais quelle émotion violente me gonfla le cœur. Devant moi, adorablement souriante, j'avais l'image de Greuze...

—Je comprends tout, interrompit Madame Hébert, dont un sourire illumina le beau visage. Ton idéal prenait vie, tu aimas en elle ton grand espoir de jeunesse... Tout de suite, elle devint reine de ton âme...

—Oh ! que vous dites bien cela, mère !...

—A table, il faut causer malgré soi... Vous fûtes ravis, l'un de l'autre, d'être Français... Bientôt, la chose devint grisante, irrémédiable, enchanteresse... Tu chancelas, tu perdis l'équilibre, tu ne vis plus rien... Elle te prit si bien que, la minute où tu n'ignoras plus qu'elle niait ton Dieu, cela te parut presque naturel de lui pardonner la chose... Elle te ligotta si bien que tu n'as plus bougé... Les battements de ton cœur furent les courroies dont elle se servit... Oui, mon fils, tu es devenu prisonnier, sans le savoir... Le jour où tu sentis les fers au poignet, il était trop tard, tu étais enfermé à double tour, et la muraille de la prison était si épaisse que tu n'as pas entendu la voix de ton père qui

venait au secours et qui t'aurait délivré peut-être...

—Je lui avais promis de la revoir... Il me l'aurait interdite, je le savais bien... Pauvre père, je l'ai trahi, et, quelques instants plus tard, il me cédait les honneurs qu'on venait de lui offrir... Alors, je sentis l'étreinte du remords, je faillis lui crier ma honte... Mais l'amour est une chose qui rend lâche...

—Non, mon fils, tu te frappes avec trop de rigueur... L'amour est venu sans t'avertir, comme un voleur... Il a trouvé ton cœur grand ouvert, il s'y est creusé un nid large et profond... Le jour où tu l'as senti à la besogne en toi-même, tu t'es battu contre lui, j'en suis certaine, tu l'as sommé de ne pas aller plus loin, et ce fut là ta noblesse... L'amour qui n'avance pas recule, tu le sais... Mais avant de céder la place, il se venge, il te mord, il te piétine, il te laboure... Ne l'oublie pas, tu es vainqueur, et c'est là ta beauté !... Ce fut une faiblesse d'écarter le soupçon de ton père, mais, sans elle, ce n'aurait pas été l'amour, et tu aurais vaincu sans gloire....

—L'indulgence des mères a toujours le mot qui sauve... Si j'ai trahi mon père, c'est qu'un sen-

timent plus fort que ma volonté d'alors me tyrannisait... Maintenant, elle est inattaquable, elle défie l'amour, elle en est maîtresse, elle lui a mis le talon sur la gorge !... C'est affreux, tout de même, ils ne mentirent donc pas, ceux qui me disaient que l'amour sans espérance déchire et torture !.. Oh ! qu'ils sont heureux, ceux qui, ne l'ayant jamais connu, raillent éternellement l'amour !...

—Courage, mon fils, ne sommes-nous pas là?.... Nous te guérirons à force de tendresse... Fidèle à ta race, à ses traditions, c'est à nous que tu l'es. En nous aimant davantage encore, tu oublieras la chose douloureuse... Je te promets d'être meilleure que je ne le fus jamais, je te comblerai d'amour, je m'ingénierai à faire l'amertume plus douce, à répandre le calme en ton âme, à te donner l'illusion du bonheur... Tu guériras, mon fils, elle deviendra le souvenir tendre et lointain, la blessure que le temps cicatrise en l'entourant d'une auréole...

—Vous ne songez pas à l'action qui vous accapare, vous étourdit, vous endort !... Je travaillerai sans relâche, je donnerai au labeur tout ce que j'ai de force morale et physique, je tuerai le

chagrin dans mon être à force d'enthousiasme et de vie intense !... L'abbé Lavoie me le disait : ta race et ta patrie ont besoin de ton courage... L'individu le plus infime, s'il donne le meilleur de son sang, accomplit parfois de belles choses!... Il ne faut pas que je sois un inutile, un mou, un dormeur, un assommé !... Je lutterai, je souffrirai, je tomberai, s'il le faut, pour l'âme canadienne !... Ainsi, je vivrai, je vaincrai cette femme, je me souviendrai toujours d'elle, mais debout, sans courber, sans crouler !... Ce n'est pas de l'orgueil, c'est le besoin de vivre !... Je dois racheter la faiblesse dont je me suis rendu coupable à l'égard de mon père... Vous m'entendez bien, mère, il ne faut pas qu'il sache, il me maudirait peut-être... Un père ne comprend pas toujours ce qu'une mère pardonne....

Des pas sourds gravissent l'escalier tournant. Ils font naître et grandir un silence épouvantable entre la mère et le fils, dont les poitrines halètent et les yeux sont effarés. Le pressentiment d'une chose effroyable les envahit, les maîtrise, les fait pâlir. Philo s'éloigne, vaguement inquiet. La vieille horloge martèle des secondes terribles.

Jeanne et son père entrent. Il semble qu'ils sont étrangers l'un à l'autre. Jules et sa mère n'ont pas eu le temps de mater leur angoisse. Augustin Hébert est sombre comme un nuage de tempête, le pli des mauvais jours menace entre les sourcils froncés, les yeux repliés sur eux-mêmes se détournent, les lèvres s'écrasent l'une sur l'autre. Jeanne, à qui son père n'a pas répondu, quand elle a essayé de lui parler tout le long du chemin, depuis l'église à la maison ancienne, est frémissante de peur. Soudain, le regard d'Augustin foudroie Jules tremblant qui devine.

—Je te défends de revoir cette Française, dit-il, avec une colère comprimée jusqu'à l'extrême.

Les deux femmes, pétrifiées, glacées d'effroi, s'enlacent pour avoir le courage d'entendre. Jules va combattre.

—Mais pourquoi, balbutie le jeune homme, un peu machinalement, qui se prépare à la lutte.

—Tu oses me demander pourquoi, s'écrie Augustin, presque violent.

—Mais, mon père...

—Hier encore, tu as passé toute la soirée avec la jeune fille, sur la Terrasse... Vous vous êtes

promenés, puis, vous êtes allés au café... Nie-le, maintenant !...

—C'est vrai, mon père...

—Tu as accompagné souvent ces gens-là, mais plus souvent la jeune fille encore... Nie-le, si tu peux !...

—C'est vrai, mon père, dit Jules, soumis, très ferme cependant.

—Le docteur L... m'a dit que ces gens-là, pendant toutes les semaines qu'ils vécurent à Québec, n'allèrent pas à la messe une seule fois ! Est-ce vrai ?...

—Je crois que c'est vrai...

—Tu le savais donc !... Pourquoi ne vont-ils pas à la messe ?...

—Parce qu'ils n'y croient pas...

—Ils sont donc athées !...

—Oui, mon père...

—Le savais-tu, qu'ils étaient des misérables ?...

—Oui...

—Le savais-tu, le jour de ton retour, alors que je te l'ai demandé ?

—Oui...

—Le savais-tu, quand tu devins leur ami de tous les jours à bord du navire ?...

—Oui...

—Le savais-tu, quand tu fis leur connaissance ?...

—Non, mon père...

—Quand l'as-tu appris ?...

—Au troisième entretien que j'eus avec la jeune fille...

—Et tu n'as pas eu horreur d'elle, tu n'as pas fui ces misérables ?...

—Hélas, non, mon père...

—Te proposais-tu de les revoir ?...

—Oui...

—Eh bien, tu ne les reverras pas, je te l'ordonne !... Tu les as trop vus, c'est déjà trop de honte !... Tu savais bien que les potins circulent à tire-d'aile ici... Tout Québec sait qui ils sont, tout Québec en parle... On te pense amoureux de la jeune fille... Tu t'es compromis, tu t'es avili, tu m'as déshonoré !...

—Le reproche est bien cruel, mon père...

—Mais pourquoi as-tu fait cela ?... Dès qu'elle a blasphémé le Dieu qui est le tien, qui est le nôtre et celui de ta race, comment n'as-tu pas rougi de rester près d'elle ? A la fréquenter, tu aurais dû la haïr !... Mais non, au lieu de lui

faire une bonne leçon de foi canadienne-française, tu lui pardonnes, tu l'excuses, tu en fais ton amie, tu t'affiches au milieu de tout Québec, tu laisses croire à tous que tu l'aimes !....

—Si vous vouliez m'écouter quelques instants, vous seriez moins sévère peut-être...

—Que peux-tu dire ?... Je te défie d'avoir une excuse !... Tu as fraternisé avec les ennemis de notre foi !... Comment as-tu dégénéré à ce point ?... Vos idées libérales d'aujourd'hui vous affaiblissent, vous préparent aux lâchetés !... Le Canadien-Français, au fond de toi-même, ne s'est donc pas révolté contre un pareil voisinage ?... Tout ce que tu adores, ils l'exècrent ; tout ce que tu veux défendre, ils travaillent à le mettre en pièces !... Ils viennent, au Canada, se moquer de nous, railler notre ignorantisme et nous outrager dans ce que nous avons de plus sacré !... Ils nous vilipendent, et toi, par je ne sais quelle mollesse, tu les admires tu rampes devant eux, tu t'abaisses à leur plaire et à leur sourire !...

—Mon père ! supplia Jules.

—Et pourtant, je croyais t'avoir façonné un autre moi-même, t'avoir inculqué ma haine des persécuteurs du Christ !... Ils sont horribles,

impitoyables, répugnants, je les abhorre, je ne les abhorrai jamais autant qu'en ce jour où ils m'enfoncent dans le cœur la déchéance de mon fils !... Dès la minute où tu pus comprendre, je t'enseignai les leçons magnétiques de notre histoire !... Ils rougissent de toi, tous ceux dont le premier je t'appris les noms et l'épopée, Champlain, nos missionnaires, nos héros, Dollard, Bougainville, Iberville, Hélène de Verchères et tous ceux qui s'immortalisèrent pour la race et la Croix !... J'espérais t'avoir pétri l'âme de la moëlle de nos braves, t'avoir forgé une cuirasse éternelle !... Je me suis trompé, elle a plié d'une façon lamentable !... Et pourtant, le seul nom d'athée me remplit de colère !... Quand il m'arrive d'en coudoyer un sur ma route, je m'efforce d'être poli, de ne pas lui jeter à la face ma répugnance et mon dédain !... Ce sont tous des poseurs, de vils orgueilleux, des gens qui étouffent leur conscience et qui ont peur d'avouer tout haut le Dieu qu'ils sentent palpiter dans leur âme !... Le jour où la mort les menace de sa griffe, ils changent de sourire, et c'est à leur tour d'être crétins, de ramper devant l'au-delà !... Ce sont des hypocrites et des poltrons !... Ce que je dis

là, tu le disais autrefois de ton indignation jeune et fougueuse... En t'entendant, je me retrouvais tout entier, c'était l'écho de ma passion vengeresse, tu étais mon fils, tu étais Canadien-Français, corps, âme et sang comme moi, je t'aimais éperdûment, comme on ne doit pas aimer un fils peut-être !...

—Je suis encore tout cela, votre fils entier, je vous le jure...

—Tu ne l'es plus, te dis-je !... Il y avait de la pâte molle en toi, de l'étoffe à compromis, de la tendance aux complaisances criminelles !... Songe donc, tu es devenu l'ami de sectaires maudits !... Et j'ai un pressentiment qu'ils sont de l'école la plus noire, de celle qui nous pourchasse, fait la guerre à nos autels et veut chasser Dieu des entrailles de l'humanité !... Comment oses-tu me regarder comme cela, de tes yeux qui ne cèdent pas ?... Défends-toi, maintenant... Depuis que j'ai su la chose vilaine, je me suis creusé le cerveau toute la nuit, j'ai cherché comment tu serais moins coupable, et rien ne te justifie d'avoir fraternisé avec ces misérables, tu n'as pas respecté la foi qu'ils traînent dans la fange, tu m'as renié, tu as renié ta mère et ta

sœur, tu as lâché ta race, tu nous as lâchés tous !... Défends-toi, si tu le peux, je t'en défie !

—Vous parliez d'un poignard qu'on vous plonge dans le sein, mon père... Vous me demandiez pourquoi je gardais les yeux fixes : je sentais vos paroles me pénétrer dans la chair comme des balles... Je n'ai qu'une excuse à donner... J'ai peur de vous, j'ai peur qu'elle ne suffise pas, qu'après l'avoir entendue, vous me pensiez lâche et criminel encore... Et cependant ma faute ne fut pas volontaire, je puis le crier, cela, je l'affirme, je l'ai commise malgré moi, fatalement, muselé, aveugle, inconscient de la honte !...

—Tu plaides fatalité, est-ce bien là ton excuse ? Elle serait pitoyable, interrompit le père, dont l'accent calme du jeune homme exaspérait les nerfs. Là où tu fus le plus coupable, ce fut de mentir le jour où tu nous revins !... Je me repentis d'avoir eu ce doute, je craignais de t'avoir insulté, je n'osai même pas te rappeler que tu ne m'avais pas répondu !... Tu m'as joué avec ton âme canadienne, tu m'as trahi, tu as versé des larmes fausses !... Comprends-tu quelle douleur c'est pour moi de songer qu'après une

telle faiblesse, tu n'as pas eu le courage de l'avouer : tu as eu l'audace d'en prolonger, au lieu même de ton berceau, le cours et l'humiliation !... Ose dire que ce n'est pas vrai, que tu ne mérites pas le langage dont je te soufflète !...

—Je n'ai pas répondu, mon père, je n'ai donc pas menti... Certes, je vous ai caché la vérité, je devais le faire.. Ce fut une puissance, en moi, que je ne pus vaincre... Ne m'interrompez pas, votre indignation serait cruelle encore, vous m'avez assez broyé le cœur déjà !... Je le répète, j'ai peur de vous... Allez-vous me pardonner, quand je vous aurai tout dit ? Oh oui, vous êtes bon, vous ne m'accablerez plus de vos reproches qui me fouettent au sang comme des lanières de plomb !... J'ai, dans les veines, la chaleur ardente que vous m'avez transmise, vous l'avez embrasée de votre enthousiasme pour tout ce qui est pur et beau, je l'ai surchauffée par une jeunesse que je consacrai toute aux fièvres nobles et au rêve sain, j'ai amoncelé l'idéal en mon âme. Un jour, une vision incarna toute la somme de pureté, de noblesse, d'idéal et de beauté que j'avais accumulée dans mes rêves... En une minute, cela se devine, cela vous perce le cœur !...

Marguerite, dès la première seconde, attendrit le meilleur et le plus profond de moi-même... Je l'aimai tout de suite, sans le savoir, avec l'inexpérience de l'amour, entièrement, d'un culte souverain, d'une passion merveilleuse... Et lorsque, de sa voix si douce, elle m'avoua son panthéisme abominable, la souffrance que j'en eus me fit avoir pitié d'elle, et j'oubliai qu'elle blasphémait Dieu pour l'adorer dans la créature si belle dont Il illuminait un instant ma route... Près d'elle, je n'eus pas honte, je me sentais fier et capable de tous les héroïsmes, infiniment heureux... Je ne vous répondis pas, c'est vrai, mon père, je ne pouvais pas vous répondre... Vous m'auriez défendu de voir Marguerite, et elle m'était déjà chère au point que tout mon être voulait ne pas la perdre encore...

—Tu l'aimes ! c'est donc là ta seule raison de m'avoir humilié, de m'avoir trahi, d'avoir lâché les tiens !... Selon toi, l'amour est immaculé, d'où il vienne et quoi qu'il fasse ! Il a parlé, je dois me taire !... A quel degré de mollesse en es-tu rendu ? Est-ce qu'on aime la fille d'un athée ? N'est-elle pas inséparable de son paganisme, et puisqu'elle narguait ton Dieu, ne de-

vais-tu pas la haïr, ne voir en elle que l'ennemie qu'on maudit ?... Tu l'as aimée ! Tu lui as donné le plus pur de ton enthousiasme et le meilleur de tes rêves ! Tu as, pour cette femme, le sentiment sacré que j'eus pour ta mère !... Eh bien, je ne pouvais jamais m'imaginer ta bassesse aussi grande !... Ne sens-tu pas qu'ils rougissent de toi, Lafontaine et Cartier, dont je t'enseignai la mâle histoire ici même ? Ne sens-tu pas qu'ils te renient, les livres canadiens dont je te fis boire amoureusement la sève patriotique ?... Et maintenant que mon indignation s'épuise, je ne ressens plus que la honte, et tu ne sauras jamais combien tu me fais mal, combien cet amour coupable terrasse et vieillit ton père !...

—Pauvre père !... Mais c'est pour éviter cette colère et cette peine que je n'en parlai pas, le jour où je revins... Alors seulement, j'entrevis la profondeur de mon amour... Et si vous saviez combien je l'aimais déjà, vous comprendriez que j'aie pu faiblir... Hélas ! nous sommes devenus des ennemis, nous nous battons, nous nous déchirons, le sang coule des blessures que nous nous

donnons au cœur !... Pourquoi seriez-vous impitoyable ? L'abbé Lavoie m'a pardonné, lui...

—Tu mens ! s'écrie le père, furieux.

—Oh ! quelle atroce parole, mon père, c'est votre tour à m'enfoncer un poignard !.:.

—Depuis que tu m'as caché ta honte, puis-je croire en toi ? L'abbé Lavoie ne peut t'avoir pardonné, lui moins que tout autre !... Il aime trop bien son Christ pour avoir sanctionné ton amour d'une fille de Renan !... L'apôtre a dû bondir sous l'outrage au Dieu qui a toute son âme et toute sa vie !... Tu ne lui as dit qu'une parcelle de la vérité !...

—Il faut que vous me croyiez, mon père, que vous regrettiez cette parole qui me torture, et la voix du jeune homme a une telle énergie que le père en est profondément remué. Je ne vous garde pas rancune de me flageller du nom de menteur, vous vous croyez le justicier de la race et de la foi... Mais entendez-moi bien, et il vous le dira lui-même, j'ai fait à l'abbé, le jour du poll, en un moment de souffrance aigue, la narration que vous entendîtes... Je me préparais à sa colère, et voici ce qu'il me dit : "Tu ne fus

pas lâche de l'aimer, tu le serais de ne pas immoler ton amour !"...

—Comment n'es-tu pas lâche d'aimer une femme que tu dois arracher de ton âme, parce qu'elle est l'ennemie de ton Dieu ? interrompit Augustin, qui ne pouvait plus douter de la franchise de son fils.

—Oui, Augustin, il ne fut pas lâche, il ne fut pas coupable, intervint la mère, dont le visage était pâle comme celui d'une agonisante. Il faut que tu comprennes... Ton patriotisme rigide va trop loin, tu as puni cet enfant d'une façon qu'il n'oubliera jamais, que tu regretteras plus tard... Ta conception de l'honneur t'égare : calme ta souffrance et ta f..reur un moment... Rappelle-toi ce que c'est, l'amour...Tu n'eus qu'à m'aimer rien ne séparait nos deux âmes avides, il nous parut naturel, dès la pr..mière heure, de nous aimer toujours... Je fais appel à ton amour : n'est-ce pas une chose toute-puissante ? Figure-toi qu'un gouffre nous eût empêchés d'aller l'un à l'autre, n'aurais-tu pas souffert de me perdre ? J'ose espérer que tu ne m'aimas pas uniquement pour la prière... A Marguerite, il ne manque pas autre chose que la prière... Il l'aime, comme

tu m'as aimée, pour les mêmes raisons éternelles, pour le même bonheur dans tout son être... Tout-à-l'heure, si tu avais pu voir son martyre, entendre sa confidence émouvante, tu en aurais eu les larmes aux yeux, tu n'aurais pas eu des paroles aussi violentes, aussi meurtrières... Songe donc, il l'adore sans espoir... Dès la minute où lui vint la révélation de cet amour, il s'est battu comme un lion contre lui, comme ton fils, comme un Hébert, il a vaincu !... Ton fils est digne de toi : il préfère à l'amour qu'il tue l'honneur que tu lui as enseigné !... Rappelle-toi notre tendresse, et tu sauras quel tourment est le sien, ce qu'il lui faut de grandeur et de courage pour laisser partir à jamais la femme qu'il aime !...

—Toi aussi, ma femme, tu es contre moi, tu l'absous, dit Augustin, plus calme. Et c'est au nom des Hébert que tu implores la pitié !... Ne t'en déplaise, les Hébert n'ont jamais fraternisé, que je sache, avec les ennemis du Christ !... Jules est le premier qui déchoit !... Avant d'avoir aimé cette fille, il était de ma race, il n'en est plus !... L'abbé Lavoie n'est pas un Hébert, lui !... Jules a failli, te dis-je, il n'est pas di-

gne du nom que nous lui avons donné !... Ton amour t'aveugle, tu pardonnes avec le cœur mou des mères !... Tous les Hébert, depuis le premier ancêtre canadien, le condamnent, le flétrissent, par ma voix chargée de toute leur fureur, l'accusent d'avoir souillé leur blason !...

—Eh bien, mon père, c'est trop ! proteste vivement le jeune homme. Je refuse l'excommunication de ma race !... Non, je n'ai pas dégénéré, je me sens digne du nom que je porte !... J'aime la fille d'un athée, soit, je n'ai pu faire autrement !... Il m'a suffi de la voir : suis-je criminel de l'avoir vue ?... Comme vous le disait ma mère, je n'ai pas cédé, j'ai réuni, contre cet amour, toutes les forces capables de l'extirper de moi-même, j'ai fait le serment de vaincre et j'ai vaincu !... Je l'ai revue, fort bien, mais je n'ai jamais oublié, près d'elle, qu'elle ne serait jamais à moi !... Dieu, comme j'ai souffert, comme je souffre encore !... Oh ! si vous saviez ce que j'ai là, ce que c'est le déracinement de l'amour en soi-même !... Je n'espère plus votre pardon, vos yeux ne bronchent pas !... Qu'importe ? Un jour, vous admettrez, vous pardonnerez !... Si je n'avais pas mon rêve d'action

patriotique, en face de moi, qui magnétise et promet des sensations grisantes et viriles, je ne sais à quel désespoir je m'abandonnerais ! Dieu merci, dans quelques jours, à Ottawa, j'exalterai l'âme canadienne, je mettrai dans mes accents toute la passion que je réfrène, que j'égorge, et il faudra bien qu'on m'entende !... Vous serez fier de moi, mon père, j'accomplirai de la grande besogne, je me réhabiliterai à vos yeux, les ancêtres seront orgueilleux de moi, m'applaudiront par votre voix grondant de tous leurs enthousiasmes !...

—Comment veux-tu que je te pardonne, mon fils ? répondit Augustin, implacable, que la chaleur et la véhémence du jeune homme avaient toutefois bouleversé. Tu parles bien, tu es superbe, et si l'éloquence était une excuse, il me faudrait oublier !... Mais, sous ton langage de flammes, je sens que tu l'aimes à la folie, que tu veux la revoir encore !... N'est-il pas vrai que tu veux la revoir ?...

—Oui, mon père, il faut que je la revoie... Demain, ce sera fini... Elle s'en ira sans retour... Ne soyez pas inexorable, laissez-moi tenir ma promesse et lui faire l'adieu pour la vie...

Ayez pitié d'elle qui n'espère pas le rendez-vous du ciel !...

—Mais tu ne comprends donc pas ce que c'est pour moi, le spectacle de mon fils implorant grâce pour la fille d'un sectaire!... Quel est cet amour qui te fait te traîner à ses pieds ?...

—Aie pitié, Augustin, je t'en supplie, sanglote la mère. Je te le répète, tu regretteras cela plus tard...

—Ayez pitié, mon père, balbutie Jeanne, dont les joues roses ne le sont presque plus. Ils s'aimèrent un jour, et c'est déjà fini, leur joie profonde... Cela briserait leurs âmes de ne s'être pas revus... Elle n'est pas coupable de ne pas avoir connu Dieu... Comment est-ce elle, et non moi, dont le berceau ne fut pas entouré du ciel ? On ne peut s'empêcher d'aimer Jules, est-il étonnant qu'elle l'ait aimé ?... Cela fait moins de peine de s'être laissés, quand l'adieu s'échange dans un regard suprême... Ayez pitié d'elle que la destinée brise, permettez-lui d'emporter un souvenir plus doux...

—Toi aussi, ma Jeanne, dit le père, courbant ses épaules sous l'amertume. Eh bien, je resterai seul avec mon chagrin...Va la voir, ta Française

de malheur, puisque je suis seul à la haïr...Mais je ne cède pas, je n'accepte pas cet amour !... Il n'y a pas d'amour coupable nécessaire, quand on s'appelle un Hébert !... On n'aime pas, sans y mettre sa volonté molle, une fille impie... Son visage, fût-il une apparition de grâce, n'a jamais prié !.... Ses yeux, fussent-ils merveilleusement beaux, ne pénétrèrent jamais dans le ciel !... Sa bouche, eût-elle un dessin irrésistible, avait blasphémé ton Dieu !... Tu devais prendre tous ses charmes en horreur !... Vous pensez tous contre moi, quelque chose d'inflexible m'assure que j'ai raison, et il me faudra bien des heures et bien des jours avant de penser comme vous tous, avant de pardonner...

VIII

Au moment même où Jules Hébert a le cœur à la torture dans le sanctuaire des livres canadiens de son père, Marguerite Delorme, immobile et pensive à l'une des fenêtres du Château-Frontenac, admire longuement le paysage dont elle veut garder le souvenir éternel. A la veille de s'en éloigner pour toujours, elle imprègne sa mémoire de chaque détail pittoresque, et le Saint-Laurent, désormais, fera partie de la substance vive de son âme. C'est une des journées paradisiaques du septembre québecois, où le soleil a des caresses de lumière plus douce et l'air des parfums plus subtils. On dirait que la nature, aux approches de l'automne maussade et frileux, se grise de chaleur afin d'oublier la bise qui bientôt la rendra frissonneuse. Le fleuve déploie sa nappe limpide aux miroirs d'émeraude et de bleu turquoise, le feuillage du Bout-de-l'Ile est alangui, la falaise grise de Lévis s'éclaire d'un sourire, les Laurentides échelonnent leurs

croupes gracieuses dans la clarté bleue, les villages, au loin, s'auréolent de rayons tendres. Une allégresse vive miroite sur le visage des quelques promeneurs sur la Terrasse lumineuse. Champlain s'anime dans le bronze, et c'est peut-être la fanfare des cloches innombrables qui fait passer des souffles de vie dans sa chevelure.

Marguerite adore le son des cloches canadiennes. Elles lui arrivent de partout, ce matin-là. Une plainte mélancolique vient à elle de la côte de Beaupré lointaine, une rumeur plus joyeuse accourt de Saint-Pierre-de-l'Ile et de Sainte-Pétronille, une harmonie enthousiaste s'élève des clochers fraternels de Beauport et des églises de Lévis, le carillon de Saint-Romuald murmure dans la distance, et les clochers de Québec unissent leurs voix prochaines en une salve éclatante. Elles sont, les cloches vivantes, l'emblême triomphal d'un pays de foi profonde. La jeune fille sait pourquoi le paysage magique et la mélodie grandiose répandent l'extase au fond de son être. Elle ne peut les séparer, l'une et l'autre, du jeune Canadien qui lui chanta l'une et lui dévoila le mystère de l'autre. C'est beaucoup moins le grand fleuve qu'elle regarde et les clochers des

villages canadiens qu'elle entend, laisse pénétrer en elle et pleure d'abandonner, que le jeune homme énergique et fort qu'elle y retrouve et qu'elle aime. Elle n'en doute plus, la source d'amour a jailli sur sa route. Et plus elle y a bu, plus elle eut soif. Hélas ! elle est presque tarie déjà. Demain, elle s'abreuvera de la dernière goutte. Et tous ignoreront le chagrin poignant, nul jamais ne saura la tendresse où le meilleur d'elle-même s'est donné, ne se reprendra jamais. Elle a conscience qu'un tel amour ne disparaît jamais de l'âme et que Jules Hébert trônera dans son rêve toujours. Mais la souffrance qu'elle éprouve est étrangement douce, et voilà pourquoi elle écoute, avec une émotion ravie, la fanfare des sons innombrables.

En les entendant, Gilbert Delorme, assis auprès d'une table fragile, à quelques pas de la jeune fille, fait courir vertigineusement sa plume sur les feuillets blancs qu'il couvre d'une écriture nerveuse et mesquine. Les cloches ne l'ont jamais énervé comme en ce jour, elles inspirent à sa haine des invectives pleines de flamme. La pâleur de ses traits rayonne d'une passion farouche, des éclairs traversent les yeux noirs et

tendus, un rictus amer contorsionne la bouche entr'ouverte. A coup sûr, il est la proie d'un sentiment qui l'enfièvre et le transporte. Un instant, la plume fébrile cesse d'aller et venir : il écoute, la fureur dans les veines, le bruit immense des cloches. Puis, sa pensée de nouveau se hâte sur les feuillets immaculés.

—"Jamais comme en cette minute, écrit-il à Paul Favart, un de ses compagnons d'armes dans la guerre à Dieu, je n'ai senti la rage devant la superstition que nous voulons déraciner de ce monde. Ce Canada-Français fourmille de crétins endurcis. Oh ! comme il faudra de persévérance et de besogne pour déloger ici le surnaturel qui est comme la moëlle vitale de cette race ! Mais nous y parviendrons, nous infiltrerons petit à petit l'humanitarisme vainqueur ! Tiens, j'ai les oreilles cassées par le son des cloches maudites qui m'arrive de toutes parts, et je voudrais réduire en poussière tous ces clochers dont Québec foisonne !"...

Et longtemps encore, les feuillets blancs se noircissent de haine. Gilbert Delorme, enfin, s'arrête, les sueurs perlant du front livide. Son enfant chérie est toujours là, immobile à la fenê-

tre. Oh ! comme il en est orgueilleux, de cette femme intelligente, idéale qu'il a créée ! Sonnez, cloches maudites, pense-t-il, avec une joie délirante, vous ne faites pas mieux, vous ne ferez jamais une créature comme celle-là !

Un désir incontrôlable de lui redire sa fierté dirige le père vers sa fille. Elle est si intense, la rêverie du visage mince et parfait, qu'il en est frappé.

—Quelle songerie, ma fille !... Si j'ignorais que tu n'as aucune raison de l'être, je te croirais triste même...

—On est triste, parfois, sans trop savoir ce qui pleure en nous...

—C'est la souffrance des poètes, cela, railla-t-il. Les larmes qu'on verse alors ont une saveur infinie... C'est la douleur imaginaire, qui n'en est que plus douce, parce que nous la créons en nous-mêmes... Ce n'est qu'une forme de l'égoïsme : deviendrais-tu égoïste, mon enfant ? La chose est très-vilaine...

—La poésie m'a toujours ensoleillée de joie, mon père, dit la jeune fille, qui se demanda si, dans son amour, elle n'avait pas songé qu'à elle seule. Je ne suis pas une égoïste, alors....

—La joie intense confine aux larmes, ce n'est qu'une manière de dire ce que tu sais, n'est-ce pas ?...

—Si vous le voulez absolument, il faut bien que je sois égoïste, badina Marguerite.

—Tu railles, mon enfant, et bien que je n'y connaisse guère aux mystères des femmes, j'ai l'intuition que tu n'as pas envie d'être joyeuse, que tu préfères être seule...

—Mais non, je suis très heureuse de vous avoir auprès de moi, de regarder vos bons yeux tendres !...

—Dans les tiens, quoi que tu dises, je soupçonne une vague tristesse...

—C'est toujours après-demain que nous partons, c'est irrévocable, n'est-ce pas ? interrompit vivement la jeune fille, pour esquiver l'interrogatoire troublant.

—Mais oui, n'en as-tu pas assez, de cette ville ?... Elle est très belle, fort intéressante, j'en conviens, mais le Canada nous réserve beaucoup d'autres surprises tout aussi agréables, je t'assure... Est-ce le départ qui te bouleverse ?...

—Sans me désespérer, il me chagrine, mon père...

—Eh quoi! tu m'étonnes là, vraiment, je ne comprends pas. On s'attendrit sur un endroit qu'on laisse avant d'en avoir épuisé tout le charme !... N'as-tu pas eu tout le loisir d'admirer Québec ?... Un cicerone captivant ne t'a rien caché de la ville pittoresque, au cours des longues semaines qu'il a eu la délicatesse de nous consacrer... Il est fort bien, ce jeune homme, et c'est dommage qu'il prie !...

—Allons, mon père, n'est-ce pas admirable, le tableau qui se déroule d'ici ? s'empressa-t-elle de dire, effrayée de la fièvre dont son visage brûlait. Plus je le contemple, plus je l'aime !...

—Je te le redis, les paysages qu'on abandonne, en les aimant encore, laissent dans l'âme un meilleur souvenir... A vivre plus longtemps à Québec, tu en deviendras lasse... Courons vers les sensations nouvelles ! Montréal est superbe, m'a-t-on dit, la sorcellerie des plaines de l'Ouest nous attend !... Il ne faut pas avoir de la peine, tu es trop sentimentale, Marguerite...

—C'est la première fois que je regrette autant

d'abandonner une terre étrangère, ne put s'empêcher de murmurer la Française.

—Combien de fois nous quittâmes des lieux qui me parurent plus merveilleux que celui-là, et tu n'eus jamais un chagrin pareil !... Aujourd'hui, tu es mélancolique à l'extrême, il faut chasser l'impression pénible, ne pas donner prise à la songerie maladive... [illegible] vers elle sans trop le savoir !... Oh ! je devine, ces cloches t'affligèrent sans doute !... Je l'écrivais à Favart, elles ne m'agacèrent jamais autant que tout-à-l'heure... Elles ont enfin calmé leurs transports !... Dis, c'est leur tapage qui t'a rendu triste... Elles nous narguaient, chantaient victoire !... Ah ! si je pouvais les étouffer !...

—Pourquoi tant de haine, mon père ? reproche-t-elle.

—Que veux-tu dire ?...

—Oui, notre religion, c'est l'amour, et vous n'avez jamais pitié des catholiques, de leurs clochers...

—Quel étrange langage ! interrompit brusquement Gilbert. Je ne l'entendis jamais sortir de tes lèvres, auparavant !... Ainsi, tu aimes les clochers, ton âme sensible est touchée par leurs

appels, mais c'est notre ruine qu'ils annoncent à grande volée, c'est nous qu'ils bravent dans leur insolence, et tout-à-l'heure, on aurait dit, vraiment, qu'ils se donnaient le mot pour me lancer leurs sarcasmes à la figure !... Je connais les émotions poétiques, moi-même... Eh bien, ces cloches, je les hais, je les méprise, je donnerais mon sang pour les voir toutes joncher le sol, en morceaux, vaincues, muettes à jamais !... Je la condamne, ma fille, ta poésie qui s'attendrit jusque-là !...

—Pourquoi ne pas les aimer comme reliques d'art ?... N'est-il pas inspirant de voir les clochers escalader l'azur ou rester debout quand la tempête gronde autour d'eux ?... Ils me parlent de choses douces, ils devraient vous émouvoir comme symbole de l'âme humaine qui s'élève, aspire vers l'idéal et défie les ouragans de l'existence !...

—Mais tu sais bien qu'ils sont l'emblême de la foi exécrable de ces gens-là !... Aussi longtemps qu'ils seront debout, fiers, arrogants, despotiques, on le aimera !... En avoir pitié, c'est reculer indéfiniment le règne béni de la Libre-Pensée !... Non, il faut leur trancher la tête,

les écraser sous nos talons frénétiques !... Ta tendresse pour eux m'agace énormément, j'avoue ne pas te comprendre... On cultive le cléricalisme en serre chaude ici, mais il ne peut t'avoir entamée !...

—Je suis tout aussi anti-cléricale que vous, mon père, mais autrement, voilà tout...

—Comment peux-tu l'être autrement que moi qui t'ai faite à ma ressemblance ?...

—Je rêve plus de tolérance dans la guerre à ces gens-là, comme vous les appelez... Ils sont sincères, croyez-m'en... Dans leur sincérité, il y a de la grandeur... Vous les dédaignez, je crois qu'ils valent mieux que cela, qu'ils méritent notre amour même... Vous les traitez d'ignorants : il est des choses qu'ils n'ignorent pas, cependant, l'honneur, le devoir, la noblesse, les vertus sublimes... Quand vous vous battez contre eux, vous ne songez qu'à leur Dieu que vous haïssez... Vous avez la conviction que leur Dieu n'est pas, c'est donc eux-mêmes que vous haïssez !... Est-ce prêcher l'amour que d'être impitoyable et d'outrager sans cesse ?...

—Ces idées sont nouvelles, inouies, je crois rêver à les entendre jaillir de ton cerveau, une in-

fluence a opéré sur toi de vrais sortilèges !... Ignores-tu que tu les excuses, que tu les défends même, que tu leur permets de vivre ?... C'est le laisser-aller que tu exaltes !... Mais laissons-les faire, et le crétinisme encroûtera la pensée humaine à jamais !... Non, ma fille, il faut traquer la superstition légendaire, ne pas lui faire quartier, l'assommer !... La foi de ces Canadiens-Français t'en impose, un moment... Cela passera, ne peut durer, c'est la femme en toi qui pleure sur l'ennemi blessé qu'on apporte dans sa maison !... Au fait, tu ne m'as pas encore dit pourquoi tu es si triste, ce ne peut être pour cela, assurément...

—C'est pour cela, mon père, je souffre, parce que les hommes ont à se haïr !...

—C'est vraiment curieux, fit-il, songeur. On ne pousse pas la sensibilité à un tel point !... Il ne s'agit que d'une idée : on ne verse pas de larmes sur une idée, et c'est comme s'il y avait eu des pleurs dans ta voix... Il y a autre chose que tu me dissimules... J'essaye de comprendre... Oh ! si c'était cela !... Quelle pensée affreuse !... Mais c'est impossible !... Tu n'aurais pas fait cela !...

—Quoi, mon père ! s'écrie la jeune fille, inquiète.

—Eh oui, ta peine... J'ai pensé, un instant, que... Mais non, je ne le dirai pas, ce serait déjà t'insulter, bien que je n'y aie pas cru... Ce serait violer la confiance que j'eus toujours en toi, introduire un mauvais souvenir entre nous qui ne connûmes jamais cela !... Décidément, non !...

—Je veux savoir, mon père, dit Marguerite, impulsive et cédant au besoin qu'on a toujours de fuir le mystère avec les êtres chers.

—Il vaut mieux que je me taise !...

—Un soupçon plane entre nous, je ne puis endurer cela !... Je préfère savoir !...

—Puisque cela t'intrigue, il faut bien le dire. Mais souviens-toi que je n'en crois rien... Je le dis, pour ne pas te déplaire, tout simplement... Ce Canadien-Français, eh bien, il est charmant, cause fort joliment, possède une intelligence assez vigoureuse, assez brillante même, une érudition des choses de son pays vraiment captivante... Depuis que vous vous êtes rencontrés, vous avez eu presque des relations d'amoureux... Si je ne t'avais pas connue la femme inflexible que je t'ai

façonnée, je n'aurais jamais permis une pareille intimité !... Mais je ne pouvais m'y opposer sans douter de toi, et je t'aurais outragée, n'est-ce pas ?... Tu es un autre moi-même, tu as la ferveur de mes idées, tu peux braver toute la séquelle des crétins ensemble, au besoin même tu leur donnerais une verte leçon de grande et saine philosophie !... A certains moments, quand une inquiétude passagère me traversait l'esprit, je songeais avec orgueil que ce brasier de superstition ardente que tu effleurais, ne pouvait te causer la moindre brûlure !... Non, Jules Hébert n'a pas eu l'audace de t'endoctriner !... Ce n'est pas la sienne, l'influence dont j'ai parlé tout-à-l'heure !...

—Il est trop délicat, mon cher père, il n'y a pas même songé, vous pouvez en être sûr... C'est moi qui lui ai demandé de me parler de sa foi !.... J'étais certaine de moi-même !...

—Et il t'en a parlé ! avec son feu, son enthousiasme de fanatique enragé, n'est-ce pas ?... Quelle imprudence, ma fille !... Il y a mis toute sa conviction diabolique, je suppose, il a fait de l'étalage, a déclamé des tirades pieuses !... Dans tout cela, il y a je ne sais quel magnétisme, et il

faut être sur ses gardes !... Au moins, tu lui as répondu, tu l'as joliment muselé, tu l'as fait rougir de son ignorance et de sa lâcheté devant leur Dieu fantasmagorique !... Oh oui, tu as fait cela, tu as vengé ton père défié, tu lui as fait rengainer sa chimère de l'au-delà !... C'était ton devoir, et tu n'y as pas failli, j'en suis certain !...

—Il ne m'imposait pas sa foi, pouvais-je lui imposer la mienne ? D'ailleurs, tout ce que je pouvais lui en dire, il le connaissait déjà !...

—Comment ! il aurait l'esprit assez large pour concevoir la Libre-Pensée émancipatrice, et il est encore esclave des antiquailles du christianisme !... Oh non, je ne crois pas cela !... C'est mal d'avoir courbé la tête, Marguerite, et tu as faibli !... Tu eus, pour lui, la pitié que les clochers t'inspirent... Tu es trop généreuse, décidément : trop de bonté mène à la tiédeur et à la mollesse !... Vraiment, je te croyais plus forte que cela, tu me désappointes... Ce Canadien-Français se vantera désormais qu'il eut facilement raison de la fille de Gilbert Delorme !... Peut-être n'ignore-t-il pas qui je suis, et il n'en sera que plus fat !... Tu les connais, pourtant, ces catholiques arrogants, leur morgue n'a pas

de bornes, et dès qu'ils ont sur nous le moindre avantage, ils le proclament à tous les vents du ciel !... Il nous comprend, dis-tu: c'est de l'hypocrisie, te dis-je... S'il nous comprenait, il serait avec nous !....

—Vous me reproches d'être généreuse, comment pouvais-je ne pas l'être avec lui ? Il est si bon, si magnanime lui-même !... Il n'a pas de haine contre nous, mon père...

—Impossible ! il est un catholique enraciné, il doit nous haïr...

—Il nous méprisait avant de nous avoir rencontrés... Il croyait que nous étions tous des poseurs à l'indifférence, que nous n'étions pas sincères... Depuis qu'il est convaincu, par nous, qu'il y a des athées francs, il nous aime, tout en nous combattant !...

—Alors, c'est depuis qu'il t'a vue, qu'il nous aime, répondit Gilbert, que son soupçon de tout-à-l'heure reprenait.

—Il n'a plus de rancune contre nous, mon père, c'est tout ce que j'ai dit, balbutie Marguerite, épouvantée par le ton sévère de Gilbert, et craignant d'avoir laissé poindre son secret par mégarde.

—Et si c'était moins les sectaires et tes parents qu'il aime que toi, ma fille ?...

—Il ne m'a rien dit de tel, répondit la jeune fille, que trahissait une pâleur intense.

—Une femme devine toujours, quand il y a de l'amour autour d'elle !... Et maintenant, je veux une réponse nette et libre !... Ce Canadien-Français t'aime-t-il ?...

—Je ne saurais dire, murmure-t-elle.

—Tu doutes !... C'est un aveu, cela... Tu sais, tu as la certitude qu'il t'aime !... Il te l'a dit peut-être ?...

—Oh ! mon père ! ce n'est pas vous, cela, vous me tendez un piège, je viens de vous déclarer que je n'en sais rien...

—Je te demande pardon, ma fille, je ne voulais pas cela... Mais, vois-tu, à la seule pensée qu'il peut t'aimer, je me révolte !... Il ne peut avoir eu cette audace !... Il est ton ami, c'est très-bien, mais pas autre chose !... Et pourtant, si c'était vrai !... Je me suis conduit comme un écervelé : laisse-t-on des jeunes gens se voir autant que je vous le permis ?... Ce serait un rude hypocrite, alors, il nous aurait dépistés par ses faux airs de cicerone désintéressé !... Mais oui,

je commence à le détester, à lire sur son visage du mensonge et de la fourberie... Il ne te l'a pas dit qu'il t'aime, mais s'il te l'a fait voir, c'est déjà trop de sans-gêne, trop d'insulte !... J'en ai le pressentiment horrible, il t'aime, et tu le sais !... Dis-moi qu'il t'aime, tu ne m'as jamais menti, petite fille....

—Je suppose qu'il m'aime... Y a-t-il de la honte à se sentir aimée par un jeune homme chevaleresque et noble ?... Quelque chose me dit qu'il a pour moi la tendresse la plus loyale et la plus flatteuse, et que jamais homme aura pour moi le respect religieux dont il m'entoure... Sa délicatesse est impeccable, il ne m'a fait aucun reproche de mes idées paiennes, il ne me parla de sa foi que le jour où je l'en priai... Il y mit une réserve admirable, dont vous l'auriez loué vous-même... Ah ! si vous saviez comme il est fort et superbe, intelligent et sympathique, vous ne lui feriez pas un crime de m'avoir aimée !... La passion vous suggère un langage indigne de votre bon cœur !... S'il m'aime, j'en suis fière, et son amour me charme et m'enrichit !...

—Ainsi, tu sens papillonner autour de toi le désir intense d'un catholique maudit, s'écrie Gil-

bert, avec une rage contenue. Plus la chose s'envenime, plus tu persévères à me la cacher... Je pense que tu l'acceptes simplement comme tant d'autres amis qui, au cours de nos voyages, furent tes compagnons d'un jour, et tu te plais à conquérir son âme !... Quand la prudence la plus élémentaire te conseille d'écarter mon soupçon aux aguets, tu le défends malgré toi, tu en fais une idole, tu as pour lui des paroles chaudes, passionnées, qui me condamnent, qui me bravent !...

—Je n'ai pas voulu vous braver, mon père, proteste Marguerite, qui a peur et devine à quelle conclusion son père se précipite.

—Ce n'en est que pire alors, tu le fais dans une inconscience qui illumine tout !... Je sais d'où elles viennent, tes idées nouvelles et d'où il vient, ton sentimentalisme outré !... Je sais d'où elle t'est venue, l'affection pour les clochers !... Je n'ignore plus ce qui fermente derrière ton front rêveur et je connais la source où s'abreuve ton chagrin !... Ce n'est pas Québec et son paysage que tu pleures de laisser à jamais, c'est Jules Hébert que tu aimes !... N'essaye pas de le nier, cela est écrit sur ton visage pourpre et dans tes yeux qui sont injectés de honte !...

—Je n'essayais pas de nier, je voulais vous empêcher d'être impitoyable... Si c'est aimer, que d'admirer ce Canadien au-delà de ce que j'en peux dire, je l'aime... Si c'est aimer, que de lui être profondément reconnaissante de la gentillesse et de la bonté qu'il eut pour moi, je l'adore... Si c'est de l'amour, cette joie indicible de le voir et de lui parler, je l'aime éperdument... Si c'est de l'amour, la peine que je sens là, indéracinable, étouffante, je l'aime désespérément... Je ne puis vous en dire qu'une chose, mon père, si c'est l'amour, tout cela, c'est la première fois que j'aime !...

—Et tu es orgueilleuse de cet amour ?... C'est même l'orgueil de cet amour qui l'a trahi ! Tu ne t'es pas aperçu que ton secret débordait !...

—Vous avez attaqué Jules... En dépit de moi-même, je l'ai défendu... Je lui devais cela, je le devais à mon cœur, au pur souvenir que j'aurai toujours de lui !... Vous m'avez enseigné la loyauté: malgré moi, je fus loyale à celui que je crois digne de mon amour !...

—Alors, entre les deux, ce n'est pas moi que tu préfères !... Il a le meilleur de toi-même !...

Pour lui, tu m'accuses, tu te bats contre moi, tu me blesses au cœur !...

—Oh ! mon père, prenez garde, l'indignation va vous faire porter des coups dont la blessure ne guérira jamais !... Pourquoi cette fureur que je sens approcher ? Vous le savez bien que je vous adore, et plus que jamais, le jour où c'est l'amour de vous qui m'empêche de voler à la tendresse de Jules Hébert !... Il faut que je vous aime bien, que vous ayez une emprise bien forte sur mon âme, pour que je m'en aille ainsi pour toujours, brisant mon rêve et fuyant la joie ineffable de cet amour !...

—Mais je rêve, ce n'est pas vrai, tout ce que tu me dis là. s'écrie Gilbert, qui se cramponne à un suprême espoir. Tu ne l'aimes pas, c'est faux, c'est impossible !... Tu es ma vie, mon œuvre, je t'ai pétrie à la ressemblance de mon idéal, je t'ai distillé goutte à goutte la haine de leur Dieu fantoche, et quand je t'entendais railler la superstition avilissante, je croyais que ma colère contre elle était plus pure et meilleure !... J'espérais pour toi un fils de la libre-pensée, un champion de nos doctrines, quelqu'un digne de la jeune fille idéale que j'avais créée... A vous deux, vous

auriez fait de la jolie besogne, et ma vieillesse en aurait été rajeunie sans cesse... Un catholique va enchaîner ton rêve désormais ? Ah non, je me révolte à croire cela !... Tu as peur que je t'écrase de ma colère ?... Mais non, petite fille, je ne songe plus à châtier !... C'est faux, tu ne l'aimes pas, te dis-je !... C'est une admiration à fleur de cœur pour un joli garçon !... Dis-moi, tu ne lui as pas donné ton âme de jeune fille !... Je comprends qu'il t'aime, lui !... Je lui en voudrai éternellement d'avoir osé t'aimer !... Je sens que je l'ai en horreur, maintenant, que je l'exècre !... N'est-ce pas que c'est faux, que tu as, maintenant, la répugnance d'un tel amoureux, que tu exagères l'impression qu'il t'a faite ?... Demain, tu l'oublieras !... N'est-ce pas que tu commences à rougir de cet amour ?

—Je n'ai pas le droit de renier mon cœur !... Je sens, mon père, que je n'oublierai jamais cet homme !...

—Ah ! malheureuse ! je t'implore, je me traîne presqu'à genoux pour te supplier d'immoler cet amour, et tu n'hésites pas à briser mon espoir, à faire crouler l'idole que tu es dans mon âme de père et que je voulais sauver !... Tu

l'aimes ! et tellement, que tu n'en as pas même la honte !... Le lâche ! l'hypocrite ! le menteur ! l'impudent ! il s'est glissé entre nous comme une vipère, et ses odes brûlantes de patriote faisaient oublier la sournoiserie du larron d'amour !... Il t'a ensorcelée, t'a presque gagnée !... Ne dis rien, tu n'as rien à dire !... Il s'en est bien peu fallu qu'il ne te convertisse !... Marguerite Delorme, ma fille, une convertie, une catholique, à genoux, quelle humiliation !... Il était presque trop tard, tu glissais sur la pente visqueuse !... Ta poésie des clochers, le plaidoyer vibrant pour la foi de ces gens-là, c'est l'oeuvre du germe empoisonné, leur Dieu s'insinuait dans tes veines par l'amour !... Encore une semaine, et tu me reniais !... Inutile de parler, tu n'as rien à dire !... Quand on les défend, on est bien près de les suivre !... Et tu m'as soigneusement dérobé sa machination d'enfer, tu t'es caché avec lui, vous vous êtes moqués de moi tous les deux, tu es sa complice dans le soufflet dont il me cingle au visage !... Il t'a enseigné l'hypocrisie, la dissimulation, la révolte !... Oh ! que je le hais, ce Canadien-Français fourbe qui t'a changée, t'a prise à moi, t'a pres-

que fait engloutir par le gouffre hideux de son christianisme !...

—Vous l'outragez, mon père, et chacune de vos invectives me fait saigner le cœur autant que si vous me les adressiez !... Comprenez-vous, il m'est infiniment cher, et l'outrager, c'est m'outrager moi-même !... Vous n'êtes pas coupable de flageller, vous ne pouvez faire autrement !... Mais c'est à vous que je le dois, si je l'aime !...

—C'est moi qui t'ai enseigné que les catholiques méritaient l'amour de ma fille ! s'écria-t-il, d'une voix tranchante et railleuse. C'est vraiment trop fort !... Tu badines, et ce n'est pas le temps des mauvaises plaisanteries !... Tu te moques de moi que tu vénérais plus que tout au monde... Comme il t'a changée, mon enfant !....

—Non, mon père, j'ai pour vous le même amour et la même vénération !... Si vous pouviez lire dans mon cœur tout ce que je vous y sacrifie, vous ne douteriez plus que je vous adore plus que jamais !... Oui, il s'est emparé de mon âme de jeune fille, mais c'est autant vo re faute et la mienne que la sienne, s'il en est maître aujourd'hui !... Vous m'avez prêché...

—Prêché ? interrompit-il, furieux. Tu vois bien que leur langage te gagnait, que la gangrène s'était mise dans ton cerveau !...

—Ecoutez-moi, cher père, votre esprit droit va se soumettre !.. .Vous m'avez enseigné l'amour libre, la loi de l'instinct, du choix volontaire... Je vous sais un gré infini d'avoir fait jaillir les bons instincts dans mon âme de femme et d'en avoir émondé les mauvais... Je me suis construit un palais de rêves, et j'ai attendu qu'on vienne l'habiter... Plus j'ai espéré, plus le besoin d'amour est devenu tyrannique en moi... J'ai connu Jules Hébert, et, dès nos premiers regards, tout ce qu'il y avait en moi d'instinct vibrant et supérieur accourut vers ce jeune homme énergique et fier... Je l'aimai de par l'amour libre, qui va toujours où le poussent les instincts dominateurs, sublimes ou laids !... Vous exigez que j'aie honte de cet amour : il me faudrait rougir de vous, mon père, qui m'avez inculqué la noblesse et l'idéal, il me faudait renier votre amour libre !...

—Quand devins-tu certaine qu'il croyait ? demanda Gilbert, singulièrement adouci par le plaidoyer sans réplique de son enfant.

—Après avoir commencé à l'aimer...

—Quand l'as-tu appris ?...

—Le lendemain du jour où nous quittâmes Liverpool... Nous étions ravis devant l'infini bleu du ciel et de la mer.... "Dieu nous est plus tangible devant cet horizon sans bornes", dit-il, soudain... "Vous croyez donc ?" fis-je, étonnée... "Vous ne croyez donc pas, vous, Mademoiselle?" répondit-il, avec tristesse. "Non, Monsieur", dis-je, et nos regards se pardonnèrent...

—Et tu n'éprouvas pas une répugnance de tout ton être ?...

—Nous nous aimions déjà, mon père, je le sais maintenant. Je ne le trouvai pas odieux, pas plus qu'il ne me jugea méprisable... Nous ne songions qu'au bonheur de nous être vus, qu'à celui de nous voir le plus possible toujours...

—Que je le hais, ce Canadien !... Cet après-midi, au plus tôt, dans une heure, si la chose est possible, nous partons !... Tu m'entends bien, je ne veux plus que tu le revoies, il ne te reverra plus !...

—Ce n'est pas vrai, vous n'y songez pas sérieusement, mon père, s'écria Marguerite, affolée,

dont les yeux se dilatèrent d'horreur et d'angoisse.

—Il ne te reverra pas, te dis-je !... Il t'a déjà fait assez de mal !... Il m'a fait trop de mal !...

—Vous ne ferez pas cela !.. Je vous étale mon cœur à nu, n'y voyez-vous pas le désespoir que vos paroles y répandent ? Il faut que je le revoie!

—De ce pas, je vais prendre les informations nécessaires, et nous partons cet après-midi, je te le répète !...

—Pas cela, oui, pas cela ! je vous en conjure, au nom de votre amour !

Et, de sa poitrine qu'il étreint, un sanglot monte qui éclate, déchirant, navrant. Gilbert, qui aime cette enfant plus que lui-même, souffre d'une torture cuisante.

—Ne pleure pas, petite fille, murmure-t-il, avec tendresse, c'est pour ton bonheur que je suis cruel... A ne pas le revoir, tu l'oublieras plus vite... Si vous vous faites l'adieu pénible, tu en auras le cœur plus douloureux, moins facile à guérir... Ne pleure pas, mon enfant... Viens avec moi, nous n'en parlerons plus jamais, et quand je t'aurai reprise à lui, je te pardonnerai

tout, nous vivrons heureux comme toujours avant lui...

—Je ne puis vous promettre de l'oublier, mon père, je ne suis pas de celles qui, l'ayant juré, trahissent le serment du souvenir !... Demain, je devais lui jurer de ne jamais l'oublier... Il m'a dit que, des hauteurs du Cap Tourmente, on a le tableau le plus merveilleux... Nous irons là, nous échangerons l'adieu de nos âmes... Ma peine sera plus douce, et ce sera plus facile, tous les deux, père, d'être heureux comme toujours avant lui...

—Quel est donc cet art infernal avec lequel il a rivé ton âme à lui ?... J'essaye de ne pas le haïr, et c'est plus fort que moi, je l'abomine !... Non, décidément, il ne te reverra pas ! Je vais annoncer le départ à ta mère !...

De nouveau, Marguerite est secouée par des sanglots violents. Gilbert, défaillant sous la plainte douloureuse, ferme son cœur pour qu'elle n'y pénètre pas.

—Enfin, me voilà prête, s'écria Madame Delorme, qui faisait tout-à-coup irruption dans le petit salon. Apercevant les traits décomposés de

Gilbert et la forme prostrée de Marguerite en pleurs, elle courut à la jeune fille.

—Mais qu'as-tu donc, mon enfant ? demanda-t-elle, bouleversée. Que s'est-il passé, Gilbert ? Il y a quelque chose de grave pour un tel chagrin !... Elle n'a pas pleuré, depuis le jour que tu te rappelles, Gilbert... Dis, qu'y a-t-il ?...

A ces mots de son épouse, les yeux de Gilbert devinrent hagards. Ivre de haine, il a oublié la chose épouvantable à laquelle il songe bien souvent, presque tous les jours, si cruel en fut le drame. Un souvenir de nuits éperdues, au chevet de Marguerite jeune, sème l'effroi dans son âme, et il est là, immobile, pantelant. Elle se tordait, la petite fille mourante, sous les griffes d'une méningite atroce à la base du cerveau. En une seconde, il revit les insomnies d'appréhension folle. Il avait cru mourir d'angoisse. La maladie, réagissant sur les yeux, avait diminué l'acuité visuelle, au point qu'on avait prédit la cécité absolue. Le médecin, qui avait terrassé la méningite brutale, avait dit que la vision, quoique sauvée, serait toujours à la merci d'une fatigue intellectuelle intense ou d'un chagrin vif et prolongé. Il ne fallait pas que Marguerite se

livre à un effort cérébral aigu: ses yeux s'affaiblissaient alors, avaient besoin de calme afin de regagner leur énergie visuelle. Oh ! la vigilance jalouse avec laquelle Gilbert avait écarté de son enfant les études trop ardues ! Et, depuis les jours pathétiques, elle n'avait jamais pleuré.

—Oui, Geneviève, tu as raison, c'est la première fois, depuis lors, qu'elle pleure, finit-il par dire à sa femme anxieuse, assommé, dompté.

—Que s'est-il passé, Gilbert ? lui demande encore celle-ci.

—Elle aime ce Canadien-Français !...

—Jules Hébert !...

—Oui !... Je voulais la lui arracher, partir tout de suite, avant qu'il ne l'ait revue... C'est pour cela qu'elle pleure... Marguerite, il faut cesser tes larmes, supplie-t-il, elles sont dangereuses !... Le médecin t'a défendu les larmes pour la vie !!!

—Je t'en conjure, ma fille, obéis à ton père...

—Je lui obéirai demain, j'en suis incapable aujourd'hui, sanglota la jeune fille.

—Dis, tu es encore ma véritable enfant, implore Gilbert, tu crois en mes doctrines !...

—Vous le savez bien, mon père...

—Tu ne faibliras pas, demain ? Tu me reviendras ?...

—C'est mal d'avoir douté de moi, mon père...

—Je t'en demande pardon, je me suis fourvoyé... Tu iras lui dire adieu, puisque c'est le seul moyen de tarir le chagrin qui me met le cœur à sang...

—Oh ! merci, mon père, et pardon de vous faire de la peine...

IX

—Courage, Marguerite, disait Jeanne à la Parisienne un peu hors d'haleine, quelques minutes encore, et nous arriverons... Là-haut, vous serez largement récompensée de votre fatigue !...

—Vous sentez-vous bien lasse ? s'inquiète Jules, avec douceur.

—Vous êtes si gentils, tous les deux, que je ne sens guère ma fatigue, répond Marguerite, avec un sourire triste.

—La forêt est moins dense, la végétation se clairsème, ajoute le jeune homme. Il en est des plantes comme des hommes : il y en a moins qui vivent dans les hautes sphères !...

En effet, depuis quelque temps déjà, ils ont quitté la petite oseille écarlate et faraude, les convolvolus amoureux, les avoines folles et pimpantes, les mourons étoilés, les cotonniers pourpres, les sureaux de neige, les silènes ivres et lourds, les moutardes aveuglantes. Ils aperçoi-

vent encore, ici et là, des fougères au dessin frêle et aux tiges menues. Tout-à-l'heure, ils étaient accueillis par les hêtres efflanqués, les bouleaux minces et les érables un peu mélancoliques dans leur feuillage qui sent venir, plus tôt que les autres, l'automne et la mort. Il n'y a guère, maintenant, que la grande taille des épinettes et les bras ouverts des sapins qui les saluent au passage. A tout moment, ils entendaient gazouiller les sources dans les verdures attendries : plus ils gravissaient la montagne, plus elles sont devenues rares, et il leur semble qu'il ne doit plus y en avoir. La montée se prolonge, accidentée, pénible, un peu énervante. Les racines qui s'enlacent au ras du sentier, accrochent les pieds qu'elles taquinent. Il faut se heurter aux roches anguleuses, sentir la pointe des cailloux effilés, déchirer les toiles d'araignée dont la trame colle au visage, franchir un arbre dont l'orage de l'année dernière a jonché la route. Parfois, ils s'arrêtent : un parfum de mille arômes apaise leur sang qui bat à grands coups martelés. Le vol sous bois d'un geai d'azur, tout près d'eux, leur donne des ailes, et ils reprennent le chemin tortueux, l'œil ébloui par les "quatre-temps" ver-

millons qui jalonnent le sol tout le long de la lisière.

Soudain, l'ascension est facile et repose. La pente a cessé d'être escarpée, il n'y a plus de racines sournoises ni de pierres hostiles. Les trois amis foulent, avec ils ne savent quelle volupté, le tapis moëlleux des aiguillettes brunes ou dorées que les conifères ont semées dans la forêt profonde. Marguerite pressent qu'ils arrivent, et sa lassitude l'abandonne.

—Bientôt, la grande Croix se dressera devant nous, s'écrie Jeanne, avec une joie dont pétille son visage plus rose qu'à l'ordinaire. Ce sera presque la fin... N'êtes-vous pas heureuse, Marguerite, que ce soit la fin ?...

—Oui, je grille du désir de voir le spectacle dont vous m'avez promis la splendeur, dit-elle, s'efforçant de sourire, parce qu'elle pense à l'autre fin, celle de son amour.

—J'espère qu'on ne vous a pas trop promis, murmure Jeanne, qui comprend...

—Il vaut mieux ne pas trop promettre, si on veut épargner la déception amère, ajoute Jules, dont le silence, tout le long de la montée, a suivi

distraitement le colloque assez vif des jeunes filles.

—Vous vous y connaissez tellement bien en beaux paysages, que je ne crains rien, dit la Française, regrettant d'avoir laissé deviner son trouble.

—Je ne vous ai jamais déçue, alors, répond-il.

—Oui, vous ne m'avez jamais trompée, dit-elle, et Jules est confirmé dans l'assurance qu'elle n'a jamais eu d'espoir.

—La Croix ! s'écrie Jeanne, et elle se met à courir, folle d'allégresse.

Marguerite et Jules restent seuls. Un malaise invincible les paralyse. Il leur est impossible d'échanger les impressions banales qu'ils cherchent en vain dans leurs âmes effrayées l'une de l'autre. Ils avancent, au milieu des fleurs sauvages, vers la Croix prochaine qui les fascine. Elle est géante sur un piédestal de rocs antiques, soulève dans le firmament bleu sa tête dominatrice, et le bois nu de ses larges bras étendus remplit l'espace de grandeur et de souveraineté. En l'apercevant, la Voltairienne a été secouée d'un frisson puissant tout le long de son être, a eu le cœur noyé d'une émotion surabondante où

la terreur et l'admiration se mêlaient étrangement. L'esprit discipliné à bannir le surnaturel a dompté sur-le-champ l'impression magnétique.

Refermant leur ligne sur la clairière où les jeunes gens réunis causent du paysage orgueilleux, les sapins austères se dérident sous le soleil palpitant des premiers jours de septembre. C'est un coin de nature primitive, rude et terrifiante. Les rochers du laurentien le plus pur étagent leurs plans torturés ou bossus en une colline terne et bizarre. Par-delà la cîme fière, on voit le clocher grêle de Notre-Dame-des-Neiges gravir timidement l'azur, et la cloche rouillée paraît s'ennuyer d'être silencieuse. Le lichen, ça et là, sur la pierre millénaire, gonfle sa nappe argentée d'un jour. Des framboisiers presque rachitiques vivotent au milieu des airelles plus vigoureuses. Il est charmant de se reposer l'œil sur les "quatre-temps" rouges et les campanules ouvrant leur âme bleue. Un émerillon affamé qui menaçait dans les airs, s'est dardé comme une flèche dans les arbres. Les trois amis reviennent souvent à la Croix dont l'ombre immense écrase les alentours sauvages et plane au-delà jusqu'aux horizons que la forêt dérobe encore.

—Tout-à-l'heure, nous vous parlions du Petit Cap et de ses écoliers en vacances, disait Jules. Ils viennent souvent, par groupes en liesse, rendre visite à la cîme et à Notre-Dame-des-Neiges... Alors, la solitude s'anime de vie jeune et ardente.. On cueille les fruits sauvages, les "bleuets" juteux, les framboises grasses, les "petites poires" qu'on s'arrache, parce qu'elles sont rares... On va tirer d'une source tapie dans la mousse, un peu plus loin, l'eau fraîche qui crève les rocs... On allume, là-haut, un petit feu qui crépite au sein des pierres dont on a construit la cheminée d'un soir... A table, c'est un engouffrement de choses qu'on dévore, une escarmouche de bons mots qui pétillent... Quand la nuit envahit la montagne, ils accourent se percher sur la roche où la grande Croix s'enfonce, murmurent ensemble une prière aux étoiles, puis, regardent longtemps les feux par myriades qui sont la féerie nocturne de Québec dans la distance... Le sommeil est lourd et bon dans les lits durs qui sont nichés derrière la chapelle... Les plus vaillants se lèvent, à trois heures du matin, pour voir les ténèbres se blanchir d'aurore et l'horizon s'embraser de soleil...

—Qu'ils sont heureux ! crie Jeanne, enthousiaste. Ce n'est que la deuxième fois que je viens, moi, et je n'y verrai pas encore lever le soleil...

—Et moins heureuse encore, je n'y serai venue qu'une fois, murmure la Française, que la pensée du départ hante. Vous y reviendrez, Jeanne...

—Pourquoi ne pas revenir au Canada, Marguerite ? interrompt la petite Canadienne, avec un élan de toute elle-même.

—C'est pour toujours que je pars, que je dois partir...

—Je ne veux pas, moi, s'écrie Jeanne, impulsive et se révoltant. Je veux vous revoir !...

—Venez en France, alors, Jeanne...

—Que j'aimerais à voir la France, à vous y revoir !... Mais qui viendra avec moi ? dit-elle, songeant à l'abîme entre Jules et Marguerite qui ne trouvent pas de réponse.

—Ce n'est pas vrai que vous partez, que je ne vous reverrai plus ! redit Jeanne. Je n'ai pas eu le temps d'apprendre à vous aimer comme

vous le méritez !... Je n'aurai jamais d'amie pareille à vous, restez que je vous aime davantage !... Si vous saviez comme cela me désole de vous perdre !...

—Il vaut mieux que nous nous séparions tous, la Croix l'exige au-dessus de nos têtes, répondit Marguerite, passionnée, presque farouche. Puis, voyant des larmes plein les yeux de Jeanne, elle dit : "Pardon d'avoir été cruelle, petite amie, vous vous trompiez sur mon cœur, il n'est pas digne de votre amour... Il faut me pardonner cette violence, elle ne fut pas méchante, j'ai tant de peine à vous quitter !... J'ai parfois des cris de révolte, et je regrette celui-là !... Tu as oublié, n'est-ce pas, Jeanne ? Je t'aime et je ne t'oublierai jamais !... Il y a des choses brutales ; qui sait pourquoi elles nous font saigner le cœur ?"...

—Pour que nous devenions meilleurs, dit Jules, profondément ému.

—Vous avez raison, il est des souffrances qui rendent meilleure...

—Allons voir Notre-Dame-des-Neiges ! interrompit brusquement Jules, que le regard de Mar-

guerite bouleverse jusqu'aux plus sourdes profondeurs de lui-même.

Et les jeunes filles le suivent dans le sentier qui serpente à travers les airelles et les lichens argentés. Ils se hâtent, le cœur gros des choses pénibles entre eux. Voici déjà qu'ils escaladent les rochers abrupts du sommet, foulent aux pieds les noms qu'on a vulgairement sculptés dans leur flanc tenace, arrivent auprès du sanctuaire dont l'humble façade est sortie peu à peu de l'écran massif qui la dérobait à leurs regards.

—Que c'est merveilleux ! s'écrie la Française, en extase devant le tableau colossal que l'on aperçoit des hauteurs du Cap Tourmente, à Notre-Dames-des-Neiges.

Elle en est comme navrée. Elle en oublie sa douleur. Elle est muette de contemplation éperdue. Jeanne et son frère ont une vive jouissance d'orgueil à ne pas troubler l'extase de leur amie. A presque deux mille pieds d'une profondeur béante où le regard plonge comme dans un abîme, le Saint-Laurent élargit son onde où le soleil fait pâlir ici l'azur, étend là des nacres et des blancheurs qui étincellent. Des rafales éveillent des frissons qui courent en se tordant sur

l'eau paisible qu'ils sillonnent d'ombre. L'Ile d'Orléans s'écrase sur le fleuve, et la verdure des feuillages, l'éclat des toits et des prairies s'estompent dans une buée d'or. L'Ile-aux-Grues, la Grosse-Ile et d'autres que la lumière nimbe de rayonnements doux, évoquent les îles des mythes et des légendes. Un paquebot, dont la carène semble minuscule, paraît immobile dans sa course libre et sereine. Les côtes de Bellechasse et de Montmagny dessinent leurs méandres infinis dans une brume aux pâleurs d'encens qui fume sur les autels. Il jaillit, du tableau colossal, une vaste impression de mystère apaisant, de bonheur sublime, de force éternelle et d'horizons immenses.

—Que je vous remercie de m'avoir conduite en ce lieu superbe ! finit par dire Marguerite, enthousiaste et reconnaissante. J'en associe la noble et grande beauté aux souvenirs les plus empoignants qui enchantent ma mémoire... Vous souvenez-vous, Monsieur Hébert, du jour presque semblable où le "Laurentic", là même, nous emportait vers Québec ?...

—Si je m'en souviens ! répond-il, à voix basse. Ignorez-vous que je m'en souviendrai toujours ?

—J'ai l'intuition que je me souviendrai toujours du Cap Tourmente, ajoute la Française. Plus que jamais, maintenant, j'adore le Saint-Laurent... Voici l'heure de lui jurer amour et fidélité...

—Il est un noble et grand seigneur, et je l'aime, disiez-vous...

—Vous n'avez donc rien oublié de tout ce que je vous ai dit ?...

—Voulez-vous que je l'oublie ?....

—Va-t-il oublier, Jeanne ? interrogea-t-elle, finement, pour détourner la question embarrassante.

—Il y a un moyen très-sûr de vous en assurer, dit la petite Québecoise. Revenez par Québec, nous aurons la joie de vous revoir, et vous ferez subir un examen de conscience à Jules...

—Impossible, Jeanne, l'itinéraire est irrévocable, dit-elle, redevenue triste, au souvenir de la terrible joute d'armes avec son père, la veille même.

—Je voulais que vous gardiez un tel souvenir de mon fleuve, reprit le Canadien. Voilà pourquoi je vous ai conduite ici... C'est un des coins les plus enchanteurs de la patrie canadienne!...

—Il vous donne l'envie folle d'y vivre, répond Marguerite, bouleversée par l'allusion d'amour.

—Le souvenir, c'est presque vivre où l'on promène son rêve, dit-il.

—Alors, je vivrai souvent au Canada, plus souvent à Québec, j'en suis profondément certaine.

—Ce n'est pas tout-à-fait la cîme que nous avons sous les pieds, interrompit Jeanne, à qui ce prétexte parut en valoir d'autres. On la gravit, un peu plus loin dans le bois, sur un rocher d'où l'horizon se déroule... Hâtez-vous de m'y rejoindre, n'est-ce pas ?...

Et Jeanne, en quelques bonds souples qui font songer à des battements d'ailes, disparaît dans la montagne. La Française et le Canadien prolongent le silence plein d'angoisse entre eux.

—Est-ce vrai que vous partez ? dit-il, enfin.

—Est-ce vrai que vous restez ? murmure-t-elle.

—C'est donc fini, alors, irrémédiablement fini...

—Voulez-vous, nous allons tout recommencer?

—Si nous pouvions, Marguerite...

—Tenez, nous sommes à bord du "Laurentic", devant Saint-Jean-de-l'Ile... Nous entrevoyons de longues semaines pour nous, n'est-ce pas charmant ?...

—Que sont-elles devenues, les semaines dont la vision était si douce ?...

—Elles me prodiguèrent un bonheur dont je les remercie de toute mon âme, répond-elle.

—Hélas ! on ne ressuscite pas de telles heures qui ne revivront plus jamais !...

—Non, Jules, elles vivront toujours, aussi longtemps, du moins, que je vivrai moi-même !...

—Est-ce un doute que vous avez de moi, Marguerite ?...

—Si je doutais de vous, je ne vous dirais pas de pareilles choses !... Je suis trop orgueilleuse pour mendier un souvenir !...

—Votre confiance ne s'égare pas... Il suffit de vous avoir connue, pour vous donner largement le meilleur souvenir... Ce n'est pas une aumône qu'on vous jette, c'est un devoir qu'on vous rend !...

—Oh ! que je voudrais vous écouter longtemps ! L'heure est trop vertigineuse !... Comment s'y prirent-ils, autrefois, pour arrêter le soleil ?...

—Il s'agissait d'une victoire à gagner... Inutile de commander au soleil, nous ne triompherons pas du destin...

—La Providence est plus forte que nous, Jules...

—Que voulez-vous dire, Marguerite ?... Vous ne pouvez railler, vous m'avez promis de ne jamais insulter la Providence !...

—Et je garde ma promesse !...Je voulais vous témoigner que je n'en veux pas à votre Providence qui nous sépare...

—La Croix, là-bas, m'ordonne de vous laisser partir...

—Elle m'ordonne de partir... Mon père sait tout, Jules... Il a voulu quitter la ville dès hier.

—Que sait-il ? balbutie le jeune homme, palpitant d'émotion.

—Il s'est aperçu que j'avais de la peine, en a exigé la cause... J'avais défendu les clochers canadiens qu'il maudissait, je l'avais supplié d'aimer un peu ses adversaires... Il vous a soupçonné d'avoir semé le trouble en mon âme, il a eu de telles paroles contre vous, Jules, que malgré moi je vous ai défendu !...

—Vous avez fait cela, mon amie ! s'écrie-t-il, avec un élan de tout lui-même.

—Ne vous le devais-je pas ?... Vous avez été si loyal, si bon pour moi !...

—J'ai failli ne pas vous revoir !... Oh ! le chagrin de vous perdre sans l'adieu dont j'avais hier le besoin exaspérant !... Que je vous remercie d'avoir eu pitié de moi !...

—Et croyez-vous que je n'eus pas pitié de moi-même ?... Quand je l'ai su implacable, j'ai pleuré...

—Vous avez pleuré ! interrompit le Canadien, frémissant. Pour moi, vous avez pleuré !... Pour moi, vous souffrez !... Mais c'est affreux, cela !... Et moi qui vous désire tant de bonheur !... Je ne puis supporter votre chagrin, dites-moi qu'il s'agit de votre âme sensible que les départs bouleversent toujours, quand vous abandonnez les lieux que vous aimez !... Oui, ce n'est pas pour moi que vous souffrez jusqu'aux sanglots, je ne mérite pas cela !...

—Plus vous vous en croyez indigne, plus je suis heureuse d'être malheureuse !... Il n'y a que les femmes qui sachent bien ce qu'un homme vaut dans leur âme !

—Votre accent me transporte !... Je ne voulais pas vous dire la chose profonde et sainte au plus intime de moi-même... Dieu sait combien souvent j'ai refoulé cet aveu que je devais taire..

Je crains qu'il n'avive l'amertume de nous séparer... Non, je ne parlerai pas, j'en ai déjà trop dit !... Jeanne est bien près d'ici, nous allons vers elle, n'est-ce pas ?...

—Et si je voulais tout entendre, Jules !... Quoiqu'il arrive, dussé-je en mourir, je veux que vous parliez, je veux être certaine !... Le souvenir sera meilleur...

—Promettez-moi que vous n'aurez jamais de rancune plus tard !... Non, il vaut mieux que je le garde en moi-même !...

—Jules ! supplia-t-elle.

—Vous l'aurez voulu, Marguerite... Plus je regarde au fond de vos yeux si doux, plus je sens que vous me ravissez le plus profond de mon être... Je n'ai pas gaspillé mon rêve... Depuis que j'ai entrevu l'amour, je n'aimai qu'une femme, celle que mon imagination connaissait mieux chaque jour, en qui souvent je plaçais des espoirs nouveaux, celle qui ne venait pas, mais qui viendrait... Je lui ai réservé toutes mes forces de tendresse... Il m'arriva de sentir des élans terribles vers la passion néant... Ce n'était pas cela que j'attendais, je passai au large... Il y eut des jours où mon cœur trop plein voulut dé-

border... On ne me donna pas ce qu'on m'avait promis, j'écartai le mirage... J'avais un talisman contre le mensonge et le dégoût, un portrait de jeune fille par Greuze que je garde suspendu au mur de ma chambre... Et sans avoir eu la folie d'aimer une image inerte et vaine, je m'abandonnai souvent à l'illusion que mon idéal palpitait dans la chevelure fauve et le visage ardent... Il rayonnait d'elle tant de flamme pure, d'âme fine et d'espoirs nobles, que j'espérai souvent la voir quitter le cadre glacial et s'en aller m'attendre sur la route... Oui, Marguerite, elle vit, l'image de Greuze, et je l'ai rencontrée... Toute mon âme l'a reconnue, le jour où, merveilleuse dans un vêtement de lys, elle vint prendre place tout près de mon cœur... Dès lors, j'ai vécu autrement, d'une vie plus large, plus complète, où frémissaient des émotions nouvelles... Ce ne fut pas la même façon de vivre, lorsque je reposais mes yeux dans le calme des vôtres... Oui, j'ai vécu autrement, d'une vie plus harmonieuse, depuis que j'ai entendu votre voix qui module et berce... Oh ! la nouvelle et grisante façon de vivre, à recevoir la révélation de votre âme délicate et charmante !... Votre image est

dans l'essence de ma vie !... Oh ! l'ivresse de vivre, depuis que je vous aime !... Mon coeur ne combat plus, se livre à vos yeux qui l'appellent... Marguerite, je vous aime, regardez bien au fond de moi-même, n'est-il pas vrai que je vous aime religieusement, pour toujours ? Ne sentez-vous pas que la totalité de mes rêves est à vous, que vous ne pourrez jamais me redonner ce que vous emportez de mon être ?...

—J'ai le cœur plein à se rompre !... Depuis que je le sais, votre amour est la vie même !... Il faut que je refuse, vous n'avez pas le droit de me faire une telle promesse !... La violence de l'adieu décuple la force de notre amour !... Plus tard, vous regretterez d'être allé si loin, vous saurez que vous ne donniez pas réellement tout ce que vous offrez !...

—Vous ne le voulez donc pas, le rêve entier de ma jeunesse ? lui reproche-t-il, amèrement. Je vous l'offre pour la vie !... Je n'aimerai une autre femme que si elle vous ressemble, et ce sera vous toujours que j'adorerai !...

—Il faut que vous en aimiez une autre !... C'est un devoir de famille et de race !... Votre peine s'émoussera, s'atténuera de mirage et d'ir-

réel... Alors, une autre cueillera les tendresses de votre âme...

—Vous ne m'aimez donc pas !... Ce serait vous oublier, cela !... Si vous m'aimiez, vous ne me demanderiez pas d'en aimer une qui ne serait pas une autre vous-même !...

—Vous le savez bien, que je vous adore, Jules !... Vous avez rêvé, disiez-vous... Que sont les rêveries d'un homme auprès de celles qui éclosent dans le cœur d'une jeune fille ?... On dirait que nous ne sommes nées que pour espérer le bonheur !... Nous devenons femmes en l'espérant... Celles qui n'espèrent plus espèrent encore... Celles qui connurent l'extase un jour, la revivent à jamais !... Je serai de celles-là, je vous le jure !... Je vous fis la confidence d'un rêve fait de soleil et de printemps... Il commençait à perdre ses feuilles, lorsque soudain il rencontra la source... Si tant de femmes n'ont que des amours qui filent à tire-d'aile, c'est qu'elles aiment pour des motifs qui n'atteignent pas les profondeurs d'elles-mêmes !... Vous m'avez prise toute entière, vous avez répondu à tout le vibrant appel de mon être !... Votre fierté m'ennoblit, votre force me captive, votre éloquence

m'exalte, votre bonté m'enchaîne !... Vous êtes mon idéal en toute sa plénitude !... Auprès de vous, je me sens infime et grande, faible et toute-puissante, moindre et supérieure !... On n'aime qu'une fois de la sorte, et il vaut mieux en souffrir que de ne pas avoir aimé !...

—Est-il bien vrai que tout soit irrémédiablement fini ? dit Jules, avec un cri de révolte ardente. Je ne veux plus, moi !... J'ai besoin de vous pour vivre... N'y a-t-il rien pour nous sauver ?... Je ne veux pas vous prêcher, mais rappelez-vous ce doute qui ébranla votre conscience !... Avez-vous bien entendu la voix de Celui qui vous parlait de Lui ?... Vous L'avez chassé : n'en est-il rien demeuré ?... Descendez bien au fond de votre âme, sondez-en les arcanes les plus sourds !... Le sang de vos veines, quand il circula dans celles de vos ancêtres, aima le Christ !... Je vous en supplie, Marguerite, interrogez bien votre âme, peut-être allez-vous y entendre les voix qui prièrent jadis !...

—Je vous pardonne cet égoïsme... Ce n'est pas le meilleur de Jules Hébert qui parle... Ce doute, je lui ai déjà prêté une oreille trop complaisante... Etais-je bien sincère ? Etais-je bien

loyale à mon père, quand je me suis précipitée follement dans l'atmosphère de votre foi brûlante ?... Votre Dieu est un habile magnétiseur, il aurait pu me dompter !...

—Les magnétiseurs paralysent la volonté, Dieu frappe au cœur !... Loyale à votre père, vous ne le fûtes pas à Lui peut-être !

—Non, je ne Le connais pas, je ne L'ai pas senti, Celui dont vous me parlez ! s'écrie-t-elle, éprouvant le doute avec une acuité plus vive et troublante. La religion de mon père est l'unique vraie !... Dès que mon intelligence eut assez d'énergie pour comprendre, il me révéla le grand mystère de la nature éternellement créatrice !... Il transfusa son âme dans la mienne, et je ne suis qu'une autre lui-même !... Appelez-moi sectaire ou fille sans Dieu, je n'y puis rien faire, on m'a façonnée telle !... Peu importe que les aieux prièrent, on n'a jamais prié autour de mon berceau !... On vous a saturé de prières dès l'aube de votre âme, y fûtes-vous pour quelque chose ?... On m'a esquissé Dieu comme un personnage fabuleux, fantastique, une lubie engendrée par la terreur dans l'ignorance, un mannequin sans vie !... Non, décidément, je suis l'en-

fant de la Matière qui épancha les mondes et fit jaillir d'elle-même les cellules vivantes de l'homme !... Pardon de vous faire souffrir, je souffre encore plus que vous, je vous l'affirme... Allons, c'est fini, oublions tout cela, revenons à tout-à-l'heure, où nos âmes s'aimèrent sans torture...

—Non, c'est bien fini, Marguerite, nous ne retrouverons jamais l'ivresse de tout-à-l'heure... Nous ne l'avons connue que pour mieux savoir ce que nous perdons... Et pourtant, le vaste silence est si éloquent de Celui que vous refusez d'entendre !... La puissance du paysage ne vous soulève-t-elle pas jusqu'à Lui ?... L'horizon mystérieux ne vous conduit-il pas jusqu'à Lui ?... La lumière si douce épandue sur le fleuve ne vous fait-elle pas pressentir une Bonté insondable ?... L'amour dont nos coeurs vont saigner toujours ne vous fait-il pas espérer l'Amour sans larmes et sans fin ?... Quelque chose en vous ne se rebelle donc pas contre le déchirement irrévocable, sans la promesse d'une rendez-vous d'Amour suprême, au-delà de ce monde où tant d'âmes qui s'aiment doivent souffrir pour demeurer dignes l'une de l'autre ?...

—Pourquoi vous insurger ? dit-elle, se hâtant d'éluder la question angoissante. Demain, vous serez accaparé par la besogne virile, enthousiasmé par votre beau rêve de patriote... L'âme canadienne vous sourit, attend de vous des choses magnifiques !... Le labeur engourdira votre peine !... En avant, pour la patrie !... Il faut, moi, que je retourne à mon père... Il a tant de chagrin, depuis qu'il sait mon amour... Peu s'en est fallu qu'il ne m'accuse de trahison... Il faut que je lui fasse oublier... Je suis la joie lumineuse de sa vie, la femme en qui s'incarnent tout son rêve de foi humanitaire et tout son orgueil de libre-penseur !... Si Dieu me prenait à lui, je lui verserais du poison dans l'âme... Oui, je dois aller à lui, je l'entourerai comme toujours de calme et d'adoration... Il a besoin de ma croyance en lui... Allez servir la patrie canadienne, j'irai servir mon père, et nous souffrirons moins, nous aimant mieux de nous aimer sans espoir.

—Que c'est dur !... Nous aurions été si heureux !...

—Oh ! que je vous aime, au moment même où je dois vous sacrifier à mon père !... Mon amour

en est plus grand, plus éternel !... Mais il me semble que mon cœur va éclater !... Voyez-vous, il est temps que cela finisse, je n'en peux plus de lutte, je crains de faiblir, et je dois être vaillante !...

—Pauvre amie ! s'écrie le jeune homme, avec une tendresse où vibre le meilleur de lui-même. Je comprends... Il n'y a plus qu'à nous dire adieu...

—Ce sera notre dernier mot d'amour... Adieu, Jules !...

—Adieu, Marguerite, je vous aime pour la vie et pour l'éternité !...

—Je vous aime pour ma vie et pour votre éternité, Jules, murmure-t-elle, chancelante, et pendant qu'il accumule toute sa tendresse dans le baiser qu'il pose sur la main si belle de Marguerite, le cœur de la jeune fille se brise en un sanglot soudain gonflé de toutes les larmes qu'elle avait domptées.

—Ne pleurez pas, Marguerite, supplia-t-il, je ne puis vous voir souffrir davantage, j'en ai le cœur si triste... Vous étiez courageuse, il y a un instant... Laissez-moi vous regarder, nous

oublierons tout dans un regard si bon qu'il nous guérira !... Je voudrais vous apaiser par ma tendresse !... Oui, revenons à tout-à-l'heure, causons de nos âmes sans désespoir, sans vos larmes qui font mal... Je vous défends de pleurer : au nom de notre amour, ayez pitié de mon cœur oppressé qu'elles étouffent...

—Vous le disiez vous-même, il est impossible de revenir à tout-à-l'heure, dit-elle.

—Ne pleurez pas, Marguerite, implora Jeanne, qu'ils n'avaient pas entendu revenir et dont ils n'avaient pas entendu les larmes filtrant sur les joues pâlissantes. Votre peine me fait trop de mal !...

—Pardon, si je suis lâche devant la douleur, si je vous fais du mal à tous les deux...

—Ah ! Marguerite ! s'écrie Jules, en un cri passionné de révolte.

—Ah ! que nous vous aimons tous les deux ! cria Jeanne, ardente.

—Vous m'aimerez toujours, n'est-ce pas ? demanda la Voltairienne, et le regard si long, si douloureux, si navré, dont elle enveloppa Jules Hébert, lui arracha des sanglots terribles. . . .

... ...

Plus tard, ils reprirent le chemin rude qui serpente à travers les airelles et les lichens argentés, ne trouvant rien à se dire, l'âme en détresse, le cœur tendu de noir...

—

X

La poitrine haletante, Marguerite Delorme est prisonnière dans une chaise longue. On a fermé la fenêtre, on a peur que la bise mauvaise d'octobre ne soit brutale au corps si faible. Il y a un désespoir aigu sous le visage maigre et morne à vous arracher des larmes. Trois spécialistes de renommée certaine ont précisément terminé l'examen décisif et délibèrent à l'écart. De ses grands yeux qui n'y voient guère plus, la jeune fille essaye en vain d'épier, sur la physionomie grave des savants qui s'embrume, la sentence qu'ils préparent. Gilbert Delorme, courbé, vieilli, pitoyable, couve son enfant d'un regard de commisération poignante où flambe un éclair de haine parfois. Et la mère, oubliant d'être frivole, a le cœur lourd comme elle ne l'a jamais eu.

—Monsieur Delorme, nous voudrions vous parler, dit soudain l'un des oculistes. Aurez-vous l'obligeance de nous suivre ?...

Et, sans attendre qu'il vienne, ils quittent la chambre où la voix fatidique du médecin a répandu quelque chose de lugubre. Gilbert est transi d'effroi. Une minute sombre passe, avant qu'il ne bouge. Enfin, comme écrasé par la menace de ce qu'il appréhende, il sort, à pas lents, moins rapides, lorsqu'il approche du seuil.

Marguerite a beaucoup souffert et beaucoup songé depuis un mois. Cette âme de jeune fille éprise de noblesse et saturée d'idéal, était mûre pour le grand amour dont elle était digne. Toute elle-même a vibré, lorsque, subitement mise en face de Jules Hébert, elle a eu l'intuition profonde qu'il remuait son cœur de battements inconnus. Tout son être, peu à peu, a chancelé, puis défailli sous la révélation que lui fit le jeune homme d'une personnalité ardente et généreuse, magnétique et robuste. Et plus la tendresse grandissante du Canadien a gravité autour d'elle, plus la Française a sombré dans l'amour. Le sentiment, bien qu'impulsif et fatal, à base d'affinités réelles, n'avait rien de superficiel et d'exalté, mais creusait aux profondeurs les plus vives d'elle-même. L'émotion chaleureuse avec laquelle Jules, la première fois qu'il tra-

hit sa religion, s'éleva de l'Océan vaste à Dieu roi des espaces, la conquit tout de suite, et elle lui fut presque reconnaissante de croire avec un tel orgueil, avec une franchise aussi totale. Cédant à un besoin impérieux de femme qui adore, elle voulut s'enivrer du bel enthousiasme du jeune homme, le pria de lui ouvrir largement son cœur de chrétien. Le catholicisme vigoureux et traditionnel du Canada-Français l'émerveilla étrangement, au point qu'elle regretta d'avoir laissé pénétrer en elle autant de flamme religieuse. Elle eut beau faire sentinelle contre elle-même, nier l'ébranlement de ses convictions d'athée, le trouble n'en fouilla que plus loin les abîmes de sa conscience, et il y eut des heures de crise où elle eut peur de croire. Au cours de l'adieu pathétique sur le Cap Tourmente, à l'instant même où elle a si violemment défendu l'athéisme de son père, une voix au fond d'elle-même dominait le tumulte de son âme, et plus elle repoussait Dieu, plus Il s'y dressait, vivant, nécessaire, débordant, tenace, inéluctable.

Alors même que son doute imposait ce qu'il affirmait si énergiquement, la jeune fille, méfiante du surnaturel par habitude et par tempé-

rament, identifiait son trouble avec la puissance de l'amour. La séparation, atténuant les violences du cœur, apaiserait les tourmentes de l'âme. Ce n'est qu'au regard suprême de son ami que Marguerite éprouva un déchirement si vif qu'elle en crut tomber sur place. Elle n'eut que le temps de se hâter vers sa chambre, et là, un spasme creva au plus intime d'elle-même et lui secoua rudement la poitrine. Elle pleura, toute la nuit, le rêve qui s'effondrait en elle. Ils essayèrent vainement, le père et la mère aux abois, d'enrayer ce délire de sanglots. Cette insomnie de nerfs douloureux lui mit la tête à feu et à sang, et le lendemain, une telle névralgie martelait son crâne qu'il fallut ne pas laisser Québec. Il y avait des moments de calmes affreux, suivis de larmes plaintives ou mouvementées. On lui redit souvent quel péril menaçait les yeux fragiles: le désespoir du père et l'angoisse de la mère se heurtèrent sans cesse au chagrin tyrannique, et cela dura plusieurs jours lamentables.

Un soir où la crise nerveuse paraissait lâcher prise, la malade se plaignit que son regard se voilait de noir. Gilbert fut affolé. Il déchaîna

sa rage contre Jules Hébert le lâche. Marguerite, si déprimée qu'un rien l'assommait, ouvrit de grands yeux hagards sur le père qui outrageait l'être qu'elle aimait de tout le martyre enduré pour lui. Et quand il eut fini toute sa colère, une détente se fit dans l'âme de son enfant qui se tordit longtemps sous des sanglots saccadés. Gilbert, effaré, la supplia de refouler ses pleurs, se demanda avec horreur pourquoi il n'avait pas songé à l'épouvantail salutaire du médecin. "Tu vas te briser les yeux, mon enfant", redisait-il, mais la volonté frêle était moins puissante que la douleur. Il n'est pas ridicule d'aimer de la sorte, il suffit d'avoir le cœur altier. Le rire des persifleurs d'amour sonne mal, il est fêlé d'égoïsme ou de lâchetés. Il est bien facile de se reprendre, quand on n'a rien donné de soi-même. Elle avait donné le meilleur d'elle-même, voilà pourquoi l'agonie de son rêve était si longue et si atroce.

Gilbert comprit qu'il avait trop retardé. Un spécialiste de Québec s'empressa. Le verdict fit planer un doute formidable. Les lésions anciennes de l'œil s'étaient de nouveau ouvertes, l'acuité visuelle s'écoulait par les blessures. Il se-

rait bien difficile de les cicatriser. Des médicaments et des bandages furent tentés. Ils ne furent pas efficaces. On fit accourir un praticien largement connu de Montréal. Il fut catégorique, déclara la chose inévitable. Déjà beaucoup vieilli, Gilbert, en quelque secondes, courba de plusieurs années. La mère ne songea plus à se faire divinement belle. Marguerite ne chercha pas à savoir, la souffrance au visage de ses parents disait tout. Les deux confrères résolurent d'appeler à l'aide un prodigieux oculiste de New-York. Il venait, précisément, il y a quelques minutes de scruter les yeux d'où la lumière s'enfuyait de jour en jour.

—Nous sommes unanimes, dit à Gilbert, qui les rejoignait, l'un des trois savants, celui de Québec, plus familier, connaissant mieux le chagrin du Français.

—Je devine tout, balbutie le père.

—Notre confrère de New-York est positif, le cas est incurable...

—Est-ce bien vrai que mon enfant va devenir aveugle ? s'écrie Gilbert. J'en avais le pressentiment, la certitude même, et pourtant, je ne

puis le croire !.... Elle avait des yeux si profonds et si beaux !...

—C'est, au mieux, une question de jours, dit en anglais l'oculiste américain. Je le regrette pour vous et pour elle, il n'y a rien à faire...

—Que dit-il ? demanda machinalement le père.

—Dans quelques jours, demain peut-être, elle ne verra plus, explique le médecin de Québec. Comme je vous le disais tout d'abord, les lésions trop envenimées ne peuvent être cicatrisées...

—Je vous en supplie, laissez-moi une espérance quelconque, gémit le Français. Il ne faut pas que cela vienne, il y a encore une ressource, un moyen d'écarter la chose horrible !... Nous allons retourner vers elle, vous trouverez l'opération salutaire !.. Oui, venez la sauver !... Que ne suis-je à Paris !...

—Paris même serait impuissant, Monsieur Delorme, dit le praticien de Montréal. On ne fait pas de miracle à Paris...

—Il n'y a donc alors que le miracle, ricana Gilbert, haineux, mordant. S'il n'y a plus que Dieu pour guérisseur, nous allons attendre longtemps...

—Qu'en savez-vous, Monsieur Delorme ? interrompit le médecin de Québec.

—Comment ! Vous êtes un homme de science, et vous croyez encore à cela, vous ?...

—J'ai déjà condamné des yeux que Sainte-Anne de Beaupré sauva...

—Et moi aussi, ajoute celui de Montréal.

—C'est que la nature a des ressources dont le mystère échappe encore à votre science, Messieurs !...

—Je regrette que notre science nous ordonne de n'avoir plus d'espoir à vous donner, se contenta de dire le praticien de Québec.

—Je vous demande pardon d'avoir insulté votre foi, Messieurs, la douleur me fait perdre la tête...

—Permettez-nous de partager votre peine, Monsieur Delorme, conclut le médecin de Montréal au nom de ses confrères.

—Merci de votre pitié, murmure Gilbert aux trois savants qui s'esquivent...

Longtemps, il est pétrifié par la douleur. Il chancelle à la pensée de transmettre le message horrible à son enfant. . . . .
... ...

Pendant le colloque précipité de Gilbert et des oculistes, la jeune fille traverse une crise atroce. Elle a eu de longues heures, seule à ses rêveries de malade inerte, pour s'angoisser du problème de la vie humaine. Et les germes que la foi canadienne-française avait inoculés dans son âme y ont gonflé des racines lointaines, magnifié le doute envahisseur. Il ne pouvait plus s'agir de la passion courbant la volonté sous le joug, puisqu'elle avait fait le sacrifice de toute elle-même à l'idéal de son père. Malgré le combat incessant de l'athéisme pour demeurer tyran de son intelligence, malgré la persistance à rayer le surnaturel de la pensée aux prises avec l'obsession divine, elle s'épouvanta, un jour, du relief dominateur avec lequel Dieu logeait au plus profond de sa conscience. Avant même d'avoir subi le choc de Jules Hébert et de sa mentalité chrétienne, il lui arrivait parfois de se demander si les générations n'étaient vraiment que des étapes vers le bonheur absolu dans la Libre-Pensée universelle, triomphe du principe intelligent et bon palpitant dans la Matière. Ainsi, elle pourrait ignorer toujours ce bonheur éperdument convoité jusqu'au dernier souffle, et rien n'en serait

venu étancher la soif. Depuis qu'elle avait été broyée par ce malheureux amour, maintenant que la lame s'émoussait, tranchait moins dans la chair vive de son cœur, elle éprouvait des aspirations plus brûlantes encore vers la grande joie nécessaire que le plus intime de nous-même réclame et veut. Ce n'était plus l'amour qui travaillait son âme, il était immolé. Quelle était cette attente d'allégresse hors l'amour ? Si c'était vrai, l'au-delà, gouffre d'extase, apaisement de l'être, nourriture d'éternel Amour ? L'humanité devenait-elle meilleure sous le sceptre de la Libre-Pensée ? Parmi ses fidèles, y avait-il moins de haine, moins de vilenie, moins de traquenards, mois de bestialités, plus d'essor vers les cimes ? L'immolation au bonheur de tous ne serait-elle qu'une supercherie leurrant un petit nombre, débordé par la masse des brutes et des égoïstes ?

Tout d'abord violentée par l'agonie de son rêve, elle s'effraya peu de la menace de devenir aveugle. Quand on lui ceignit les yeux d'un bandeau écrasant, elle espéra qu'elle allait guérir. Mais au cours de ces ténèbres denses, elle écouta plus volontiers les murmures divins plus impérieux dans le silence en elle-même, et Dieu s'em-

para plus rapidement de l'âme plus solitaire. Elle devina que le spécialiste de Montréal n'avait pas laissé d'espoir. A la perspective d'être plongée dans une nuit sans relâche, elle sentit des tenailles refermer leurs griffes sur le cerveau à la dérive et l'étreindre. Ce fut, pendant quelques minutes, un supplice inexprimable. Tout son être se cabra, en une révolte rageuse, contre le martyre qui s'approchait. Quelque chose, du fond d'elle-même, cria follement au secours vers un libérateur, et la vision de Dieu, plus précise que jamais, se dressa tout-à-coup lumineuse et pacifiante. C'est ainsi que Marguerite connut la prière. Elle y revint souvent malgré elle et la trouva douce et rafraîchissante. Et bien qu'elle tremble si fort, craignant le retour de Gilbert, elle entrevoit qu'une espérance merveilleuse adoucira le désespoir.

—Sois bien courageuse, mon enfant, murmure soudain la mère que le silence oppresse.

—Il n'est pas facile d'avoir du courage contre le désespoir...

—Vous ne pouvez me cacher vos inquiétudes... Père tarde beaucoup à venir... Je suis jugée maintenant, on m'a condamnée...

—Non, ce serait trop barbare, s'écrie la mère, avec un élan d'affection débordante. Si tu deviens aveugle, il n'y a plus de joie pour nous !... Gilbert apportera des nouvelles calmantes... Une allégresse trop vive fait sourdre les larmes, il ne faut pas que tu pleures... Sois raisonnable, là est le salut, je le devine...

—Depuis longtemps, je suis fort sage, ma mère.

—Depuis une semaine, depuis dix jours, mais avant cela, tu nous a trompés, tu sanglotais à la sourdine, alors que nous te croyions guérie de cette blessure au cœur... C'est même le chagrin qui t'a affaiblie de la sorte...

—Pardonnez-moi tout cela, mère, je ne pouvais faire autrement... Il y avait, au fond de moi-même, une source inépuisable de souffrance. Plus j'ai pleuré, plus j'avais le besoin de pleurer toujours...

—C'est plutôt nous qui devrions réclamer ton pardon... Nous espérions sans cesse que ta douleur ne serait qu'une passade, nous aurions dû voler au médecin plus tôt...

—Le médecin aurait échoué... Ils n'ont jamais guéri les cœurs qui saignent d'amour, vous

le savez bien, mère... Il n'y a, pour cela, d'autre remède que soi-même...

—Et s'il t'avait menacé du malheur que tu redoutes ?...

—Je crois que cela eut été la même chose, vraiment... Il fallait que la crise, amassée comme un nuage trop lourd dans mon âme, crève et fonde... Enfant naïve que j'étais, j'ai cru qu'une larme d'adieu suffirait à la vengeance de la passion étranglée en moi-même...

—Il n'est donc pas fini, cet amour néfaste ?...

—Il ne finira jamais, mère...

—Comment l'aimes-tu encore, après tant de mal ?...

—Je l'aime davantage, parce que je l'aime plus profondément, plus saintement... Je penserai à lui, désormais, sans amertume et sans violences... Au fait, vous n'avez pas oublié mon message à Jeanne Hébert, n'est-ce pas ? Vous a-t-elle répondu ?...

—Pas encore, mon enfant...

—Oh ! Que j'ai hâte de la voir !... Il faut qu'elle ne tarde pas. Mère, je distingue à peine votre charmant visage... Je perds mes yeux à chaque instant, goutte à goutte... Mon père

ne vient pas encore: c'est bien cela, demain, je ne vous verrai plus, je ne verrai que des souvenirs...

—Le voici ! murmure Geneviève, effrayée par le visage décomposé de Gilbert.

—Approchez, mon père... Vous avez bien tardé... Plus vite que cela... Vous paraissez ne pas vous empresser de me communiquer la sentence... Parlez sans crainte, je suis prête...

—Pourquoi désespères-tu, ma fille ? dit Gilbert, s'efforçant de maintenir sa voix calme et plutôt rassurante.

—Cela flotte dans l'air que vous traînez... Il faut bien que je devine, je distingue si peu votre visage que je n'y puis lire ma condamnation... Approchez-vous plus près encore, tout près de mes yeux, que je puisse vous voir... C'est le dernier jour, n'est-ce pas ?...

—Il est impossible que tu ne puisses pas me voir, je suis tout près de toi, je ne puis l'être davantage, proteste Gilbert, avec presque des sanglots dans la voix. C'est une ruse pour me forcer à déclarer ce que tu appréhendes...

—Inutile de feindre, reprend vivement la jeune fille... Si c'était le contraire, je n'aurais pas besoin de recourir à la ruse pour le savoir...

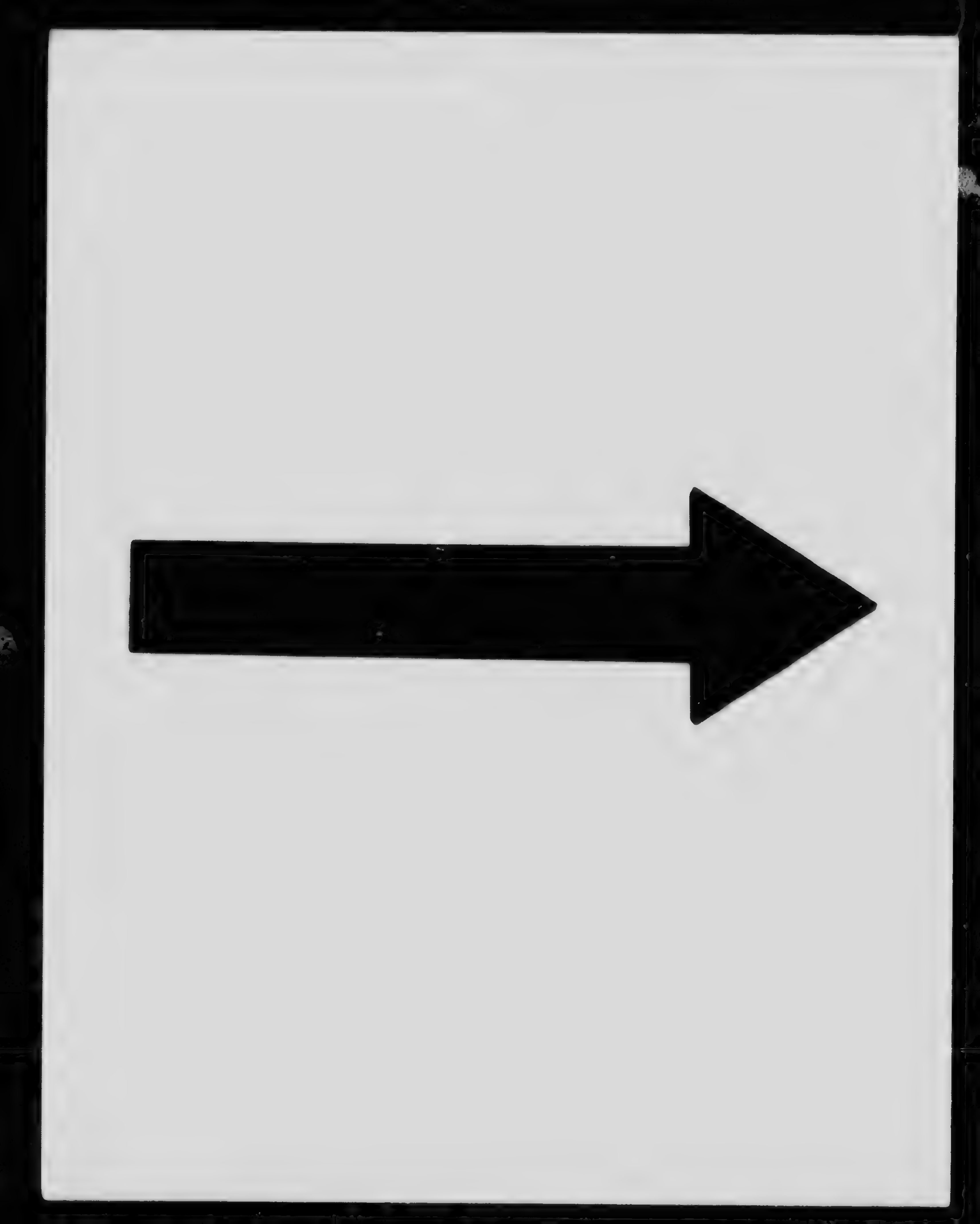
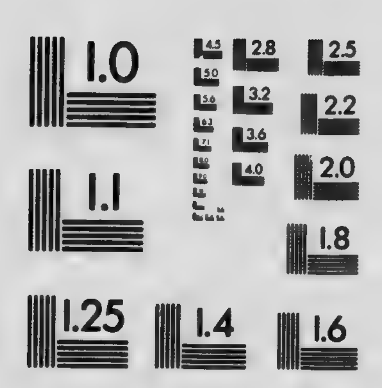
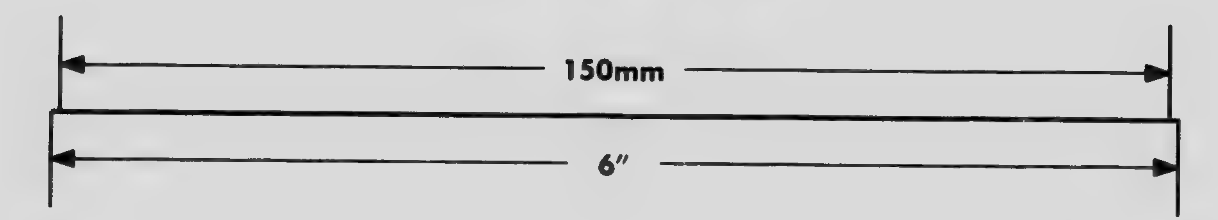
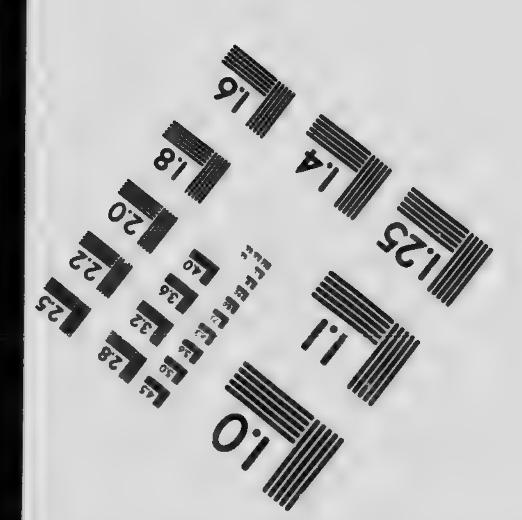


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

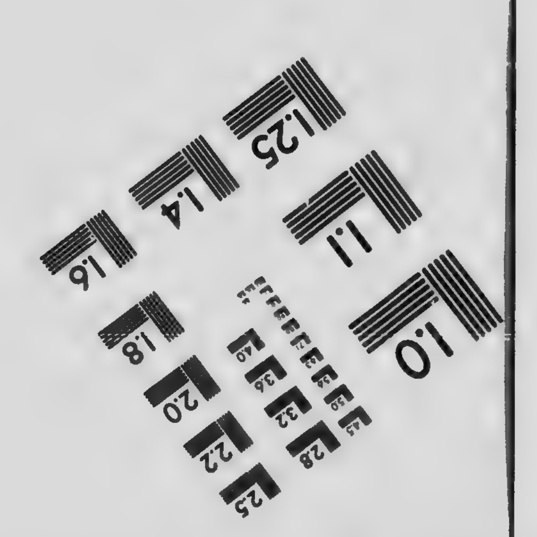








APPLIED IMAGE . Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989





Vous m'auriez déjà préparée à la nouvelle du salut, vous m'auriez déjà tout dit... Vous vous êtes trahi, je suis aveugle !... Mais dites-le moi donc, afin que je pleure à loisir !...

—Hélas, pauvre enfant ! sanglote le père, étreignant la tête brune sur sa poitrine.

—Courage, ma fille, gémit la mère...

—Aveugle ! Je suis aveugle !... Quelle horreur !... Mais je ne veux pas, je proteste contre le sort !... Malgré tout, j'espérais toujours !... Fermés à toujours, à la clarté, à la vie immense, à la poésie des espaces, aux livres adorés, aux chers visages, à la France !... C'est la nuit, lugubre, épaisse, inflexible, jusqu'au dernier souffle de ma poitrine !... On m'abandonnera seule à mon martyre !... Oh non, c'est trop cruel !... Je ne veux pas, moi !... Elle est barbare, elle est monstrueuse, cette Matière !... Non, mon Dieu, si Vous êtes, Vous ne voudrez pas cela !...

—Que dis-tu, Marguerite ? interrompt Gilbert, atterré.

—Ce n'est pas moi qui ai dit cela, répondit-elle, se rappelant que son père doit ne jamais le savoir, le désespoir m'a entraînée, mon âme a voulu se cramponner à je ne sais quelle illusion

de salut !... J'ai crié vers un Etre quelconque, vers celui qui me délivrera... Le nom de Dieu m'est venu malgré moi, comme tout autre aurait pu venir !... Sauvez-moi, quelqu'un, Lui ou un autre, vous ou un médecin, Jules Hébert ou son Christ, venez à mon secours, quelqu'un !... Les hommes n'ont donc rien trouvé pour guérir le désespoir !...

—Dis, mon enfant, tu ne crois pas à Lui ? implore Gilbert.

—Le sais-je, moi ?... Donnez-moi, je vous en conjure, une espérance de vous revoir tous, un jour, tous ceux que j'aime !... Qu'avez-vous à m'offrir, s'il faut endurer le supplice des yeux vides jusqu'à la fin des jours ?... Non, c'est trop douloureux, ce que je sens là !... On doit éprouver cela, quand on nous entre un poignard dans la chair, quand la soif nous étrangle, quand l'agonie nous empoigne au cerveau !... Il faut qu'on déchire ces ombres, là, qui envahissent, qui tuent !...

—Mais que pourrait-il t'offrir, Lui ?...

—Sa Lumière, la vision éternelle, le regard plongeant dans les abîmes de l'infini...

—Ah ! ce Jules Hébert que j'abhorre, ce cana-

dien-français abject ! Voilà donc ce qu'il t'a enseigné, le misérable hypocrite, il t'a fait le catéchisme, inoculé le virus de la superstition !... Comme lui, comme les siens, tu as la bouche pleine de Dieu, d'éternité, de Lumière des choses.... Mais c'est lui, ce lâche, qui t'a valu la souffrance et t'a brisé les yeux en te broyant le cœur !... Tu ne le hais donc pas ?... Faut-il qu'il joigne la honte à tous les maux dont il a jonché ton âme?... Quel est cet art diabolique avec lequel il t'a ligotée de chaînes ?... Il enveloppe ton existence d'un deuil effroyable, et tu l'aimes toujours !... Une semaine encore, et tu abjurais la Libre-Pensée, tu m'apostasiais... Je l'exècre, je le maudis !... S'il était devant moi, je me jetterais sur lui, j'en ferais de la charpie !...

—Je vous supplie de ne pas frapper Jules Hébert, c'est moi-même que vous brisez...Je vous en conjure, mon père, calmez votre fureur... Peut-être est-ce le dernier jour où je pourrai vous entrevoir... Laissez-moi deviner, sur vos traits, toute leur douceur pour que j'en garde l'empreinte au fond de mon être... Je veux sentir, dans vos yeux, tout votre amour pour moi... Approchez-vous aussi, mère, que je vous sache

tout près de mon cœur... Oh, comme cela, je distingue un peu, si peu vos deux visages bons et tendres, le souvenir me donne le reste... Maintenant, je les possède à jamais... Eloignez-vous, l'effort épuise l'énergie de mes yeux, il faut que j'en conserve, si je veux que la lumière leur parvienne encore demain...

—Oh ! mon enfant, cela me navre et me transperce le cœur ! s'écrie Gilbert, écrasé de peine.

—C'est trop de malheur ! sanglote Geneviève.

—Ne pleurez pas, chers parents... Vous serez auprès de moi quelquefois... Cela me suffira pour vivre... Avec de la tendresse autour de soi, on n'est pas incapable de vivre... Il n'y a que les âmes tout-à-fait seules qui aient besoin de mourir... Je vous promets d'être vaillante, de ne pas me plaindre... Mais oui, ce sera encore du bonheur, vous aimer comme j'en aurai le loisir.... Ah ! que je vous aimerai !... Vous serez ma vie toute entière, je ne me lasserai pas de vivre pour vous...

—Oh ! que tu es généreuse, ma fille !... Tu n'as pas une parole de haine contre cet infâme !... Je ne lui pardonnerai jamais, moi, je le sens !... Ne me le demande pas, je suis incapable

de te le promettre... Ne te chagrine pas, je ne te parlerai plus jamais de lui, ma rancune sera discrète...Je t'aimerai comme jamais père n'aima... Ce n'est rien, l'amour dont je te comblai, si je le compare à celui que je te réserve...

—Et moi, je serai meilleure pour toi, je serai vraiment ta mère, ajoute Geneviève, qu'un remords vague hantait.

—Vous fûtes bonne sans cesse, mère chérie... J'ai cru que vous vous accusiez dans l'accent de vos paroles... Vous aviez tort de vous faire des blâmes... Nous allons partir bientôt, n'est-ce pas, mon père ?...

—Ah ! pourquoi y sommes-nous venus, dans ce Canada funeste ?...

—Encore des violences, mon père !...

—Pardon, Marguerite...

—Je vous comprends... C'est moi qui devrais implorer votre clémence... J'ai fait crouler votre idéal... Vous n'aurez pas de petit-fils pour continuer votre belle mission... La Matière, que vous adorez, n'est vraiment pas généreuse à votre égard, on dirait même qu'elle se venge... Si je fus coupable, elle m'a rudement châtiée, elle a bien choisi sa torture...

—Ne parle pas ainsi, ma fille... Il y a du fiel dans tes paroles ! Les lois de la Matière sont immuables... Alors que jeune, tu fus terrassée par une maladie...

—Qui venait d'Elle, se hâta d'interrompre la jeune fille.

—Eh bien ?...

—Pourquoi m'avait-Elle frappée ?...

—Tu avais été imprudente, je suppose, répondit Gilbert interloqué, de nouveau soupçonneux.

—Pourquoi l'a-t-Elle permis ?...

—Tu accuses, tu doutes, mon enfant... Ah ! Ce Jules Hébert !...

A ce moment, Jeanne Hébert, introduite jusqu'à la chambre où le père et la fille se blessent au cœur, a l'intuition d'une chose affreuse et court, d'un élan impulsif, vers son amie affaissée dans la chaise longue.

—Qu'y a-t-il, Marguerite ? s'écrie-t-elle, frémissante, le cœur battant vertigineusement.

—Ah ! c'est vous, Jeanne ! Que je suis heureuse !...

—Vous ici, Mademoiselle Hébert ! s'étonne Gilbert, les sourcils pleins de menaces, mais Jeanne ne pense guère à s'inquiéter.

—Hâtez-vous de tout me dire, implorait-elle, j'éprouve une inquiétude indicible... Est-ce un malheur ?...

—Viens ! dit Geneviève à son mari, il faut que ces enfants demeurent seules, et le père obéit avec un geste de colère sourde.

—Je vous remercie d'être venue si promptement, avait répondu Marguerite pendant qu'ils s'éloignaient. Voyez-vous, il fallait ne pas tarder... Je désirais tant vous revoir avant la fin !...

—Non, vous ne mourrez pas, Marguerite, c'est trop douloureux !... On vous a trompée, je n'en crois rien !... Je vais vous sauver, moi !...

—Votre cœur est impuissant, petite amie... Il ne s'agit pas de mourir, il s'agit de pire encore peut-être... C'est bien là vos boucles blondes, Jeanne, elles sont noires, tout votre joli visage est presque noir... Au moins, je l'entrevois un peu encore... Il fallait venir vite, demain, je n'aurais probablement rien vu de ma petite amie québecoise...

—Vous allez être aveugle, Marguerite !... Ah ! que je souffre pour vous !... Mais c'est inhumain, c'est monstrueux, il faut vous sauver de ce tourment !... Il y a des médecins, à Montréal,

ici, à New-York, il faut qu'ils accourent, qu'ils fassent un prodige, qu'ils aient du génie.

—Ils sont tous venus, Jeanne...

—Et ils vous ont promis le salut, n'est-ce pas ? Ils vous ont permis d'espérer, vos yeux vont ressusciter à la lumière, à la joie !...

—C'est fini, je suis condamnée, irrévocablement, jusqu'au dernier battement de mon cœur !...

—C'est bien vrai, alors, dit Jeanne, les larmes se précipitant de ses prunelles qui s'élargissaient de pitié. Vos yeux que j'aimais tant, auxquels j'ai rêvé souvent depuis qu'ils nous avait quittés, Jules et moi, vont se couvrir de nuit profonde !... Mais non, c'est horrible, c'est déchirant, je ne veux pas que cela soit vrai !... Dites, ils ne se voilent pas, vos beaux yeux, Marguerite ! On se trompe, elle ne se cachera pas, votre belle âme !...

—Mon âme a bien changé, mon amie...

—Elle n'a pas cessé d'être bonne et généreuse, cela, je le jure...

—Parlez-moi de votre frère, balbutie Marguerite, et son cœur ému teinte ses joues de flamme rose.

—Il vous pleure... Oh ! s'il savait ! Il deviendrait fou de chagrin !...

—Je vous remercie de ne lui en avoir rien dit...

—Pourquoi exigez-vous qu'il ne vous revoie pas ?...

—Il faut qu'il ne vienne pas, il faut que je parte, comme cela ; je ne supporterais pas un autre adieu, je le sens !...

—Que s'est-il donc passé ?...

—Dès l'adieu consommé, j'ai eu beaucoup de chagrin, une crise d'affolement douloureux... Ma tête fut si déchirée par le mal que nous dûmes rester à Québec... J'ai trop pleuré, Jeanne, voilà tout ce qui eut lieu...

—Ah ! si Jules n'était pas à Ottawa, j'irais...

—Je vous le défendrais ! interrompit la Française, vivement. Il vaut mieux qu'il ne me voie pas, l'amour est si bizarre, il ne m'aimerait que beaucoup moins peut-être...

—Est-ce que je vous aime moins ? lui reprocha Jeanne.

—Les hommes, ce n'est pas la même chose... Je vous disais que j'ai pleuré... Une maladie, alors que j'étais bien jeune, avait blessé mes yeux... Les cicatrices n'étaient pas solides...

Trop de sanglots les ont ouvertes... Les médecins, il n'y a pas une heure, les ont déclarées invincibles...

—Oh ! que vous avez dû souffrir, quand on vous l'a dit !...

—Le délire fut effroyable... J'ai presqu'imploré la mort, j'ai eu des cris de bête sauvage, ils m'ont percée jusqu'au plus intime de la chair, ils sont là pour toujours... Cela ne pouvait pas durer: le désespoir, quand il ne tue pas, se tue lui-même... N'en parlons plus, Jeanne, c'est la dernière fois que nous nous voyons, ou plutôt, que vous me voyez... Mon père souffrirait de votre présence ici.. Causons des jours heureux, voulez-vous ? Que devient-il ?...

—Il y a quelques jours, il demandait au ciel de vous rendre heureuse... La session est commencée à Ottawa...

—Il a parlé ! s'écrie Marguerite, avec un élan d'enthousiasme.

—Oui, il a parlé de son âme canadienne, reprit Jeanne, impuissante à ne pas être orgueilleuse. Il a fait une sensation !... Les journaux ont signalé son éloquence et l'envergure de son

idéal !... Comme il le disait, il a semé la graine !...

—Elle poussera !... Oh ! comme je l'adorais, son enthousiasme de patriote !... C'était le troisième jour que j'avais le bonheur d'être avec lui... Il me parla longuement de l'âme canadienne-française, et je l'aimai tout de suite, parce qu'elle était la sienne. Puis, s'animant davantage, il me révéla l'âme canadienne, m'en déroula les plis beaux et larges !... Et je le contemplais, si beau, si généreux, si vibrant !... On peut me crever les yeux, on ne m'empêchera pas de toujours le revoir, si éloquent, si fier et de l'aimer toujours !...

—Marguerite, je ne le crois pas encore !... Dites, on vous guérira !... C'est monstrueux, si vous saviez tout ce que j'endure pour vous !... Je voudrais vous délivrer de ces ténèbres, il faut qu'on dompte la nature !... Ah ! si vous croyiez !...

—Quoi, Jeanne ? interrompit brusquement la fille de Gilbert.

—Oui, si vous étiez avec nous, Dieu vous re-

donnerait vos yeux !... Sainte-Anne de Beaupré vous sauverait !...

—Etes-vous bien certaine ? balbutie Marguerite.

—Tellement certaine qu'elle devra vous guérir !... Je veux qu'elle agisse ! Je vais tant la prier, il faudra qu'elle m'écoute ! Mais oui, je m'étonne de ne pas y avoir songé plus tôt... Demain, je cours au sanctuaire de Beaupré, je prie jusqu'à la résurrection de vos yeux !...

—Je ne crois pas, Jeanne... Le ciel ne peut avoir pitié de moi... Merci de votre grand cœur, cela me touche infiniment...

—Ah ! si vous croyiez, cela serait tôt fait, je vous l'assure, dit la petite Québécoise, ardente, si impétueuse qu'elle vainquit les derniers scrupules de la Voltairienne.

—Eh bien, Jeanne, dit-elle, comme épouvantée de l'aveu qu'elle faisait, je devais ne pas vous le dire, le garder pour moi seule à jamais... Savez-vous ce qui m'a soulagée, rendue moins douloureuse, presque résignée au supplice d'être aveugle ?... La certitude qu'un jour la soif intense de ravissement dont mon être brûle encore,

sera largement assouvie !... Oui, mon amie, j'ai la conviction forte et sereine que, par delà ma torture, il y aura des joies ineffables !...

—Vous croyez ! s'écrie la petite Québecoise. Ce n'est pas autre chose, croire !... C'est l'au-delà que vous pressentez au meilleur de votre conscience, vous avez la foi, vous êtes sauvée, demain nous irons à Sainte-Anne de Beaupré !... Quelle joie !...

—Si j'avais votre foi, j'irais... La mienne est si nuageuse et si rudimentaire... Ce n'est peut-être que de la poésie, du sentimentalisme, le besoin de remplacer les horizons perdus par des rêves d'infini !... D'ailleurs, il faut que mon père ignore, il en serait si malheureux !...

—Dieu le prendra comme Il vous a prise !... Croyez-vous à Lui ?...

—Attendez un peu, Jeanne... Peut-être est-ce Lui, cela... Mais oui, plus j'y songe, plus ce doit être Lui, plus je Le sens en moi !.... Il répand, dans mon âme, le repos et l'Amour...

—C'est Lui, je Le reconnais !...

—Il y a quelques semaines, Il est venu... Misérable ! je L'ai chassée... Il est revenu, tou-

jours plus pressant, plus doux, plus magnifique... Il poussait dans mon âme, je voulais l'en déraciner... Oh ! qu'il est bon ! Il ne s'est pas offensé !... Il m'est resté fidèle, m'a inondée chaque jour davantage, plus grand, plus nécessaire... Et maintenant que je Le vois au fond de moi-même, Lumière et Joie, Espérance et Bonté, je L'aime, je L'adore, je me soumets, parce que je ne puis plus faire autrement... C'est fini, la lutte en moi contre Vous, mon Dieu, je crois en Vous, je vous remercie de la souffrance qui m'a valu votre Amour...

—Oh ! la belle prière !... Dieu ne résiste jamais à de tels accents !... Vous prierez comme cela devant la Sainte, et Dieu vous guérira, Marguerite !...

—Je commence à vous croire, Jeanne... Je suis plus légère et je ne sais quelle ivresse m'envahit toute entière, serait-ce la sensation de l'Infini ?... C'est vrai, Jeanne, ce que vous disiez, Il va me guérir, j'en suis certaine, je le sens, je l'exige, Il ne m'en veut pas de Lui commander ainsi !...

—Je Lui en veux, moi ! s'écrie Gilbert, froi-

dement, avec une rage condensée. Les deux jeunes filles, stupéfiées, attendent qu'elle éclate.

Il n'a pu résister à l'élan de sa méfiance. Il a soupçonné Jules Hébert d'il ne sait quelle machination fourbe. Dès qu'il eût abandonné la chambre, docile malgré lui à l'appel de Geneviève, il a eu peur. Incapable de mater son inquiétude, il est revenu, presqu'aussitôt, la démarche assourdie, se dérobant, sournois, presque rampant, la haine à l'affût. Il sait tout, ou plutôt, il ne croit pas à ce qu'il entend, identifie cette explosion de foi au délire des nerfs à la dérive.

—Oui, je Lui en veux, mon enfant... Bien qu'Il ne soit qu'un mythe et de la fumée, j'ai toujours haï ce Dieu !... Depuis que je t'ai entendue L'implorer de la sorte, je ne sais plus ce que j'éprouve pour Lui : c'est quelque chose de plus fort que la haine, comme un besoin de me venger de Lui !... Il n'existe pas, et je voudrais L'avoir sous mes talons !...

Jeanne, effarouchée, transie, regarde avec terreur le sectaire dont la fureur se déchaîne.

—Il ne vous poursuivrait pas comme cela,

s'Il n'existait pas, murmure doucement Marguerite. Il n'est pas naturel de vouloir étrangler un mythe, écraser de la fumée... Plus vous le niez, plus Il existe en vous... Que je suis heuheuse de ne jamais L'avoir haï !... Ne soyez pas violent, mon père, n'ayez pas de chagrin, vous L'aimerez bientôt !...

—Jamais, te dis-je !... Ainsi, tu crois à Lui ? Il t'a ensorcelée ?

—N'allez pas plus loin, mon père, je vous en supplie, au nom de ce qu'il y eut de plus tendre et de plus doux entre nous !... J'ai cru, à votre accent, que vous alliez me maudire !... Il ne faut pas faire cela, je n'y pourrais survivre... Pardonnez-moi, je devine toute la peine dont je vous accable, il faut me comprendre, absoudre !... Que n'ai-je le mot qui persuade ! Que ne puis-je vous étaler le mystère de ce qui change mon âme !... Est-ce ma faute, si je ne puis vous expliquer comment Il m'a prise et comment je L'aime ?... J'essaye de ne pas croire à Lui, c'est impossible, Il est là, je L'entends, je veux Le garder !...

—Je rêve, c'est un cauchemar !... Tu me di-

sais qu'on n'a pas cherché à t'évangeliser, tu ne m'as pas menti !... Il aurait suffi de te causer un peu de cette foi naïve, pour qu'elle te corrompe l'intelligence ?... Ne prolonge pas mon angoisse, dis-moi que je rêve, que tu rêves, que c'est la fièvre dans tes cellules nerveuses, rien de plus, rien de honteux, mon enfant !... Tu es encore mon disciple, mes idées, n'est-ce pas, Marguerite ?...

—J'avais résolu de vous le dissimuler toujours, mon père !... Dieu ne m'en aurait pas voulu, il s'agissait de ne pas vous faire de la peine, à vous si bon !... Vous êtes venu de vous-même au chagrin, vous avez surpris mon secret !

—Non, tu ne rêves pas, tu es sereine, ta voix ne bronche pas, tu es une convertie !... Ah ! malheureuse !... Ou plutôt non, ce n'est pas toi qu'il faut maudire !... La première fois que j'ai toisé ce Jules Hébert, ais dû flairer sa lâcheté !... Il s'est insinué tortueusement dans ton âme, t'a sournoisement infusé la superstition dont la moëlle de sa race est pétrie, s'est servi du patriotisme et de l'amour pour t'apprivoiser à son au-delà chimérique et dégradant !... C'est un voleur d'âme, un ravisseur d'idéal, il

m'a volé mon enfant ! Le misérable ! l'hypocrite ! je le hais, je le maudis !...

—Jules n'est ni un lâche ni un hypocrite ! s'écrie Jeanne, dont le sang, fouetté au vif comme par des lanières, se rebelle.

—Il m'a ravi la joie par excellence de ma vie, rétorque Gilbert, à qui le visage menu de Jeanne, si vibrant, si fier, si beau dans sa faiblesse en courroux, en impose. Il est le meurtrier de mon bonheur, dites qu'il n'est pas un misérable !...

—Je le redis, mon frère n'est pas un lâche !... Il n'a pas essayé de faire le catéchisme à Marguerite, cela, je l'affirme, il est trop généreux pour cela !... Il a respecté son incroyance, j'en suis certaine !... Dignes l'un de l'autre, furent-ils criminels de s'aimer ?... Mon frère agir en fourbe, en larron, en serpent ? C'est faux, vous le dis-je !...

—N'est-ce pas lui qui lui insuffla le poison du ciel ?...

—Et d'abord, ce n'est pas un poison, Monsieur Delorme, s'écrie Jeanne, violente, puisque Dieu est la source de la vie même !... Qui vous assu-

re que c'est nous qui sommes dans l'erreur ? Si le cœur vous en dit de mourir comme le vulgaire animal que le talon écrase, libre à vous, mais n'aurions-nous pas raison d'aspirer vers une survie qui apaisera notre faim de joie sans bornes ?... Où est la honte à nous courber sous le mystère ? Il est des interrogations, dans l'être de Marguerite, auxquelles vos doctrines n'ont jamais répondu, ne répondront jamais, je les en défie !... Jules a parlé de sa foi sans arrière-pensée, sans hypocrisie, je le répète !... Quand le désespoir s'est déchaîné dans l'âme de Marguerite, elle a eu le désir d'une espérance par-delà les années de martyre qui entassaient leur horreur devant elle !... Vous n'aviez rien à lui donner, vous le savez bien, Dieu lui promit l'extase du ciel !... Ce fut la prière, cela !... Et maintenant, je vous en supplie, oubliez votre haine, donnez-moi votre enfant demain, plus tard, dès qu'elle en sera capable, et je vous promets de vous redonner ses beaux grands yeux ! J'en suis certaine, Dieu la sauvera, Sainte-Anne de Beaupré la guérira !...

—Oui, tu as raison, Jeanne, je crois en tes paroles, dit soudain Marguerite, que le plai-

doyer émouvant de la petite Québecoise avait enflammée. Pardon, mon père, c'est irrésistible... Je suis toute imprégnée d'une Présence étonnante et radieuse !... Une puissance me possède, et j'en suis ravie au-delà de tout ce que je peux dire !... C'est comme si les flots d'un Amour immense venaient chanter dans mon âme comme sur un rivage !... Et je ne sais quel transport m'enchante !... J'ai besoin de prier, de prier longtemps !... Oui, je n'ignore plus ce qu'il faut Lui dire, je sens qu'Il va m'écouter, je suis certaine de Lui !... Oh oui, vous allez me guérir, mon Dieu, je le devine, je le sais !...

Au cours de ces ardentes paroles, une éclaircie magique s'ouvre dans l'âme enfiévrée de Gilbert Delorme. La rage, en lui, s'éparpille. Il perçoit, dans la flamme dont l'imagination de son enfant brûle, une possibilité extraordinaire et prodigieuse. Croyant aux ressources illimitées de la nature, il se rappelle que la science en ignore presque tout, que l'auto-suggestion en est un des pouvoirs admirables et féconds. Mais oui, pourquoi pas ? La volonté, surchauffée jusqu'au paroxysme, ne pourrait-elle pas triompher du mal ? Pourquoi ne pas exploiter ce délire d'en-

thousiasme ? Il était impossible qu'elle crût vraiment à Dieu, la crise d'affolement avait semé le désordre en son âme, voilà tout. Dès que l'exaltation des nerfs aurait amené le prodige espéré d'eux, il serait facile de reprendre à Dieu celle qui ne croyait à Lui que par désespoir, mais qui n'y croirait plus, lorsque le calme aurait pacifié le cerveau. . . . .

XI

Le convoi électrique roule à grande allure égale et ronflante vers Sainte-Anne-de-Beaupré. Jeanne et Marguerite, peletonnées l'une contre l'autre, osent à peine se balbutier quelques mots rares et timides. Gilbert, assis en face d'elles, impassible et taciturne, glace l'atmosphère. Les yeux de la malade que la dernière nuit sans sommeil a remplis de ténèbres plus opaques, ne peuvent plus qu'entrevoir la forme rigide et muette, ils ne discernent pas les traits figés du père. Sans qu'il parle, elle a la sensation qu'il rumine quelque chose d'hostile et que la fureur s'amasse en son âme comme la vapeur en vase clos. Elle sait bien que plus il songe à la démarche qu'il a permise, hypnotisé par le fluide surhumain qui électrisait son langage d'hier, plus il a maintenant l'horreur d'avoir cédé. Elle devine qu'il prépare un antagonisme à chaque instant plus maussade et plus fort, mais elle va lutter contre l'assaut de haine, et Dieu ne pour-

ra plus douter d'elle. Une exaltation mystique irradie son imagination. C'est comme si une âme nouvelle filtrait dans la sienne. Et l'athéisme, écrasé dans ses dernières tranchées, fuit le champ de bataille. Marguerite est ardemment certaine que Dieu, à travers le sourire de la grande sainte, arrachera de ses yeux la nuit pesante et leur versera l'aurore et le soleil. Son père, illuminé, adorera le Christ de Jules Hébert, et l'âme de la jeune fille se dilate en une vision de bonheur.

—Nous arrivons, Marguerite, murmure Jeanne, à voix si basse que son amie l'entend à peine.

—Je ne comprends pas ce qui bout en moi, répond celle-ci, je trouve que nous n'allons pas assez vite encore, je suis très impatiente de m'agenouiller aux pieds de la grande Sainte...

—Nous nous agenouillerons ensemble, tout près l'une de l'autre, ajoute la petite Québecoise, fortement émue. Il faudra bien qu'elle s'attendrisse...

—Est-il nécessaire de prier comme vous pour être entendue ? demande la Française. C'est que, si neuve à Dieu, je ne puis égaler votre ferveur

et votre amour... Je serai bien maladroite, sans doute...

—Vous prierez de toute votre âme, cela suffira, je vous l'assure.

—Qu'est-ce donc, prier de toute son âme ?...

—Offrir à Dieu tout ce que nous sommes de bon et tout ce que nous pouvons être de meilleur...

—Pourquoi ne l'a-t-Il pas encore guérie, votre Dieu, Mademoiselle Jeanne ? interrompit Gilbert, sarcastique.

—Si vous L'aimiez un peu, ce serait plus sûr, balbutie-t-elle faiblement.

La gêne est plus lourde entre eux tous, maintenant... Le convoi électrique roule à grande allure égale et ronflante vers Sainte-Anne de Beaupré... ... ...

... ...

Une immense draperie de nuages moroses appesantit l'espace. Il émane, de la nature grincheuse et des horizons presque funèbres, ce malaise des âpres jours d'automne. Captive au sommet du frontispice de la Basilique, entre les deux clochers gris, la Sainte grelotte en sa froide parure de bronze. Et l'Enfant Jésus, près

d'Elle qui le réchauffe d'amour, a pourtant les mains glacées. Les arbres sur la colline, transis, mélancoliques, pleurent l'agonie de leurs feuilles. Les teintes mordorées et cuivrées, dont les érables ça et là nuancent les côteaux de l'Ile d'Orléans, s'embrument de tristesse. Le flot sombre et langoureux du Saint-Laurent brille de miroitements blafards. Les maisons des alentours se recroquevillent dans leurs murs frileux et leurs toits renfrognés. La grande Sculpture blanche, au milieu des allées inertes et des parterres désolés, fait songer aux neiges prochaines.

Le sectaire et les deux pélerines, d'eux-mêmes, sous une impulsion que seul explique le magnétisme des êtres, s'arrêtent au moment de franchir le seuil de l'église. Gilbert hésite encore, Marguerite a peur, Jeanne frissonne.

—Est-ce vrai que tu es bien résolue à prier, ma fille ? dit Gilbert enfin, d'une voix étrangement contractée.

—Mais oui, mon père, répond-elle, angoissée, redoutant ce qui s'apprête.

—Rien en toi ne proteste contre une pareille dégradation ?...

—Pourquoi ce retour de colère ?... Ce n'est plus le moment de m'interdire le lieu saint... Vous pourriez tout compromettre, ma foi est si fragile encore...

—Ta foi ?... Te voilà donc asservie, enchaînée à ce Dieu Polichinelle ?...

—Ah ! Mon père ! Je vous défends de L'outrager !...

—Tu me défends ! s'écrie-t- violent.

—Ne m'en voulez pas, il faut que je vous parle de la sorte, vous n'avez pas le droit de Le traiter ainsi devant moi, je sens profondément que vous n'avez pas ce droit !...

—C'est bien Lui, cela !... Il besogne bien, Il t'a déjà prise à moi, Il a déjà fait de toi une révoltée !... Je dois Lui céder la place, Il est ton seigneur et despote, je n'ai plus de fille !...

—Vous vous trompez, mon père !... Grâce à Lui, je serai plus longtemps votre fille, je le serai éternellement !...

—Non, décidément, tu ne feras pas cela, mon enfant, c'est trop d'humiliation ! Je l'avais pourtant prévu, hier, avant de faiblir... Je ne sais quelle aberration m'a paralysé la volonté !... Si j'en croyais tes paroles, tu Lui appartien-

drais !... Ah non ! Je ne veux pas, tu es mon enfant, mon œuvre, mon cerveau, ma vie, Il ne peut t'enlever à moi de la sorte !... Je ne veux pas que tu L'aimes, tu m'entends, Il est faux, Il est un leurre, un fantôme !... Une dernière fois, pense à tout ce que je t'en ai dit, n'est-ce pas que tu ne crois pas à Lui, que tu n'entreras pas ici me déshonorer, m'apostasier devant les prêtres et les idoles de la superstition ?... Allons-nous-en, viens, Marguerite, ce n'est pas ta place ici, mon cœur est le vrai, le Sien n'est qu'un vieux conte d'amour !...

—Je crois au vieux conte d'amour et à son Chevalier, murmure la jeune fille, que des sanglots empêchent de lutter davantage contre le fanatisme de Gilbert.

Alors, l'âme de celui-ci est agitée par l'un de ces remous aux lois inexplicables dans les sources vives de notre être. Sa rage croule. Il essaye de rejoindre en lui-même l'indignation qu'il se doit. Elle a fui, lui échappe irrémédiablement. Il n'a plus qu'une pitié vaste, surabondante pour son enfant dont il avive le martyre. Il ne doute pas que l'auto-suggestion sera stérile, elle aurait déjà fait le prodige qu'il était folie d'avoir

espéré d'elle. Il a conscience que Marguerite est maintenant sous le férule de la Croix. Comment se fait-il qu'il n'éprouve plus de haine et pardonne ? Il ne comprend que vaguement pourquoi sa colère fond en lui-même: d'ailleurs que lui importe de le savoir, pourvu qu'elle cesse enfin de pleurer si violemment ? Il en a le besoin profond, il faut que ces larmes ne lui fassent plus tant de mal au plus poignant de ses entrailles.

—Va, mon enfant, murmure-t-il, avec douceur.

—Oh ! mon père ! que vous êtes bon ! Vous me sauvez ! s'écrie Marguerite, qui embrasse longuement son père au front si lourd.

Dès que les deux jeunes filles eurent franchi le seuil, Gilbert Delorme, éprouvant au cœur un serrement qui l'étouffait, pensa qu'il allait mourir. Ce fut, tout simplement, un spasme de douleur qui, débordant de sa poitrine surchargée, jaillit en pleurs émouvants. . . . .

... ...

Bien peu de lumière se faufile à travers les vitraux peints qui la rejettent. Il y a comme un crépuscule vague dans les bas-côtés austères et sous la voûte où les étoiles d'or s'estompent.

Dans la nef elle-même, au-dessus des laques lugubres et des bancs solitaires, autour des colonnes à demi fantastiques, la clarté du jour s'assombrit de ténèbres flottantes. C'est presque la nuit dans les profondeurs des chapelles latérales. Au grand autel de marbre sans tache, un prêtre déroule en harmonie les gestes sacrés de la messe, et les anges, pieusement adorateurs sur le baldaquin où ils planent, unissent leurs prières à la sienne. Tout le sanctuaire frémit d'une suavité mystérieuse et d'un calme étreignant l'âme.

Aux pieds de la Thaumaturge canadienne, Marguerite et Jeanne, prostrées, ferventes, inlassables, murmurent une supplique longue et passionnée. Toute leur âme vibre et se tend vers le ciel. Les yeux de la petite Québecoise, dardés sur le visage ineffablement doux et bon de la sainte, luisent d'un appel ardent. Ceux de la Parisienne, plus impuissants de seconde en seconde, ont toujours plus de peine à distinguer la forme obscure de la Statue qui s'éloigne. L'enthousiasme de Marguerite s'active sans cesse et l'imprègne de chaleur sainte et d'espoir. Elle voit les dernières lueurs s'esquiver de son regard

agonisant, et sa foi en la cure surnaturelle, au lieu de s'effondrer, décuple et s'embrase toujours. Des accents pathétiques et des cris d'adoration surgissent des sources les plus mystérieuses d'elle-même.

—"Grande Sainte, il faut me sauver, implore-t-elle, en ce moment. Je suis venue à vous de tout l'élan de mon être... Je crois en votre sourire, je ne le vois plus, mais je me souviens de lui, quand, pour la première fois, il y a si peu de jours, il me semble, je fus si étrangement ravie par sa douceur... Je ne l'ai pas oublié, il est fait de tendresse et de paix indicible, il palpite en moi, je sens qu'il n'est pas menteur, qu'il rayonne du Dieu qu'il possède à jamais... Je vous demande pardon, mon Dieu, de vous avoir banni si souvent de mon cœur, vous savez pourquoi je fus ingrate: on m'avait donné tant d'armes contre Vous, il a bien fallu que je me batte, que je Vous repousse... Oh ! comme je regrette de ne pas Vous avoir connu plus tôt !... Maintenant rien en moi ne Vous outrage, toute mon âme Vous accueille et Vous garde, et je Vous aime de tout l'amour que j'aurais eu pour Vous, si Vous m'aviez été enseigné dès le premier jour.

Ces ténèbres m'écrasent, m'épouvantent, me plongent dans un vide affolant !... Brisez-les, déracinez-les, mon Dieu, rendez-moi votre soleil !... Grande Sainte, souriez-Lui, pour qu'Il m'entende !..."

Escorté par le jeune acolyte, le prêtre délaisse le grand autel de marbre. Ils ont déjà disparu. Il n'y a plus, dans le sanctuaire, que le vaste silence divin autour des jeunes filles en prières. Soudain Jeanne regarde Marguerite avec une commisération de toute sa nature de sensitive extrême.

—Courage, mon amie, lui dit-elle, nous n'avons pas encore assez prié...

—J'ai plus d'espérance que jamais, lui répond l'autre, avec une conviction de toute elle-même.

—Il faut lui faire violence... Il ne faut pas trop se fier au sourire tout plein de largesses, elle veut que l'on soit bien sûr d'elle, ne cède que si on espère alors qu'il faudrait ne plus avoir espérance...

—Je ne croyais pas qu'il fût si facile de prier, Jeanne.. Il est vrai que ma prière est malhabile et peu éloquente... Mais je vous obéis, j'abandonne toute mon âme à Dieu...

—Elle est si belle, votre âme, que Dieu est fort heureux de l'avoir conquise... Voyez-vous encore, Marguerite ?...

—Si peu, vous n'êtes qu'un monceau de noir, la Sainte n'est qu'une silhouette noire, bien noire...

—Courage, nous allons prier encore, aussi longtemps que vos yeux [illegible] pas la clarté des miens !...

—Que vous êtes bonne et que je vous aime, Jeanne !... Que peut-on dire d'irrésistible au ciel, mon amie ?...

—Lui avez-vous commandé, bien ferme, bien nettement ?...

—J'ai peur d'être audacieuse...

—Je vous ordonne de ne pas craindre... La meilleure façon de plaire à Dieu, c'est de vouloir qu'Il nous aime !...

—Je sens, là, tout plein mon cœur et ma vie, qu'Il m'aime !...

—C'est bien entendu, n'est-ce pas ?... Nous voulons, nous exigeons qu'Il agisse, que la Sainte et Lui fassent leur grande besogne du ciel !...

Pendant que les deux amies, prosternées, suppliantes, leurs genoux cassés par les laques du-

res, attendent la réponse du ciel, Gilbert s'approche des formes affaissées. Il n'en pouvait plus du martyre de l'attente. Elles ne l'ont pas entendu s'arrêter près de leurs robes gisant dans la poussière. Tout-à-coup, un cri tranche dans l'air, si aigu, si douloureux, si lamentable, que Jeanne et le père en sont déchirés jusqu'au plus intime d'eux-mêmes. Les échos de la Basilique gémissent au loin, et c'est comme si le silence était plein de sanglots. Marguerite, cessant totalement de voir, a été plongée dans une nuit insondable, aux tenailles atroces. Un désespoir invincible l'a inondée toute entière, a fait jaillir du fond de son être la plainte sauvage. D'un geste convulsif, elle frotte ses yeux morts, essaye de les faire vivre encore à ces vestiges de lumière qui leur parvenaient tout-à-l'heure. Ce ne sont pas des larmes qui se précipitent, mais des hoquets farouches dont la gorge râle et la poitrine se fend. Jeanne, l'âme au supplice, attend que le délire s'apaise.

—Marguerite, il ne faut pas désespérer, rien n'est perdu, murmure-t-elle enfin.

—Si vous saviez comme c'est affreux !... Cela m'étouffe, j'ai voulu mourir...

—Pauvre amie !.. Que cela me fait de la peine !...

—Oh ! quel tourment !... Mon Dieu, vous ne permettrez pas cela !.. Grande Sainte, votre sourire m'a promis !...

—Un peu de courage, mon amie, c'est l'épreuve décisive, elle est le salut !...

—Viens-t'en, ma fille, dit soudain Gilbert, et sa voix grave les secoue d'un frisson brutal.

—Vous ici, mon père ! ne put retenir sa fille. Etes-vous venu prier ?

—La folie religieuse t'égare ! Je suis venu te chercher... Je te le redis, viens, mon enfant...

—Laissez-moi prier encore, gémit-elle. Tout n'est pas perdu, n'est-ce pas, Jeanne ?...

—Nous allons vaincre, je le sais, je le jure, affirme la petite Québecoise, d'un accent tel que Gilbert en est un peu abasourdi.

—Je parle sans haine, Mademoiselle, votre Dieu n'est qu'un nuage qui se dissout devant la raison... Depuis une heure, à genoux devant une ombre, vous appelez dans le vide... Est-ce étonnant qu'on dédaigne votre appel ?... Viens, ma fille...

—Grâce, Monsieur Delorme, implora Jeanne, appréhendant l'influence du père.

—Votre Dieu a-t-il eu pitié, Lui? répondit-il, avec une amertume discrète.

—Ne raillez pas, je vous en supplie, ajoute la Canadienne.

—Je n'ai pas raillé, Mademoiselle, j'ai constaté, simplement... Tu me suis, n'est-ce pas, Marguerite ?...

—Il faut que je reste encore, mon père...

—Ah ! Si tu comprenais ma torture à voir mon enfant courbée jusqu'à terre, se traînant les genoux devant une idole, tu viendrais... Tout cela est vain, tu le sais, pourtant... Rappelle-toi ce que tu en disais, il y a si peu longtemps encore...Je ne me comprends plus, je devrais t'amener de force ou mettre leur Sainte en pièces... Tu as tant souffert que je n'ai plus le courage de ma fureur, je redoute que, par moi, tu souffres davantage... Mon cœur est à bout de ta souffrance... Viens, nous essayerons d'être heureux, j'oublierai tout... Au nom de tous les souvenirs entre nous, ne me suivras-tu pas, mon enfant ?....

—Je vous suivrai, dès que mes yeux pourront le faire, dit-elle, humblement.

—Tu ne sens donc pas l'humiliation de t'avilir ainsi devant le surnaturel ?...

—Non, mon père, cela me grandit !...

—Hélas ! Tu crois à Lui, irrévocablement !... Comme Il est habile et ensorcelle bien !...

—Je crois à Lui, mon père !...

—Ah ! Quelle horreur !... Et je n'ai pas la force de maudire !...

—Cela vaut mieux ainsi, mon père, je n'aurais pas le courage de vous entendre... Pardon de vous faire souffrir, il faut savoir comment...

—Inutile, interrompit Gilbert, je ne comprendrai pas !... Dis, au moins, que si tes yeux demeurent clos, tu me reviendras, tu L'abandonneras, Lui !...

—Marguerite ! supplie Jeanne.

—C'est impossible, mon père, on ne se débarrasse pas de Lui, je le sens, quand Il a logé dans notre âme...

—Insensé que je fus !... C'est bien, continue à prier, puisque tu L'aimes, conclut Gilbert, démoralisé.

—Oh ! merci du meilleur de moi-même !...

La ferveur des jeunes filles recommence, plus brûlante et plus impétueuse. Immobile comme

les fières colonnes, Gilbert, un pli sarcastique au front, la lèvre mordante, le cœur ulcéré, regarde les deux profils dressés passionnément vers Dieu. L'invocation de Marguerite est dramatique et désespérée. Elle appelle à l'aide tous les siens dont les âmes, dans le lointain des générations, connurent le charme de la prière et vivent à jamais l'extase du ciel. Des guérisons par myriades s'épanchèrent du cœur de la grande Sainte : pourquoi serait-Elle insensible au martyre qui l'empoigne et la rend folle ?

—"Est-ce ma faute, disait-elle, si je fus ignorante de Vous, mon Dieu ?... Je suis née loin de Vous, si loin qu'on n'y parlait de Vous que pour Vous nier, comme une des vieilles fables de jadis... J'ai grandi, on m'a si bien éloignée de Vous toujours, qu'il était toujours moins possible de vous apercevoir... Il fallait que Vous veniez à moi qui ne pouvais aller à Vous : depuis que Vous êtes venu, ne Vous ai-je pas aimé totalement, de mon âme absolue, comme Vous le désirez ?... Délivrez-moi de ce cachot horrible, c'est le moyen de conquérir mon père !... Il ne Vous connaît pas, ne lui en voulez pas d'être amer !... Comme le dit Jeanne, votre amie si

douce, il faut que cela vienne, que vous soyez pitoyable !... Grande Sainte, je vous en conjure, faites rayonner un dernier sourire au Dieu qu'il attendrira sur ma misère !..."

Une détente de tous les nerfs endoloris se résout en larmes qui filtrent des yeux morts, étrangement apaisantes et suaves. Une vague de bonté surhumaine gonfle son être d'une ivresse inconnue. La certitude qu'elle avait de guérir, cesse d'être exaspérée, devient calme et sereine. Elle attend, sans crainte, sans désespoir, la résurrection de ses yeux. La félicité profonde l'envahit toujours davantage. Tout-à-coup, son âme s'élargit, s'illumine, se magnifie, s'envole tout d'un essor vers des cîmes radieuses d'où elle plonge dans un gouffre immense de béatitude. Les prunelles, dilatées soudain, béantes et limpides, s'emparent triomphalement de la lueur d'or que le soleil vient de lancer dans le Chœur de la Basilique... ... ...

... ...

Le convoi électrique roule à grande allure égale et ronflante vers Québec. Isolés des rares voyageurs, le sectaire et les deux pélerines sont taciturnes. Marguerite se repaît du tableau que

ses yeux avides ne se lassent pas de voir courir. Elle contemple, avec une volupté infinie, l'éblouissement du soleil dans le gonflement des labours, l'allégresse des fermes, le sourire des prés, les ors et les rubis des érables. Gilbert, que la joie d'abord a transporté, devient plus songeur de minute en minute, et le poids de sa tristesse est lourd sur l'âme des jeunes filles.

—Que je suis heureuse ! dit Marguerite, après l'avoir dit tant de fois. Pourquoi êtes-vous moins joyeux, mon père ?...

—Crois-tu encore à Lui ? répond-il, si triste, qu'elle en est violemment émue.

—Mais, vous n'y croyez donc pas, vous, mon père !...

—Je crois qu'Il m'a volé mon enfant, c'est tout ce que je crois de Lui...

—Et moi qui espérais que ce miracle vous conduirait à Lui ?...

—Miracle ! ne put s'empêcher de ricaner Gilbert. Te voilà bien fagottée à la superstition !... Les miracles ! c'est avec ces mensonges qu'elle vous attache et vous asservit !... Non, ma fille ce ne fut pas un miracle, te dis-je, tu t'es suggestionné la guérison, elle t'est venue de toi-

même, des forces de la nature agissant par ta volonté furieuse et déchaînée !... Un mystère ignoré de la science, fort bien, mais un miracle, c'est trop de naiveté, vraiment !...

—Combien nous serons éloignés l'un de l'autre, désormais !...

—Oui, il va falloir nous quitter bientôt, murmure-t-il, en courbant sous la douleur.

—Cela, non, proteste Marguerite, véhémente et le cœur oppressé. Je vais vous suivre, jusqu'à ce que vous m'ayez pardonné, jusqu'au jour où vous serez avec nous !...

—Impossible d'y songer, mon enfant, reprit-il, toujours sur le même ton de lassitude calme et souffrante. Je ne suis pas de ceux qu'on évangélise, la cuirasse est impénétrable !...

—Je vous suivrai tout de même, je ne veux pas que vous ayez de la peine, mon père !... Je ne veux pas abandonner ma mère !...

—Il vaut mieux que tu ne viennes pas, te dis-je, reprend-il, avec une douceur inexprimable. Alors même que tu me suivrais, ce ne serait plus toi, je t'ai perdue... Tu étais mon œuvre, elle est détruite... Tu étais ma vie, elle est brisée... Près de moi, tu me rappellerais sans cesse mon

rêve en miettes... Loin de toi, je souffrirai moins, je me souviendrai mieux des années de bonheur où je retrouvais mon cerveau dans le tien... Il n'est plus à moi, ton cerveau, Dieu me l'a ravi... Reste ici : Jules Hébert, ton évangélisateur, adoucira l'amertume des adieux nécessaires...

—La seule perspective de vous dire adieu me fait tant de peine !... Non, décidément, je vous suivrai !...

—Tu resteras, ma fille ! Il faut que tu ne viennes pas, j'ai besoin que tu restes !... Si tu étais auprès de moi, croyant, priant, je ne pourrais plus faire la guerre à Dieu !... C'est mon devoir de me battre jusqu'au dernier jour pour la libre-Pensée, ma religion !... Il y aura une différence avec autrefois, je frapperai désormais sans haine...

—Oh ! mon père ! cela me rendra si malheureuse !...

—Cela passera, mon enfant, tu seras heureuse avec ton ami... N'est-ce pas qu'elle sera heureuse avec le frère que vous défendiez si bien, Jeanne ?...

—Nous serions tous bien plus heureux encore,

si vous l'étiez avec nous, répondit la sœur de Jules, dont le cœur faisait mal.

—Oh ! mon père ! ce sera trop de chagrin ! Vous resterez avec nous tous ! pleura Marguerite.

—Il faudra que je m'en aille ! dit-il, résolu, inflexible. Je reviendrai parfois, ma fille, et près de vous tous, je retremperai mon courage de frapper Dieu sans haine...

—Mon père ! protesta encore sa fille, dont les larmes coulaient abondantes.

—Ne pleure pas, mon enfant, tes yeux seront encore malades, et tu ne pourras pas te suggérer la cure divine une seconde fois, peut-être...

—Je vous pardonne votre sarcasme, mon père, dit Marguerite. Je sens que vous vous trompez, que j'ai des yeux capables de vous pleurer toujours, parce qu'ils verront éternellement !

FIN

On devra lire :

Page 175, au lieu de la 9e ligne :

de... Implacable, il te condamnerait d'avoir

Page 182, dernier alinéa, au lieu de la 1e ligne :

— J'ai lu l'angoisse sur ton visage... Tu ne